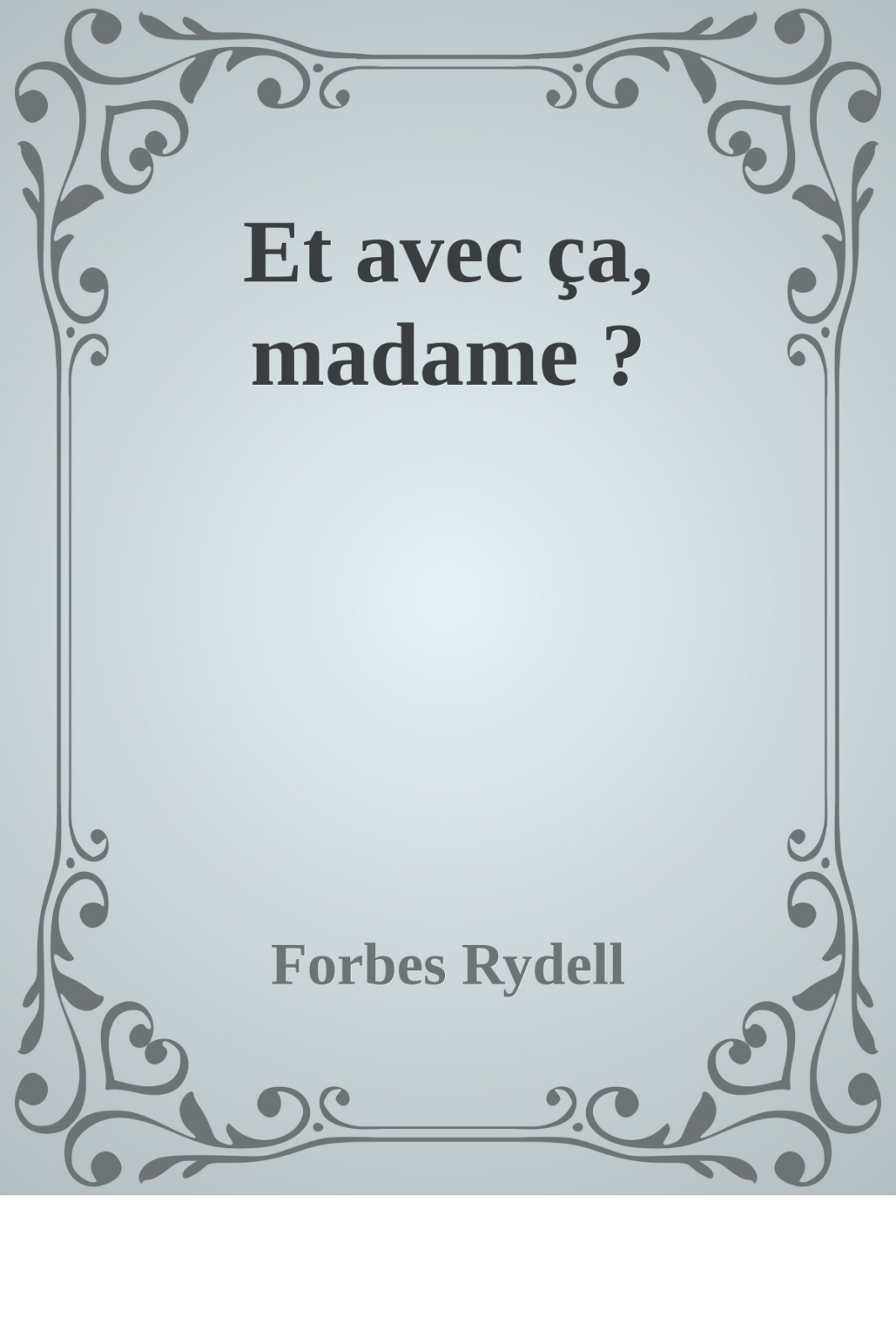


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Et avec ça, madame ?

Forbes Rydell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

FORBES RYDELL

Et avec ça, Madame ?

*Traduit de l'américain par
F. M. Watkins*

nrf

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

FORBES RYDELL

Et avec ça, Madame ?

(IF SHE SHOULD DIE)

Traduit de l'américain par
F. M. Watkins



GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l' U. R. S. S.
© *Éditions Gallimard*, 1962.

CHAPITRE PREMIER

Le vent rageur bousculait furieusement des paquets de nuages. Des rafales de pluie fouettaient les rues désertes de la petite ville de banlieue. Çà et là, dans les maisons, des lumières clignotaient. Des gens se levaient et grommelaient à la vue et au bruit d'une tempête qui, ils en étaient bien convaincus, n'allait pas se calmer de sitôt. C'était un vent nord-est, le premier de l'automne; venu de l'Atlantique, il balayait toute la Nouvelle-Angleterre.

Il allait bien falloir l'affronter sous peu, mettre les autos en marche, conduire les enfants à l'école, attraper les trains de banlieue ou se rendre au travail, en ville: dans les diverses épiceries, boutiques de nouveautés, drugstores et dans les deux supermarchés, dans les bureaux ou les nouvelles usines d'électronique qui poussaient comme des champignons aux abords de l'agglomération.

Ou encore à la banque.

La banque était bien petite pour s'occuper de tant d'argent. Elle était située dans la grand-rue, à l'intersection d'une voie transversale qui aboutissait quelques kilomètres plus loin, à l'autoroute. La banque était construite en brique. C'était un bâtiment carré, solide, bien campé pour résister aux furieux assauts du vent. La lourde porte d'acier à double battant était garnie de vitres spéciales, en verre très épais. Bref, la banque paraissait imprenable.

Il était sept heures vingt-cinq du matin. À sept heures vingt-huit, le vice-président de la banque n'allait pas manquer de faire son apparition. Il arrivait à cette heure-là par tous les temps. De sa part, c'était aussi fatal, aussi inéluctable qu'à l'eau de dévaler au bas de pentes, à cette eau qui affluait pour l'instant dans les caniveaux et se précipitait tumultueusement le long de la légère déclivité de la grand-rue.

Presque simultanément, le caissier principal et le second caissier avaient l'habitude de se présenter à la porte. À sept heures trente, ils allaient se trouver tous trois à l'intérieur du bâtiment carré, à l'abri du mauvais temps. Les autres employés de la banque ne devraient être à leur poste qu'un quart d'heure après.

Tout cela, les quatre occupants de la limousine noire le savaient parfaitement. Ils attendaient de l'autre côté de la rue; la voiture était rangée à hauteur de la banque, devant la boulangerie; paisiblement,

ils patientaient sans rien dire, en fumant des cigarettes. L'intérieur de la voiture était gris, tant il y avait de fumée. L'extérieur – ailes, capot, vitres – était embué d'humidité. Un passant, s'il y en avait eu un, aurait eu du mal à voir ce qui se passait à l'intérieur.

À sept heures vingt-huit précises, un monsieur de haute taille, en pardessus gris, penché en avant pour résister au vent, s'approcha de la grande porte à double battant. Il glissa la main dans la poche intérieure de son pardessus et en tira un trousseau de clés. Au même instant, un homme plus jeune, en pardessus de tweed, arriva en sens inverse et rencontra l'autre devant la porte. Leurs lèvres remuèrent, ils échangèrent quelques mots, mais ceux qui attendaient dans la voiture ne pouvaient entendre ce qu'ils se disaient.

Le plus grand des deux hommes prit une clé de son trousseau, la glissa dans la serrure, la fit jouer et poussa le panneau droit. Puis il entra, suivi par le jeune homme au manteau de tweed. Le grand monsieur referma alors la porte à clé derrière eux. Il était sept heures vingt-neuf.

À peine le battant venait-il d'être repoussé qu'un bonhomme rondouillard, au pardessus bleu marine, déboucha au coin de l'immeuble. Il venait de ranger sa voiture dans le parc de stationnement. Les occupants de la conduite intérieure noire le regardèrent approcher. Au moment où l'homme en bleu atteignait la porte de la banque, l'individu assis à l'avant à côté du conducteur, consulta sa montre.

— Sept heures trente pile, annonça-t-il.

Les portières de la limousine s'ouvrirent aussitôt et trois des occupants descendirent. Ils traversèrent la chaussée déserte. Ils avaient si bien réglé leur allure qu'ils atteignirent la porte sur les talons du petit bonhomme rondouillard.

— Nous ouvrons à huit heures, leur déclara-t-il, au bruit de leurs pas, sans même les regarder vraiment.

Il tenait sa clé à la main, prêt à l'introduire dans la serrure.

— Nous ne pouvons pas attendre, répondit celui qui se trouvait le plus près de lui.

Le caissier principal devait se rappeler par la suite que son interlocuteur portait une barbiche noire taillée en pointe et une épaisse moustache. Mais, sur le moment, la vue du pistolet l'obnubila complètement. Il obéit à la muette injonction de l'arme, glissa la clé, la fit jouer dans la serrure, poussa la porte et précéda les hommes à l'intérieur.

— Bonjour, Charles ! s'écria le monsieur à la haute stature.

Il s'interrompit aussitôt, car il venait de voir les individus qui accompagnaient Charles, et surtout leurs pistolets. Le vice-président était plus âgé que Charles, il se montra moins surpris par le spectacle.

Plus tard, au cours de l'interrogatoire, il se rappela que les trois hommes étaient habillés de la même façon. Ils portaient des imperméables de gabardine mastic, boutonnés du haut en bas, et des chapeaux mous de teinte foncée.

— Comme on en voit partout, ajouta-t-il. Comme je pourrais en porter moi-même.

Ils avaient des gants gris en tricot. Quand l'un des assaillants ouvrit un sac de toile à fermeture éclair, le vice-président remarqua que l'intérieur des gants était garni de cuir.

— Des gants d'auto ordinaires, dit-il. Tous les gens que je connais en ont comme ça.

Ils étaient chaussés de brodequins souples sans couleur bien définie à double lacet, du genre Pataugas. Les pantalons qui dépassaient sous les imperméables étaient tous pareils. En coutil brun.

Tout cela, le vice-président de la banque le remarqua et il s'en souvint, mais il était bien convaincu que cela ne servirait jamais à rien. Les agresseurs allaient subtiliser l'argent de la banque et disparaître.

Le caissier (Il s'appelait Hennessey.) était, par-dessus tout, terrorisé. Il se fichait pas mal de voir subtiliser l'argent de la banque. C'était de son propre sort qu'il s'inquiétait. Allait-il se faire tuer ou s'en tirer ? Qu'est-ce qu'ils allaient lui faire, à lui, Hennessey, quand ils auraient forcé le caissier principal à leur ouvrir la chambre forte où se trouvait l'argent : la paye de toutes les nouvelles usines ?

Hennessey, pourtant, vit nettement leurs visages, il regarda bien dans les yeux ces hommes qui brandissaient des pistolets. Après le hold-up, il put préciser à la police que tous les agresseurs avaient des yeux noirs débordant de haine. Le chef de la police ne tint aucun cas de ce signalement. Il savait que, pour quelqu'un de terrorisé, les yeux de tous ses ennemis sont noirs et débordant de haine.

Ce fut Charles, le caissier principal, qui enregistra mentalement les détails les plus curieux. Il remarqua, par exemple, des cheveux blonds sous le chapeau de l'homme à la barbe noire. Ainsi qu'une cicatrice à la figure du deuxième agresseur. C'était une très vilaine cicatrice rouge qui allait du coin de l'œil gauche à la bouche, en balafrant toute la figure. Quant au troisième gangster – était-il plus petit que les autres ? – il avait un nez franchement grotesque. Un nez absolument hors de proportion avec le reste du visage, un nez dont on se souvenait.

Toutes ces caractéristiques, il les remarqua pendant qu'ils le poussaient vers la chambre forte, sous la menace de leurs pistolets, et le forçaient à ouvrir les coffres et les tiroirs du caissier en second ; pendant qu'ils obligeaient également Hennessey et le vice-président à entrer dans la chambre forte et à se coucher par terre et leur ligotaient

pieds et mains.

L'un des agresseurs, celui au grand nez, poussa Charles devant la partie vitrée de la grande porte, tout en se dissimulant personnellement aux regards d'un passant éventuel, le canon de son arme résolument braqué sur Charles.

— Soyez naturel, dit-il. (Charles n'avait jamais entendu de voix aussi glaciale.) Faites comme si vous regardiez simplement tomber la pluie.

Les deux autres (la « cicatrice rouge et la barbiche noire ») s'affairaient. Ils se hâtaient de fourrer l'argent dans des sacs de toile. C'étaient des sacs bleu marine, munis d'une fermeture à glissière dorée allant d'un bout à l'autre.

« Des sacs terriblement voraces », se dit le vice-président. Ils avalaient des liasses et des liasses de billets vert et blanc. Ils avaient beau en avaler, il semblait rester toujours de la place pour d'autres piles de billets.

« Si seulement quelqu'un pouvait venir ! implora-t-il *in petto*. Si seulement on pouvait venir tout de suite ! »

Les voleurs s'activaient en silence, en gens qui connaissent bien leur affaire. Pour le vice-président, c'était beaucoup plus affreux que si l'agression avait été bruyante et brutale.

« Ils vont s'en tirer, se disait-il. Ils vont embarquer toutes nos espèces si quelqu'un ne survient pas pour les empêcher... »

Comme si sa prière avait été exaucée, on entendit un bruit à la porte. Le vice-président ne pouvait pas voir l'entrée, mais il entendit nettement le bruit et il le reconnut. Des coups insistants et péremptaires frappés à la vitre. Une requête... un ordre... pour qu'on ouvre la porte.

Il entendit la réponse de Charles :

— Je suis navré, madame Andrew... (Le vice-président s'étonna que Charles pût parler d'une voix si normale.) Je ne peux pas vous laisser entrer ce matin. Pas avant l'heure d'ouverture de la banque.

L'homme à la barbiche et l'homme à la cicatrice s'immobilisèrent, pétrifiés, à l'entrée de la chambre forte. Le vice-président eut l'impression qu'ils dégageaient à ce moment-là une odeur particulière. Il la reconnut : c'était la puanteur animale causée par la peur.

— Ce sont les vérificateurs, madame Andrew, reprit Charles à la porte. Ils examinent la comptabilité...

Réfléchissez donc, supplia le vice-président. Réfléchissez donc un instant, madame Andrew. Vous êtes une vieille cliente, il y a des années que vous avez votre compte ici. « Vous savez très bien que les vérificateurs viennent toujours après la fermeture, dans l'après-midi. Réfléchissez... »

— Elle est partie, annonça le barbu à ses complices qui se remirent

au travail.

Plus tard – des heures, bien des heures plus tard, sembla-t-il au vice-président – ils refermèrent leurs sacs. L'homme au grand nez, d'un geste brusque, obligea Charles à abandonner la porte, le poussa dans la chambre forte, le fit mettre par terre et le ligota comme les deux autres. Puis les cambrioleurs partirent tous trois à reculons avec des gestes de danseurs qui exécutent une figure de ballet parfaitement mise au point. Après quoi, ils tournèrent les talons et sortirent de la chambre forte.

Les hommes ligotés entendirent leurs pas s'éloigner, la grande porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, puis plus rien. D'où il était couché, Hennessey pouvait entrevoir l'horloge du grand hall. Elle indiquait exactement sept heures trente-sept.

À sept heures quarante-cinq, une limousine noire roulait sur la chaussée macadamisée donnant accès à l'autoroute. Les quatre hommes, les sacs pleins de billets à leurs pieds, ne regardaient pas derrière eux et ne s'adressaient pas la parole. Mais leurs mains s'activaient à ôter prestement, qui une barbiche noire en pointe et une moustache, qui une cicatrice, qui un grand nez.

Sur l'autoroute, ils se dirigèrent vers le nord. Au bout de quelques kilomètres, l'un d'eux ouvrit enfin la bouche :

— On dirait, fit-il, qu'on est encore bon, pour une période de sale temps...

CHAPITRE II

L'autoroute se rétrécit, devint une route à deux voies sans aucun avertissement. Ou du moins, rectifia Jordan, sans qu'elle-même ait aperçu le moindre panneau de signalisation annonçant cette particularité. Il lui avait fallu freiner brusquement pour ne pas emboutir la canadienne qui la précédait et le klaxon de l'autre glapit rageusement. Pas pour protester contre Jordan, mais contre la file de voitures qui s'étirait devant eux et rampait à quinze kilomètres à l'heure.

Derrière Jordan, une voiture déboîta brusquement pour voir ce qui se passait, puis revint se ranger aussitôt dans la file. « Mais qu'est-ce qui les prend ? se dit Jordan. S'il y a un embouteillage, il y a un embouteillage, voilà tout ! »

Elle s'aperçut alors que ses mains tremblaient sur le volant, que son pied s'agitait nerveusement sur l'accélérateur, frémissant du désir d'appuyer dessus pour lancer de nouveau la décapotable à toute allure sur une chaussée bien lisse. Pour aller retrouver Sarah, qui avait été grièvement blessée dans un accident d'auto, pour se rendre au chevet de cette sœur qu'elle n'avait pas vue depuis cinq ans, et qui était en train de mourir...

Un nid de pie dans la chaussée expédia la canadienne en direction de la file qui arrivait en sens inverse ; le conducteur redressa juste à temps. Jordan ralentit. Un peu plus loin, sur la gauche, elle pouvait voir le large ruban lisse de la nouvelle autoroute à six voies. Ce tronçon demeurerait inutilisé sans raison apparente, alors que toute la circulation nord ou sud se trouvait canalisée dans cette déviation cahoteuse et interminable. Dans son rétroviseur, elle voyait une longue file de véhicules derrière elle.

Sa voiture se mit soudain à faire des bonds furieux ; la route s'était muée en un chemin de terre et de cailloux équivalant à peu près à deux pistes pleines d'ornières. Il lui fallut rouler encore plus lentement. Est-ce que cette déviation allait finir un jour ? Arriverait-elle jamais auprès de Sarah ?

Elle avait reçu le coup de téléphone en pleine nuit.

— Jordan ? C'est Éric.

Comme si elle n'avait pas reconnu sa voix, immédiatement. Comme si elle ne la reconnaîtrait pas n'importe où, n'importe quand.

— Jordan ?... Je suis bien chez les Taylor ?

— Oui. Oui, bien sûr. Qu'est-ce qui ne va pas, Éric ? Qu'est-ce qui est arrivé à Sarah ?

Bizarre qu'elle eût tout de suite deviné qu'il s'agissait de Sarah ! Si ç'avait été les enfants, Sarah se serait bien débrouillée toute seule !

— Elle a eu un accident d'auto. Un accident d'auto et...

— C'est grave ? Elle est grièvement blessée ?

— Assez. (La voix d'Éric était aussi posée que si elle ne l'avait pas interrompu.) On ne peut guère se prononcer pour l'instant. Elle n'a pas encore repris connaissance.

— Je vais venir, Éric. J'arrive, tout de suite.

Sarah ne pouvait pas mourir. Il ne fallait pas qu'elle meure. Jordan n'écoutait que d'une oreille Éric lui assurer que l'on faisait l'impossible pour la sauver. Elle revoyait le visage de Sarah quand elle lui avait annoncé : « Jordan, tu sais, Éric et moi, nous nous sommes mariés ce matin. » Sarah radieuse de bonheur, avec un éclat particulier dans ses cheveux d'or roux, sur son visage constellé de taches de rousseur. Sarah ne savait pas, n'avait pas pu savoir, ce qu'il y avait eu entre Jordan et Éric. Et cependant, Jordan n'avait plus revu sa sœur depuis. Elle s'était arrangée pour être en voyage toutes les fois que Sarah venait à Brooklin, voir sa mère...

Tout près, l'autoroute s'étirait, lisse et dégagée. Jordan prit son mal en patience ; elle roula lentement, aborda le dernier cassis brutal qui précédait la chaussée neuve et appuya de nouveau sur l'accélérateur.

En quelques secondes, les voitures se répartirent sur trois voies et accélérèrent. La canadienne verte était toujours devant Jordan, mais ne roulait pas assez vite.

Avec un bref regard dans le rétroviseur, Jordan déboîta pour doubler ; mais un coupé survenant à l'improviste surgit derrière elle, dans un grincement de freins. Si le conducteur de la canadienne n'avait pas pris l'initiative de passer dans la file de droite et de laisser ainsi de la place, le coupé se serait écrasé contre la voiture de Jordan. Il n'y eut qu'un infime grincement quand il érafla vaguement la carrosserie et doubla en trombe.

Sur le moment, Jordan n'éprouva rien du tout. Elle continuait de conduire à une allure régulière, dans la voie médiane. Et puis le léger grincement de tout à l'heure se transforma en un fracas de tôles tordues. Jordan se trouvait coincée entre le coupé et le station-wagon. C'était Jordan Taylor, atrocement blessée dans un accident d'automobile... Non, c'était Sarah, mourant de ses blessures...

Elle fut obligée de s'arrêter. Un peu plus loin, elle aperçut devant elle le toit orange d'un snack, qui se détachait en miroitant sur le ciel sombre. Elle mit son clignotant pour virer sur la droite, passa dans la file extérieure, ralentit, et s'arrêta sur l'aire de stationnement. « Je ne

devrais pas m'arrêter, se dit-elle. Mais il ne faut pas que je continue à rouler comme ça, non plus. »

Il faisait chaud dans le restaurant bondé. Toutes les tables près de la porte semblaient occupées. Quand le patron s'approcha d'elle, Jordan lui dit :

— Je suis pressée. Je vais me mettre au comptoir.

Elle prit un des deux seuls tabourets libres ; la serveuse du comptoir lui donna un menu et un verre d'eau. La fille avait un figure ronde et avenante ; ses cheveux clairs étaient retenus par une résille qui emprisonnait une cascade de boucles dont Jordan apercevait le reflet dans la glace, derrière le comptoir.

Elle s'interdit de regarder sa propre coiffure échevelée et se contenta de plaquer ses cheveux en arrière à pleines mains.

— Je voudrais du café, dit-elle. Et des petits pains mollets. Ah !... un jus de tomate, aussi.

C'était son deuxième petit déjeuner. Plus léger que celui que M^{me} Allen lui avait servi, avant son départ dans l'obscurité du petit matin.

— Vous avez besoin de prendre des forces, avait-elle déclaré. Surtout ne montez pas dire au revoir à votre mère. Je vais faire venir le docteur, avant de lui dire ce qui s'est passé et où vous êtes partie...

Elles arriveraient à tenir le coup, certainement mieux que Jordan, car elles n'éprouvaient pas cette petite peur glacée qui allait et venait, à la façon des rafales de vent qui s'engouffraient par la porte derrière elle, chaque fois que les gens entraient ou sortaient.

Elle but d'abord son jus de tomate, dont la fraîcheur glacée ne fit qu'ajouter à son froid intérieur. Il fallait qu'elle écoute ce que disaient les gens autour d'elle, qu'elle pense à autre chose qu'à Sarah blessée... gisant sans connaissance sur un lit blanc d'hôpital.

— Moi, je vous le dis, y a pas d'excuse, déclarait un homme aux cheveux gris fer à côté d'elle. Ils ont eu tout l'été pour finir ce bout de route, et ils empêchent toujours les voitures d'emprunter le tronçon de la nouvelle route qui est fini !

— C'est à cause du temps, répondit la serveuse. À cause de toute cette pluie qu'on a eue.

— Qu'est-ce que la pluie a à voir là-dedans ? J'ai encore jamais vu d'autoroute avec une marquise tout du long !

Sa femme rit comme si c'était son devoir et remarqua :

— Il paraît qu'ils attendent le gouverneur. Il doit rentrer de voyage, tu sais. Pour l'inaugurer officiellement.

— J'aimerais bien le voir faire un tour dans ce borbier qu'on vient de traverser, fit le mari. (Il se tourna alors vers Jordan.) Vous êtes passée par là, vous aussi ?

— Oui.

Le café était fort ; il avait bon goût. Les petits pains étaient grillés à point et brûlants. Jordan avait engagé la conversation avec l'homme aux cheveux gris et sa femme. Elle aussi trouvait que la façon dont serait inaugurée l'autoroute n'avait pas d'importance. L'essentiel, c'était de l'ouvrir à la circulation.

— Et vous allez loin comme ça ? demanda le mari. Il paraît qu'il y a encore un mauvais tronçon un peu plus loin. Après Concord.

— Oh ! non !

Une nouvelle vague d'impatience assaillit Jordan.

— Je vais plus loin que Concord, dit-elle.

— Beaucoup plus loin ?

C'était une nouvelle voix, plus grave, qui venait de s'élever derrière Jordan.

Elle regarda dans la glace et vit un homme grand et mince en uniforme. C'était l'uniforme vert foncé de la gendarmerie, avec le chapeau réglementaire à larges bords. Jordan se dit tout de suite qu'il devait être au courant de l'accident de Sarah. Les gendarmes sont au courant de tout de qui se passe dans leur secteur, n'est-ce pas ? Elle allait lui demander.

Quand il prit le tabouret libre à côté d'elle, Jordan se tourna vers lui et vit ses yeux interrogateurs. Des yeux foncés, mais pas noirs. Peut-être dans les verts. — À moins que ce fût la couleur de l'uniforme qui leur donnât cette teinte-là.

Elle répondit à sa question.

— Je vais à Hamilton.

Il sourit. Il avait un visage maigre et dur ; la peau tendue sur les fortes pommettes se plissait au coin des yeux quand il souriait.

— C'est mon secteur, dit-il. Je connais une petite route que vous pourrez emprunter pour contourner les travaux...

— Si c'est votre secteur, je...

Sa gorge se serra. Elle ne put achever sa phrase.

— J'habite Hamilton.

— Alors, vous devez être au courant, à propos de ma sœur Sarah Stoneman, la femme du docteur Stoneman.

Pourquoi avait-elle cru que ses yeux étaient verts ? Ils étaient bel et bien noirs dès que son sourire s'effaçait.

— J'y étais, dit-il. J'ai aidé à la sortir de la voiture.

La serveuse se tenait devant lui, prête à noter sa commande. Elle avait donné l'addition à l'homme aux cheveux gris qui partait, avec sa femme.

— Un café, s'il vous plaît, dit le policier. Un noir.

— Dites-moi comment elle va.

— Je ne sais pas.

— Mais la nuit dernière ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Jordan s'aperçut qu'elle avait parlé trop fort. Au bout du comptoir des clients se retournaient pour la regarder. La serveuse aussi. Celle-ci apporta rapidement le café du gendarme. La tasse n'était qu'à moitié pleine.

Il y mit du sucre et répondit :

— Permettez-moi de me présenter. Je m'appelle Mark Cutler. Je connais M^{me} Stoneman depuis qu'elle a épousé le docteur. Je connais aussi vos neveux, votre nièce...

— Ne tournez donc pas autour du pot, coupa sèchement Jordan.

Il la regarda dans les yeux.

— Si je tourne autour du pot, c'est parce que vous vous abandonnez à l'inquiétude, à l'énervement. Or, si vous n'avez plus votre sang-froid, vous ne serez pas très utile à Hamilton.

Jordan se sentit les joues en feu. Elle vida sa tasse de café, à peine tiède maintenant, mais toujours réconfortant.

— Je vous demande pardon, murmura-t-elle.

— Voilà qui va mieux, dit Mark. À la vérité, je ne peux pas vous dire grand-chose. Votre sœur conduisait dans la descente de Morrow Hill. Ce n'est pas une route très fréquentée, surtout la nuit. La tempête n'était pas encore levée, mais il y avait un épais brouillard et la surface de la chaussée était grasse. Elle doit avoir dérapé ; sa voiture a défoncé le garde-fou et dégringolé dans le ravin. Pas très longtemps après, un de nos hommes de Hamilton a emprunté par hasard cette route, il a vu le garde-fou brisé et a téléphoné de la ferme la plus proche. (Il reprit sa tasse de café et la vida.) C'est tout ce que je sais.

Mais Jordan devina qu'il voulait dire : « C'est tout ce que je veux vous raconter. »

— Pour en revenir à cette petite route : si vous quittez l'autoroute à l'embranchement de Pondville et continuez tout droit en sortant de la rampe, vous ne manquerez pas de la trouver. Il y a une étendue de terrain boisé suivie d'une éclaircie. Sur une colline, à main gauche, vous verrez une grande ferme jaune, avec tous les communs peints en jaune. Vous ne pouvez pas vous tromper. Le croisement se trouve juste après la ferme jaune. Prenez à droite, continuez tout droit et vous arriverez à Hamilton.

— Merci.

Il sauta de son tabouret et se dirigea vers la caisse, puis il revint sur ses pas.

— J'ai été très heureux de vous rencontrer Miss... ?

— Taylor. Jordan Taylor.

Il y avait quelque chose de... désintéressé dans les yeux vert foncé de Marck Cutler. Il ne parla pas de la revoir. Après son départ, Jordan s'empessa de faire un brin de toilette, de se remettre du rouge aux

lèvres et de se recoiffer. « Je dois être affreuse », se dit-elle.

Une fois de retour sur l'autoroute, elle adopta une bonne allure régulière et la conserva. Son arrêt lui avait fait du bien, mais elle ne pouvait penser qu'à Sarah, blessée, sans connaissance ; à Sarah et... à Éric. Et, oui, elle ne devait pas les oublier, les enfants. Il ne fallait pas se laisser aller à oublier les trois enfants.

Jordan ne les avait jamais vus, mais Sarah avait envoyé d'innombrables photos. Sa mère parlait d'eux sans cesse. Avant une visite, et après la visite.

Sa mère n'avait jamais dit : « Jordan, c'est tellement anormal que tu persistes à toujours éviter Sarah quand elle vient à la maison. » Peut-être, malade comme elle avait été, sa mère avait-elle compris, dès le début, que c'était Jordan qui devait épouser Éric Stoneman. Mais Jordan avait dit : « Attends, Éric. Attends que nous nous connaissions un peu mieux. » Et puis...

Il y avait les enfants. Il fallait penser avant tout aux enfants. À Anton et Benjie qui avaient quatre et trois ans. Solides et forts, ils avaient des cheveux blonds. Comme Éric. Il y avait aussi Lita, exquise et menue, qui, elle, était du côté des Taylor et ressemblait beaucoup à Jordan.

— Elle pourrait être ta fille, disait la mère de Jordan.

Comme il s'en était fallu de peu que ce fût vrai, Jordan avait l'habitude de s'éclipser dès que sa mère parlait de Lita.

Qui est-ce qui s'occupait des enfants, ce jour-là, avec Sarah à l'hôpital et Éric qui devait passer son temps en allées et venues, tour à tour veillant sur sa femme et la quittant pour aller soigner ses autres malades ? Il y avait une jeune fille qui venait aider Sarah. Une jeune fille du pays, Jordan se rappelait vaguement avoir entendu sa mère en parler.

Mais les enfants devaient avoir peur, ils ne devaient pas comprendre ce qui se passait. Jordan se surprit à accélérer. Elle dut ralentir aux deux péages, mais sa monnaie à la main, la vitre baissée, elle lança l'argent dans la corbeille et ne changea même pas de vitesse.

Elle guettait maintenant les panneaux de signalisation de la sortie. Ce ne devait plus être bien loin. Ah ! voilà, Pondville. Elle mit son clignotant par habitude ; il n'y avait pas de voitures derrière elle. Ses pneus crissèrent sur le ciment, car elle n'avait pas freiné assez tôt.

« Prenez à droite, avait dit Mark Cutler, à la sortie de la rampe. Puis à droite encore, après la ferme jaune. »

Pour quitter la route de Pondville, il lui fallut prendre un virage brusque qui l'amena sur une petite route macadamisée.

Sous la végétation touffue du bois de pins traversé par la route, il faisait presque noir. Jordan se dit que la nuit tomberait vite. Mais le vent était moins violent que sur l'autoroute exposée.

Elle ne risquait pas de manquer la ferme jaune au sortir du bois. C'était comme un soleil aveuglant qui s'élevait sur la colline. Elle prit à droite, tout de suite après tout ce jaune et, désormais, accoutumée à l'étroitesse de la route, elle roula plus vite.

Soudain, le moteur se mit à toussoter. Jordan appuya sur l'accélérateur et le moteur reprit son ronronnement régulier. Mais il ne tarda pas à hoqueter de plus belle. Elle s'aperçut alors que la voiture ralentissait. Elle joua de l'accélérateur. Puis elle passa en seconde, atteignit le sommet d'une petite côte et redescendit la pente à toute allure pour découvrir une autre côte. Le moteur ralentit, crachota.

Elle se démena en silence. Elle écrasait l'accélérateur, changeait de vitesse. Elle n'avait pas vu d'autre voiture depuis qu'elle avait quitté l'autoroute. Pas une ferme, pas une maison d'habitation depuis la ferme jaune. Sûrement il y en aurait une un peu plus loin... À condition, évidemment de maintenir la voiture en marche.

C'est alors qu'elle aperçut la bâtisse. Elle était construite presque sur la route. Un long bâtiment bas, en parpaings de ciment poussiéreux ; deux pompes à essence rouges se dressaient devant. À l'intérieur, il y aurait sans doute quelqu'un qui saurait ce qui n'allait pas dans le moteur et pourrait faire la réparation.

Elle s'engagea sur le bas-côté, s'arrêta devant la maison et attendit le pompiste. Personne ne vint, et pour la première fois, Jordan remarqua la couleur délavée des pompes qui semblaient hors d'usage ; le garage avait l'air d'être à l'abandon.

Par-derrière, adossé à une colline, on apercevait un cimetière de voitures et de machines agricoles, entières ou en pièces détachées, des tas de vieilles traverses de chemin de fer, de roues sans pneus, de vieux poêles et de ressorts de sommiers. Jordan découvrit aussi, à flanc de coteau, une ferme décrépite entourée de communs.

Aucun signe de vie. Jordan klaxonna. Sans résultat. Personne n'habitait plus là. Il allait falloir repartir. Mais quand elle appuya sur l'accélérateur, le moteur eut une petite quinte de toux étranglée et cala. Le démarreur ne parvint pas à le ranimer. Elle avait beau essayer, elle ne faisait qu'user ses accus.

Elle descendit de voiture. Le vent était glacé. Il la fouettait, lui arrachait le manteau des épaules, lui projetait en pleine figure des gouttes de pluie qui lui faisaient l'effet de piqûres d'aiguilles. Elle se décida à retourner à la ferme jaune à pied, pour demander de l'aide. Au moment où elle allait faire demi-tour, elle crut distinguer une légère lueur derrière les vitres garnissant les portes du garage. Il y avait peut-être quelqu'un à l'intérieur...

Elle s'approcha et tenta de regarder par les carreaux, mais ils étaient si sales qu'elle ne put rien voir. Il y avait une petite porte, à côté de la grande entrée du garage. Elle fit jouer la poignée. La porte

s'ouvrit. Jordan pénétra dans une petite pièce, un bureau. Il y faisait chaud. Un gros poêle rond en fonte rougeoyait contre le mur du fond. Une antique caisse enregistreuse trônait sur un comptoir gris de poussière, flanqué de deux chaises de bois. Une pile de chiffons grasseyait dans un coin ; un jeu de chaînes antidérapantes était accroché à des clous plantés dans le mur.

Un martèlement métallique s'élevait du garage.

La personne qui s'y trouvait ne pouvait avoir entendu Jordan. Une porte faisait communiquer le bureau au garage ; Jordan la poussa. Deux hommes travaillaient sur une voiture. Ils lui tournaient le dos et le seul éclairage de ce vaste atelier obscur, pareil à une caverne, était fourni par une baladeuse au bout d'une rallonge. Jordan put constater, à la lueur de l'ampoule, que la voiture était d'une teinte très foncée. Dans le fond du garage, une radio jouait de la musique en sourdine.

— Bonjour tout le monde ! cria Jordan.

Les mécanos ne semblèrent pas l'avoir entendue.

— Y a du monde ? fit-elle en haussant le ton.

Un des ouvriers en blue-jeans crasseux et chemise écossaise, qu'elle voyait nettement car c'était lui qui tenait la baladeuse, sursauta et se retourna. Il portait une casquette rouge à visière de cuir, qui empêchait Jordan de bien voir son visage.

— J'aurais besoin d'aide, dit Jordan. J'ai des ennuis de moteur.

La lumière s'éteignit ; des pas s'approchèrent de la jeune femme. Elle recula. Son pied heurta quelque chose de mou qui sursauta et se mit à crachouiller furieusement. C'était un gros chat gris et blanc qui bondit dans un recoin obscur du hangar.

— Quels genres d'ennuis ?

Le garagiste referma soigneusement la porte derrière lui et s'avança. Il avait une longue figure maigre, et ses yeux étaient d'un bleu très vif, étincelants sous la visière de sa casquette rouge. Il avait le nez long et maigre comme sa figure.

— Je ne sais pas, répondit Jordan.

Elle s'aperçut qu'elle reculait toujours et se força à s'arrêter. À s'immobiliser.

— Il n'a pas arrêté de toussoter depuis le tournant, vous savez, cette ferme jaune, sur la route. Maintenant le moteur est calé et ne veut plus redémarrer.

— C'est pas un garage, ici, dit sèchement l'homme. J'ai des pompes à essence, mais je ne suis pas équipé pour faire des réparations.

— Vous pouvez au moins *regarder* ma voiture, dit Jordan. Ou... Vous n'avez pas le téléphone ? Je pourrais téléphoner à quelqu'un, à Hamilton.

— Je vais voir ce que Vinnie peut faire.

Il pivota et Jordan s'apprêta à le suivre.

— Restez là, ma petite dame (Il avait lancé ces mots sans même se retourner, mais ils suffirent à arrêter Jordan.) Là au moins, où vous serez bien au chaud ! ajouta-t-il.

Il poussa la porte et disparut dans les profondeurs du garage. Jordan fouilla dans son sac, trouva des cigarettes, et en alluma une. Elle se demanda quelle heure il était et consulta sa montre. Trois heures bientôt. Arriverait-elle jamais à Hamilton... au chevet de Sarah ?

Plus aucun bruit ne s'élevait du garage. La radio elle-même s'était tue. Qu'est-ce que pouvaient bien faire ces deux hommes ? Est-ce qu'ils avaient pu partir par derrière et la laisser seule, exprès ? Dévorée d'impatience, elle traversa le bureau, pour gagner la porte.

Elle s'ouvrit avant même qu'elle ait pu saisir la poignée. L'espace d'un instant, Jordan ne vit rien. Puis les contours d'une casquette rouge émergèrent des ténèbres, puis, la silhouette d'un homme plus jeune en salopette havane souillée de cambouis. Vinnie, supposa Jordan. Il avait d'épais cheveux noirs qui lui tombaient très bas sur le front et de gros sourcils noirs qui se rejoignaient au-dessus de son nez.

— Voilà Vinnie. Il va voir ce qu'il peut faire à votre bagnole.

Jordan se demanda si Vinnie dévisageait tout le monde comme il la regardait. Avec une sorte de rancune fiévreuse, touchant à la haine. Et avant d'avoir pu se reprendre, se raisonner, elle eut peur. C'était une peur assez voisine de celle qu'elle avait amenée avec elle, mais pas la même pourtant. Jordan regarda Vinnie passer la canadienne qu'il portait sur le bras et se diriger vers sa voiture. Elle espérait que cette peur allait se dissiper. Il n'en fut rien.

Elle se rendit alors à la petite fenêtre, près de la porte et s'efforça de la frotter pour voir au travers. Mais il y avait aussi de la crasse à l'extérieur. Tout ce qu'elle put distinguer, ce fut la silhouette de sa voiture, le capot relevé.

— Vous avez de la famille, à Hamilton ?

On lui avait demandé ça presque à l'oreille. La jeune femme se retourna brusquement. La casquette à visière lui frôlait les cheveux à peu de choses près, et son possesseur était planté tout contre Jordan. Elle frissonna de dégoût. Il était si sale... Rien qu'à l'odeur, on devinait qu'il avait grand besoin de prendre un bain, de se brosser les dents.

— Oui. Est-ce que votre... votre Vinnie pourrait se dépêcher ?

— Sais pas. Vinnie est assez bon mécano, mais on n'a pas de pièces détachées.

— Vous ne voulez pas lui demander ? S'il vous plaît... ?

— D'accord.

Il ouvrit la porte extérieure et cria :

— Vinnie ! Alors, tu y arrives ?

Jordan se faufila devant son compagnon et sortit du bureau. Vinnie était assis au volant, et mettait en marche. Le moteur ronfla, ronchonna un moment, puis cala en crachotant. Vinnie descendit, se pencha de nouveau sous le capot, puis il se redressa en s'essuyant les mains à un chiffon qu'il avait tiré de la poche de sa canadienne.

— Le carburateur, dit-il laconiquement. Y a rien à faire qu'à en changer.

— On en a peut-être un dans le fond, qui pourrait faire l'affaire ?

— Non.

Il fourra le chiffon dans sa poche, claqua le capot et se dirigea vers Jordan. La peur la saisit de nouveau. Vinnie avait une façon de se déplacer très particulière...

Il s'arrêta net, se retourna et regarda la route. Jordan entendit, elle aussi. C'était le bruit d'une voiture qui ne tarda pas à apparaître au tournant : une voiture de police, celle de Mark Cutler. Il freina, stoppa et mit pied à terre.

— Des ennuis ? demanda-t-il à Jordan ; et sans attendre sa réponse il ajouta : salut, Vinnie ! Salut, Henry !

Il avait l'air plus grand, plus fort que dans le restaurant. Son uniforme paraissait plus éclatant. Jordan lui trouva une sorte de beauté.

— Beaucoup d'ennuis, répondit Vinnie. Son carburateur est foutu. Salut, Mark !

Il retourna à l'intérieur. Jordan le vit traverser le bureau pour gagner la porte du garage, silhouette lourdaude qui n'était pourtant qu'une ombre mouvante.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, Henry ? demanda Mark.

— Sais pas. On en était pas encore là.

— Eh bien, je vais vous le dire. Miss Taylor peut descendre à Hamilton avec moi, et vous vous débrouillerez comme vous pourrez avec sa voiture. Ensuite, vous vous arrangerez pour la lui faire ramener chez le docteur Stoneman.

— Mais j'ai pas de pièces de rechange, Mark !

— Envoyez-en chercher !

Il prit la valise de Jordan dans sa voiture et la porta dans la sienne. Il l'aida à monter dans l'auto de la police et se mit au volant.

— C'est une chance que je sois passé par la petite route aujourd'hui.

— Oui, en effet, dit Jordan.

Pendant qu'elle s'abandonnait sur le siège à la vague de lassitude qui montait en elle, la même vilaine pensée traîtresse lui revint. C'était cette pensée-là qu'elle avait tenté de fuir toute la journée. Depuis le coup de téléphone d'Éric. La pensée que si Sarah mourait, Jordan pourrait alors prendre le mari de sa sœur.

CHAPITRE III

Ce qui vexait vraiment Henry, c'était que sa vie aurait dû, désormais, être beaucoup plus facile et agréable. Il se le disait chaque matin. Tous les jours, à l'aube, en se levant, il ne manquait jamais de récriminer dans sa barbe. Mais de façon que Clara ne pût l'entendre, évidemment. Pourtant, il en était à peu près sûr, Clara serait d'accord et lui donnerait raison ; mais, de toute façon, mieux valait la laisser dans l'ignorance de ses nouvelles activités clandestines, Clara ne pouvait aller raconter ce qu'elle ne savait pas !

C'était la raison pour laquelle il n'avait pas renoncé à la ferme. Il se cramponnait à ses huit vaches et élevait leurs veaux. Il coupait les foins, semait du maïs, garnissait sa grange et son silo tous les étés. Apparemment, dans la mesure où Clara pouvait s'en rendre compte, rien n'avait changé dans la vie de son mari...

Il se levait toujours dès le potron-minet et se mettait à la besogne. Il passait le long du hangar abritant le tracteur et la camionnette pour aller mettre sa machine à traire en marche, d'aussi bon matin que tout autre cultivateur. Il allait nettoyer l'étable et changer la litière des vaches, garnissait de foin les râteliers et les mangeoires de grain ; puis il recueillait son lait et le mettait à rafraîchir.

Après le petit déjeuner, il avait l'habitude de se rendre au garage. En riant sous cape, la plupart du temps. Comme ce matin-là.

Clara lui avait dit, en effet, comme presque tous les matins, au petit déjeuner :

— Si tu ne t'étais pas mis en tête que t'étais plus malin que les autres, si tu n'avais pas construit ce garage quand tu te figurais que la nouvelle route allait passer par là, alors qu'elle n'y passe pas, on serait rudement plus à l'aise.

Il était resté coi. Il l'avait laissée récriminer tout son soûl, car il savait quelque chose que Clara ignorait. S'il n'avait pas construit le garage, s'il ne l'avait pas édifié précisément sur une petite route déserte où de rares voitures risquaient de s'arrêter, il n'aurait jamais pu gagner tant d'argent.

Certes, sa participation dans l'affaire n'était pas tellement importante. Mais, comme on le lui avait fait remarquer, le risque n'était pas bien grand non plus. Il savait, en outre, cacher son argent. Dans un coin sûr, où Clara n'aurait jamais l'idée d'aller voir.

Mais quel changement ça faisait pour Henry Tate ! Ça modifiait totalement la couleur du monde. Sans compter l'opinion qu'Henry Tate avait de soi ! Il se considérait désormais comme un as, comme un type important en qui on peut avoir confiance. Un homme qui sait se taire. Voilà comment Henry Tate se voyait ces derniers temps.

Ça faisait un joli tableau. Et même un très joli tableau. Henry Tate n'était qu'un petit cultivateur-nourrisseur qui ne gagnait peut-être pas grand-chose avec son lait, et dont la femme élevait des poules pour arrondir le budget. Mais c'était aussi la cheville ouvrière de la combine la plus avantageuse qu'il y eût à Hamilton. Tout ça, parce qu'il s'était trompé dans ses prévisions concernant le futur tracé de l'autoroute et qu'il avait fait construire le fameux garage !

Avant d'ouvrir la porte de son bureau, Henry fit le tour par-derrière. L'un des taxis de Vinnie était bien là, rangé dans un coin d'où l'on ne pouvait le voir de la route. D'ailleurs, même si on l'avait vu, personne n'aurait été surpris par la présence d'un taxi. Vinnie amenait toujours ses bahuts chez son oncle Henry, quand ils avaient besoin d'une révision.

Les autres voitures, Henry le savait, étaient beaucoup mieux cachées.

Il fut content de rentrer à l'abri du vent glacé. Il alluma son poêle pour réchauffer la pièce. Il souffla dans ses doigts et battit des bras un moment, en attendant que le feu prît tout doucement dans le poêle de fonte. Dans une heure ou deux, se dit-il, les autres allaient être de retour.

C'était un de ces jours où il fallait tenir compte de l'heure à tout prix. Un jour important. Il écouta le vent hurler au coin du garage et prit le temps de souhaiter que les rafales de pluie ne se changeraient pas en neige. La neige, certes, ne risquait pas trop de les déranger. Mais les choses pouvaient se passer d'une façon inattendue si une véritable tempête de neige se levait.

Sous le comptoir, il prit une grande cafetière pleine de taches, la secoua et perçut un clapotis. Il restait du café de la veille. Il posa la cafetière sur le poêle. Il se versa une tasse d'un breuvage noir comme l'encre lorsqu'il entendit le camion du lait monter à la ferme.

Valait mieux être dehors, se dit-il, quand Al redescendrait. Sans ça, Al risquait d'entrer prendre un café, or ce n'était pas un jour où Al pouvait y avoir droit.

Il était en train de bricoler le tuyau d'une pompe à essence quand Al s'arrêta.

— Alors, Henry, quoi de neuf ?

— Rien. Y a rien de neuf.

Il ouvrit le robinet, fit couler un peu d'essence par terre, et remit le tuyau en place.

— J'ai eu des ennuis avec ce truc-là hier, mais ça a l'air de marcher maintenant.

Henry s'approcha de la cabine du camion, vit de près la figure d'Al.

— T'as l'air bougrement content. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Al était presque aussi vieux qu'Henry, mais il ne le paraissait pas. Il avait toujours pris la vie du bon côté, à travailler pour les autres. Sa large bouche se mit à sourire.

— Je m'en suis dégotté une nouvelle hier soir, répondit-il. À Concord.

— Sans blague ?

— Sûr !... Pas de blague.

Les mains d'Al expliquèrent à Henry comment elle était. Henry rigola.

— Elle a peut-être une copine, des fois ?

— Pour toi, tu veux dire ? Dis donc, Henry, t'es trop vieux !

Al se mit à rire, d'un rire caverneux. Il passa une vitesse.

— Un homme est jamais trop vieux ! lui cria Henry au moment où il démarrait.

Mais il savait bien que ce n'était pas vrai. On pouvait devenir trop vieux sans même s'en apercevoir.

En rentrant dans le bureau, Henry se demanda ce qu'il attendait. Il vida sa tasse de café, remit du bois dans le poêle et sentit la bouffée de chaleur lui brûler les joues avant de refermer la porte. Demain, quand Al passerait, il lui dirait : « Préviens-moi, la prochaine fois que t'iras à Concord. Je t'accompagnerai peut-être. »

Il amena une chaise tout près du poêle, dans le rayonnement réconfortant du foyer. Mais avant même d'être assis, il entendit la camionnette. Clara devait aller porter ses œufs en ville. Heureusement ! se dit-il. Elle ne serait pas là au moment où le truc allait se passer.

Clara amena la camionnette à la porte, stoppa et descendit. Elle n'avait pas le droit de venir au garage. Elle le savait bien. Le garage appartenait à Henry, il y était chez lui ; c'était le seul endroit où il pouvait se réfugier sans qu'elle le suive. L'endroit où, précisément ce jour-là, il ne devait s'y trouver qu'Henry.

Il atteignit la porte avant elle, l'ouvrit et se tint sur le seuil pour lui barrer le passage.

— Qu'est-ce que tu veux, Clara.

— Je veux entrer.

Henry recula. Si on en venait aux mains, Clara pouvait le bousculer aisément car elle était de poids. Dans son imperméable havane, elle paraissait énorme et résolue. De plus, comme il venait de songer à de jolis minois jeunes, aux yeux bleus et aux lèvres rouges, il se crut

obligé de ne pas regarder Clara.

— Bon, ben, t'es entrée.

Clara foula le plancher rugueux.

— Je ne comprends pas pourquoi tu ne fermes pas cette baraque, dit-elle. Tu n'y gagnes même pas de quoi payer le bois que tu brûles.

— Je me défends.

Il eut, ce disant, un sourire épanoui, mais en son for intérieur. Tout au fond de son être. Le temps passait ; il lui fallait se débarrasser de Clara à son insu.

— Mais c'est pour ça que je suis venue, de toute façon. Je voulais te parler de M^{me} Stoneman, la femme du docteur. Elle a dégringolé en voiture dans le ravin de Morrow Hill, hier soir. Mattie Weber me l'a dit. Elle a téléphoné.

Clara se tenait si près du poêle que, sous l'effet de la chaleur, l'odeur de son manteau se répandait dans la pièce. Une odeur de naphtaline et de vieux. S'il accompagnait Al, se dit Henry, s'il lui dégottait une petite qui exhalerait un parfum bien féminin...

— Elle est grièvement blessée ?

— Assez, d'après Mattie. Henry, il me faut de l'argent.

Clara s'assit sur une chaise. Henry crut un instant qu'elle allait s'écrouler sous le poids de sa femme. Clara s'était installée sur son siège, pesamment, résolument ; bien décidée à y rester tant qu'elle n'aurait pas obtenu ce qu'elle voulait.

Elle savait qu'il ne touchait jamais à l'argent de la caisse. Henry fourra la main dans la poche de sa chemise. Il fouilla parmi les boulons, les écrous et les bouts de ficelle pour en tirer un billet plié. Il espérait que c'était celui de cinq dollars, et pas les dix dollars, et y jeta un bref coup d'œil avant de le lui donner.

Clara prit le billet sans le regarder.

— Ça ne suffit pas, déclara-t-elle.

Quelque chose de nouveau se lisait sur sa figure ; elle avait un petit air entendu.

Henry se sentit mal à l'aise. Est-ce qu'elle savait ? Était-ce possible qu'elle fût au courant ? Il se hâta de sortir l'autre billet.

— Tiens, dit-il, c'est tout ce que j'ai.

Les doigts de Clara se refermèrent sur la coupure. Elle fourra les deux billets dans son sac noir, en sortit ses gants tricotés et se mit à les lisser sur ses mains.

— Bon, je vais en ville, annonça-t-elle, en se levant lourdement de la chaise.

Henry la regarda retourner à la camionnette. Le gravier voltigea quand elle emballa le moteur. Il fit la grimace. Il devrait bien s'acheter une voiture à lui, une chouette bagnole que Clara ne verrait jamais, et

conduirait encore moins. Il pourrait demander à Al de la lui garder, les soirs où ils ne s'en serviraient pas.

Il bourra de nouveau le poêle, avec du bois vert, cette fois, pour faire durer le feu et n'avoir pas à se soucier du chauffage pendant un bon moment. Il remit un peu d'ordre dans la pièce.

C'est alors qu'il entendit le bruit très particulier du moteur qu'il connaissait aussi bien que les battements de son cœur. Il se hâta d'ouvrir les grandes portes pour que Vinnie puisse entrer directement en quittant la route. Vinnie conduisit la voiture tout au fond du garage, et Henry referma les portes. Il se planta dans un coin d'où il pouvait surveiller la route sans toutefois se trouver trop près de ses visiteurs.

Non qu'il ignorât leur identité, ou ne pût, au moins, la deviner. Mais s'ils tenaient à ce qu'il restât à l'écart pendant qu'ils descendaient de voiture, Henry n'y voyait pas d'inconvénient. Philosophiquement, Henry se disait que ce qu'il ne savait pas avec certitude, il ne pourrait jamais avoir à en jurer.

Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il put les voir prendre les sacs de toile dans la voiture. Il distinguait nettement les flancs rebondis des sacs bien pleins. Il comprit que la prise avait été bonne. Si les sacs avaient été flasques, légers aux mains qui les tenaient... Mais cela n'était jamais arrivé. Tout était combiné au quart de poil. Impec !

En l'espace de quelques secondes, une des portes de derrière du garage s'ouvrit et quatre silhouettes en gabardine sortirent à la file indienne. Henry entendit démarrer le moteur du taxi de Vinnie et poussa un soupir de soulagement, comme il le faisait à chaque fois. Vinnie allait reconduire les visiteurs à leurs voitures. L'argent serait versé ailleurs. Et, dans un jour ou deux, Henry toucherait sa part et la cacherait avec le reste.

Il alla examiner la voiture qui avait amené ses singuliers clients. Elle avait tout l'air d'une conduite intérieure ordinaire, vieille de deux ans. C'était une voiture noire aux pneus blancs. Mais, en l'espace de quelques minutes, quand Vinnie reviendrait et qu'ils se mettraient au boulot, elle prendrait l'aspect des vieux tacots abandonnés derrière le garage, et s'en irait les retrouver.

C'était encore un truc qui s'était révélé pratique, ses achats de tacots pour la ferraille. Il les entassait dans ce que Clara appelait son « cimetière ».

— Tout ce qui a quatre roues, disait Clara, le moindre bout de ferraille, faut que tu le ramènes à la maison !

Il ne manquait jamais d'utiliser ou de vendre des pièces détachées provenant de ses acquisitions. Mais le grand truc, ce qu'il y avait de plus important, c'était la façon dont une conduite intérieure noire,

piquée de rouille et couverte de boue, pouvait se perdre au milieu de ce « cimetière ». C'était bien ce qu'ils allaient faire de cette nouvelle voiture noire. Les seaux étaient déjà prêts, contre le mur du garage, ainsi que les vieux pneus usés. Quand Vinnie et lui en auraient fini, la conduite intérieure ne serait plus qu'un vieux tacot de plus. Sa présence, au milieu des autres, n'attirerait nullement l'attention. De même, personne n'irait chercher des pneus à flancs blancs dans un vieux camion postal sans roues, renversé sur le côté.

Mais sous le capot – et Henry le caressa affectueusement – sous ce capot, qui bientôt paraîtrait rouillé et inutilisable, se dissimulait un moteur qui tournait rond, le meilleur moulin que Vinnie pût assembler. Ça aussi, c'était important.

Vinnie était au courant de tout ce qu'il faut savoir sur les moteurs. C'était un don inné. En se servant de pièces détachées venues d'un peu partout, il avait mis au point un moteur « ultra-gonflé » capable de distancer toutes les autres voitures sur la route. En cas d'absolue nécessité, bien entendu.

Autant commencer par les plaques, estima Henry. Il tira : une clé anglaise de sa poche arrière et déboulonna les plaques dans le noir, à tâtons. Il évitait soigneusement de toucher du doigt les chiffres en relief ; il ne voulait pas connaître le numéro. Quand il eut fini, il fourra les plaques sous un tas d'autres, empilées sur une étagère, près de la porte du bureau.

Il allait ouvrir cette porte, pour voir si le poêle avait encore besoin de bois, quand quelque chose de clair remua au fond du garage et attira son attention.

Quel as, ce Vinnie ! Il pouvait ranger son taxi par-derrière et rentrer sans faire le moindre bruit. Il était en train d'enfiler les jambes de sa salopette et de remonter le curseur de la fermeture à glissière, par-devant.

— Branche-moi la baladeuse, dit-il. Et ne nous occupons pas de l'extérieur de la tire, pour le moment.

Henry apporta la baladeuse. Vinnie ouvrit et souleva le capot.

— Y a un fil qu'à l'air de remuer... commença Henry.

— Ta gueule ! Et fourre pas tes mains sales dans mon moteur.

L'heure du déjeuner était passée depuis longtemps quand Vinnie s'arrêta.

— Je peux rien trouver, dit-il. Monte donc à la maison, Henry, et va manger un morceau. Tu me rapporteras un sandwich... Moi, je boirai de ton café.

Après avoir avalé le sandwich et le café, Vinnie retourna au garage. Mais pas pour travailler à la carrosserie de la voiture. C'était le moteur qui l'intéressait. Quand il le mit en marche, Henry trouva que ça tournait rond. Henry commençait à se sentir mal à l'aise ; il n'aimait

pas être retenu toute la journée dans le garage. La voiture aurait dû être remise à l'extérieur depuis longtemps. Vinnie coupa le contact et fit le tour du capot en fronçant les sourcils.

— Bonjour tout le monde !

Ce salut avait été lancé par une voix inconnue. Une voix de jeune femme qui venait de la porte du bureau. Vinnie sauta sur la baladeuse et l'éteignit. Henry se redressa et se dirigea vers l'intruse, la força à reculer dans le bureau. Il ferma la porte derrière lui.

Elle portait un manteau aux couleurs éclatantes : bleu, vert et brun rouge. La nuance de ses yeux était assortie à celle du manteau. Elle était tête nue, et ses cheveux courts châtain clair avaient l'air d'avoir été saupoudrés d'or fin. Sa bouche – c'est à ce moment-là qu'Henry abandonna son rêve de lèvres rouges – était charnue, délicatement dessinée et rose. D'un rose à la fois vif et clair.

Après le premier choc, après le plaisir de la regarder, Henry prêta l'oreille à ce qu'elle racontait. Sa voiture était tombée en panne, et elle voulait téléphoner à Hamilton. Henry estima qu'il valait mieux aller chercher Vinnie et il retourna au garage.

Dans les ténèbres, la voix de Vinnie n'était plus qu'un chuchotement :

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'elle fout là ?

— Je l'ai jamais vue. Elle dit que sa bagnole est en panne.

— Une voiture en panne par ici ? Qu'est-ce qu'elle fout sur cette route ? Personne ne connaît cette route ! Il n'y a que les gens du pays !

Henry haussa les épaules. Il n'était pas allé chercher si loin. Il fit demi-tour.

— Je vais lui demander.

Vinnie le retint brutalement.

— Une seconde. Des fois que quelqu'un l'aurait envoyée. Des fois qu'elle aurait pu jeter un bon coup d'œil à notre bagnole. Et si elle a regardé, si elle a vu que le moteur...

— Elle connaît rien de rien aux moteurs. Elle sait même pas pourquoi elle est en panne !

— Je vais réparer sa voiture, déclara Vinnie. – Je vais la remettre en état de marche. Toi, garde-la dans le bureau ; quand j'aurai planqué la voiture, je lui causerai moi-même.

Une fois Vinnie sorti, Henry apprit qui elle était. La belle-sœur du docteur Stoneman. Drôlement pressée d'arriver à Hamilton. Pouvait pas attendre ! Fallait qu'elle sorte voir ce que Vinnie fabriquait.

Vinnie ne réussit qu'à faire tourner le moteur qu'une minute ou deux. Il allait demander à Henry de l'aider à pousser la bagnole à l'abri quand il entendit en même temps qu'Henry, l'autre voiture arriver sur la route. C'était une auto de la police ; l'insigne vert et blanc luisait sur la portière. Mark Cutler. Le gars du pays qui avait été

vedette de football à Dartmouth et qui avait stupéfié tout le monde en se faisant flic. Il avait l'air de connaître la fille.

Henry prit aussitôt un air amical, pour masquer sa peur soudaine. Il était affolé. Il abonda dans le sens de Mark, approuva tout ce qu'il disait. Mark voulait simplement emmener la fille à Hamilton.

Ça, c'était parfait pour Henry. Si elle n'avait rien vu, tant mieux, tout allait comme sur des roulettes. Si elle avait vu quelque chose... eh bien, ils savaient où la trouver. À tout moment !

CHAPITRE IV

Jordan pouvait à peine garder les yeux ouverts. Le ronronnement régulier de la voiture de ronde, le silence du policier assis près d'elle, n'exigeaient d'elle aucun effort d'attention. Elle sentait les virages de la route quand son corps se déplaçait légèrement d'un côté ou de l'autre. Elle se rendait compte des côtes et des descentes au bourdonnement de ses oreilles.

Elle ferma les yeux. Et devant eux, les mots de la dernière lettre de Sarah se mirent à danser. C'était la lettre que sa mère avait fait lire à Jordan parce qu'elle était troublante. Qu'elle ressemblait si peu à Sarah.

Les enfants vont très bien et j'adore la vie dans le New Hampshire. C'est une région tellement magnifique ! Mais je me demande si j'aime bien Hamilton. C'est bizarre, tu ne trouves pas, ce doute après y avoir habité si longtemps ?

Là, il y avait des mots barrés, illisibles.

C'est peut-être parce que, jusqu'ici, je n'ai jamais eu vraiment le temps de faire connaissance, ou de prendre celui de réfléchir. Mais à présent que Lita va avoir deux ans, je commence à voir plus loin, plus profondément, qu'auparavant. Il y a quelque chose qui ne va pas. À Hamilton. Dans toute la ville. Je ne sais pas ce que c'est. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus et Éric dit...

C'était tout ce que la large écriture désordonnée de Sarah arrivait à faire tenir sur une page.

La seconde page concluait :

... que nous prendrons des vacances cet automne. Rien qu'Éric et moi. Nous irons passer quinze jours en Floride, hors saison pour qu'il n'y ait pas foule. Bons baisers de nous tous, Sarah.

Désormais, Sarah ne prendrait pas de vacances en Floride. Mais lorsqu'elle se surprit à penser qu'Éric irait peut-être quand même... avec Jordan comme épouse, Jordan se força à rouvrir les yeux.

— C'est encore loin ? demanda-t-elle à Mark Cutler.

— Voyez vous-même, répondit-il. Hamilton est là, au pied de cette

colline.

Les oreilles de Jordan se bouchèrent alors ; elle s'efforça d'avaler un peu de salive pour se libérer de la pression. Un instant, elle aperçut toute la ville, ses rues tirées au cordeau, à angles droits, et ses maisons, ses immeubles, jaillissant des bois de pins ou surgissant entre les arbres dénudés. La rivière, traversant la ville en biais, avec ses ponts... Puis la voiture descendit rapidement la côte et s'engagea dans le prolongement d'une des rues.

— Vous voulez aller chez votre beau-frère, ou à l'hôpital ?

— À l'hôpital d'abord, je suppose. C'est là qu'est Sarah.

Le bâtiment de pierre rouge se dressait au sommet d'une colline, de l'autre côté de la rivière. Jordan savait que, sous son aspect désuet, il comportait des installations ultra-modernes, dotées d'un matériel perfectionné. L'hôpital et son personnel avaient rendu la vie à sa mère, cinq ans plus tôt. Mais son médecin-chef, le docteur Stoneman... Éric... avait donné à Jordan le sentiment d'être une morte vivante.

La même infirmière était à la réception et quand Jordan lui donna son nom, lui dit qu'elle venait voir sa sœur, la jeune femme lui répondit :

— Ah ! oui, Miss Taylor. Je me souviens de vous.

— Comment va-t-elle ?

Jordan entendit sa voix poser la question comme elle l'avait si souvent posée à cette femme autrefois, pour sa mère. C'était une personne au visage grave qui souriait rarement.

— M^{me} Stoneman va aussi bien qu'on puisse l'espérer.

Cette classique réponse d'hôpital ne voulait rien dire, car on ne vous précise jamais ce que l'on peut espérer.

— Mais je crains que vous ne puissiez la voir, ajouta-t-elle. Personne ne peut la voir, à l'exception du docteur Stoneman. Or il vient juste de rentrer chez lui.

Mark Cutler intervint :

— Alors, je vais vous conduire chez lui.

Dès que la voiture s'était arrêtée devant le perron de l'hôpital, Jordan avait oublié Mark. Elle avait ouvert la portière et monté les marches en courant, sans même le remercier. Elle se tourna alors vers lui.

Il avait ôté son chapeau. Planté près du bureau, il la regardait de ses yeux vert foncé. Des yeux soudain chaleureux, personnels. C'était peut-être aussi parce qu'il avait ôté son chapeau d'uniforme qu'il avait plus l'air d'un garçon du même âge que Jordan. Ce jeune homme se tenait droit, avec aisance. Ses cheveux étaient très foncés, courts et frisés, son front large et intelligent.

— Si ça ne vous dérange vraiment pas...

— Pas le moins du monde, assura-t-il.

L'infirmière se leva et fit le tour de son bureau.

Jordan se souvint qu'elle s'appelait M^{me} Phillips.

— Plus tard peut-être, dit-elle, vous pourrez revenir avec le docteur Stoneman voir votre sœur.

— Oui. Oui, c'est ce que je vais faire. Merci, madame Phillips.

Un crépuscule gris, précoce, enveloppait déjà la ville, poussé par le vent qui faisait rage au sommet de la colline. En bas, dans les rues, les lumières ressemblaient à des colliers de perles disposés en carrés, piquetés çà et là d'éclats de néon rouge, bleu ou vert.

Mark l'aida à monter en voiture, prit le volant et roula en silence dans la direction du centre. Cette fois, son silence n'avait rien de gêné, rien qui obligeât Jordan à bavarder pour le mettre à l'aise. Il y était déjà. Elle se demanda pourquoi.

Il prit à gauche à un feu rouge au centre de la ville et presque aussitôt, Jordan entendit le régime du moteur changer. Encore une côte ? Hamilton devait être entièrement construite sur des collines. Elle ne s'en était pas rendu compte cinq ans plus tôt. À ce moment-là, elle n'avait connu de la ville que le chemin allant de l'hôtel à l'hôpital et une seule côte.

— Je ne sais même pas où se trouve la maison de Sarah, dit-elle.

— Je sais, moi.

Il s'arrêta devant la maison, une villa blanche tout illuminée, aux volets sombres, d'une couleur indéfinissable dans l'obscurité croissante. Une aile formant un L avec le bâtiment principal allait de la droite de la maison à une rue transversale où se trouvait une seconde entrée. Une lumière brillait au-dessus de la porte. Le cabinet d'Éric, sans doute.

Cette fois, Jordan fut moins rapide à sortir de la voiture. Quelque chose la retenait, une répugnance vague à entrer dans cette maison. Et cependant, en même temps, elle sentait une impatience palpiter dans sa gorge... Elle allait voir Éric...

Mark se tenait debout, près d'elle, devant la porte, et portait la valise. Elle souleva le heurtoir. Il retomba avec un bruit sec. Deux fois. Trois fois. Une lumière vive s'alluma alors au-dessus de leurs tête. La porte s'ouvrit et une jeune fille s'y encadra dans la lumière.

— Oui... ?

La voix était voilée, un peu rauque, interrogative. La fille ne bougea pas du seuil.

— Je suis Miss Taylor, la sœur de M^{me} Stoneman.

— Ah !... Entrez donc, Jordan. Je ne voyais pas qui c'était.

« Vous ne m'auriez d'ailleurs pas reconnue davantage s'il avait fait jour, pensa Jordan. Vous tenez à me faire sentir, de prime abord, que votre position dans la maison de ma sœur est celle d'une égale. »

La jeune fille avait des cheveux d'un noir de jais, coiffés en une

queue de cheval brillante et souple, qui dansait au rythme de sa marche.

— Je suis Lilah Graves, expliqua-t-elle. Je vais dire à Éric que vous êtes là.

Mais Éric venait déjà à la rencontre de Jordan. Il accourait du fond du hall, où devait se trouver une porte donnant dans son cabinet. Il était tout ensoleillé, bronzé comme elle se le rappelait, et il tendit à Jordan ses deux mains.

— Jordan...

C'est alors qu'il aperçut Mark Cutler. Son sourire se transforma subtilement. Pour le remarquer, il fallait connaître à fond sa physionomie, toutes les nuances de son expression.

— Qu'est-ce que vous faites là ? (Il dut sentir la sécheresse de sa propre voix.) Ne croyez surtout pas, Mark, que je ne suis pas content de vous voir, mais est-ce que Jordan a des ennuis ?

— Pas elle, mais sa voiture, répondit Mark. Elle est tombée en panne près de chez Henry Tate. Je l'ai ramenée en ville.

La ferme étreinte des mains d'Éric se relâcha et il alla serrer cordialement celle de Mark.

— Je vous demande pardon d'avoir été si brusque, et je vous suis très reconnaissant d'avoir aidé Jordan. J'ai été tellement secoué la nuit dernière...

— Je comprends, dit brièvement Mark. Comment va Sarah ?

Les traits d'Éric se crispèrent. Il ne dit rien ; après un bref au revoir à Jordan, Mark s'en alla. Éric le suivit des yeux, fixement. Jordan se dit qu'Éric songeait à ce qui était arrivé la veille au soir. Mark Cutler était peut-être parti comme ça, après lui avoir annoncé l'accident de Sarah. Mais après tout, ça pouvait fort bien ne pas s'être passé de cette façon-là. Éric se trouvait peut-être à l'hôpital. Ou auprès d'un malade en ville. Allez donc savoir...

La valise de Jordan était restée près de la porte. Éric la souleva brusquement pour la poser au pied de l'escalier.

— Je vais la monter et te montrer ta chambre tout à l'heure, Jordan... Jordan...

Il s'avança comme si elle arrivait juste à ce moment-là. Comme si Mark Cutler ne l'avait pas accompagnée dans le hall. Comme si elle n'avait pas déjà été accueillie par Lilah, dont Jordan entendait la voix criarde dans une autre partie de la maison.

— Oui, c'est ta tante Jordan. Mais tu ne peux pas aller lui dire bonjour avant d'avoir fini de dîner et fait ta toilette.

Éric ne prit pas les mains de Jordan, cette fois-là. Il se contenta de la regarder. Il avait les cheveux rejetés en arrière, calamistrés comme autrefois, luisants d'un or sombre. Il était encore hâlé par le soleil de l'été, et ses yeux paraissaient très clairs, pas fatigués.

— Jordan, répéta-t-il. Tu ne peux pas savoir combien je suis heureux de te voir.

— Si, si. Je le sais. Je le vois.

Si seulement il n'avait pas été si terriblement... si affreusement Éric ! Mais il l'était, et elle éprouvait pour lui les mêmes sentiments que cinq ans plus tôt. Avec un déchirement, elle se força à ne penser qu'à Sarah. Mais Sarah n'était qu'un nom. Sarah n'était pas réelle comme l'était à présent Éric, si près d'elle dans le hall.

— Raconte-moi ce qui s'est passé cette nuit, dit Jordan.

— Oui, bien sûr. Mais allons donc au salon, Jordan. Donne-moi ton manteau. On va prendre un peu de xérès.

C'était une longue pièce, élégante. Le mur où se trouvait la cheminée était lambrissé de blanc, et les autres tapissés d'un papier peint, dans le style colonial américain traditionnel. Le mobilier, les tapis, tout était dans le même style, et c'était le goût de Sarah.

Jordan s'assit sur un grand canapé de chintz devant l'âtre où un petit feu flambait gaiement. Éric lui apporta un verre de vieux xérès, très sec et très moelleux à la fois, et s'assit dans un fauteuil à oreilles, de l'autre côté de la cheminée.

— J'étais parti faire mes visites en quittant l'hôpital, dit-il, et Sarah était allée faire un bridge chez les Holden. Lilah gardait les enfants, et passait la nuit comme elle fait souvent. Elle lisait au lit. Quand elle a entendu Sarah rentrer, vers onze heures et demie, elle a éteint et elle s'est endormie. C'est tout ce qu'elle a entendu.

Jordan imaginait très bien la profondeur, la profondeur purement animale du sommeil de Lilah. Elle avait senti sa responsabilité complètement dégagée dès qu'elle avait su Sarah de retour à la maison.

— Ensuite, nous ne savons pas ce qui s'est passé, poursuivit Éric. Pour une raison que personne ne peut même deviner, Sarah est ressortie. Elle a pris la route de Morrow Hill. Quant à savoir ce que Sarah pouvait bien être allée chercher sur cette route... je n'arrive pas à l'imaginer. C'est la vieille route qui va de Hamilton à Easton. Elle traverse une région agricole qui est plus ou moins abandonnée. Il n'y reste guère qu'une demi-douzaine de fermes éparpillées. Et Easton, comme tu le sais, a été abandonné. La ville a été évacuée quand on a construit le barrage. Alors ce que faisait Sarah sur cette route au milieu de la nuit...

Par un heureux hasard, George Salisbury était allé voir son cousin, cultivateur qui habite aux abords d'Easton. Il en revenait, tard dans la nuit, quand il a aperçu la brèche toute récente dans le garde-fou. Si Sarah n'avait pas été retrouvée avant ce matin, elle n'aurait pas eu la moindre chance de s'en tirer.

— Est-ce qu'elle a vraiment une chance de s'en sortir, Éric ? Elle ne

va pas... mourir ?

— Tu devrais bien savoir qu'on ne peut sommer comme ça un médecin de donner un pronostic catégorique ! Sarah souffre de nombreuses blessures et contusions ; elle a subi une violente commotion et elle a une fracture du crâne. Je ne la soigne pas moi-même, naturellement. C'est Stan Roberts. C'est un bon médecin. L'impossible a été fait. Mais nous ne pouvons pas encore nous prononcer.

— Très bien, Éric. Je m'excuse de mon insistance.

— Tu as le droit d'insister. Tu es sa sœur. Maintenant, si tu veux faire connaissance avec le reste de la famille...

Jordan se retourna. Ils étaient là sur le seuil, les deux petits Éric et la petite Jordan. Aucun des trois ne ressemblait à Sarah. Ils auraient pu venir au monde juste à cet instant, naître de l'affection qui unissait l'Éric et la Jordan adultes.

— Bonjour, dit Jordan.

— Bonjour, tante Jordan.

Ils se faufilèrent devant leur père et vinrent la dévisager gravement.

— Ma maman s'est fait du mal dans un accident.

— Et Lilah nous a apporté un nouveau livre, annonça Anton en tendant à Jordan. Tu veux nous lire une histoire ?

— Pas maintenant, dit Éric. Elle est fatiguée et elle a fait un long voyage. Je vais l'installer là-haut et puis je viendrai vous en lire une moi-même. Je t'emmènerai à l'hôpital avec moi, Jordan, ajouta-t-il en quittant la pièce. Nous irons dîner plus tard, au restaurant. D'accord ?

— Parfait.

La chambre d'amis était petite et carrée, tapissée d'un papier à boutons de roses. Là, comme dans le hall, le salon et les chambres qu'elle avait aperçues au passage en montant, les boiseries étaient peintes en blanc, les rideaux blancs étaient garnis de volants. Jordan se dit que la maison était décorée d'une façon uniforme, mais pas comme elle l'aurait fait elle-même.

La chambre était meublée d'un grand lit à colonnes, d'une commode, d'une petite chaise capitonnée. Rien de plus.

— Lilah a pris notre meilleure chambre d'amis, expliqua Éric, parce qu'elle est plus près de la chambre des enfants. Mais là tu as au moins ta salle de bains.

— C'est parfait, Éric. Parfait. Je vais prendre une douche et me changer, et je descendrai dans un instant.

Elle laissa la porte ouverte, de façon à entendre Éric faire la lecture aux enfants, tout en s'habillant. Puis elle descendit sans bruit, pour pouvoir se tenir un moment sur le seuil, à l'insu d'Éric.

Éric était assis sur le canapé, Anton d'un côté et Benjie de l'autre,

leurs petits crânes ronds tout pareils à celui d'Éric par la forme. On ne voyait que le haut de la tête de Lita, la raie bien droite, les cheveux tordus à l'endroit où la natte commençait. Elle était assise sur les genoux d'Éric.

Il remua. « Il sait que je suis là, se dit Jordan. Il le sait. » Mais il tourna simplement une page, en changeant la position de Lita.

— Je les monte maintenant ?

La voix venait de l'intérieur de la pièce. C'était indiscutablement celle de Lilah – basse et grave cette fois, un peu rauque. Mais Jordan ne pouvait voir la jeune fille. Elle ne l'aperçut que lorsque Lilah se leva du tabouret où elle était assise aux pieds d'Éric.

— Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants, conclut Éric. (Il fit claquer le livre en le refermant et fit dégringoler les petits garçons du canapé.) Oui, Lilah, si vous voulez bien.

C'est à ce moment-là que tous découvrirent Jordan. Les enfants se précipitèrent à sa rencontre. Tout en songeant qu'avant peu ils seraient de grands amis, Jordan observait en son for intérieur : « Te voici dans un nouveau rôle, Éric. Le rôle de père. Sous quel autre aspect pourrais-je donc te voir sans t'aimer ? »

La première fois, elle l'avait vu dans l'exercice de son métier de médecin, au chevet de leur mère malade. Pendant qu'il l'avertissait qu'il avait diverses choses à faire dans son cabinet et viendrait la retrouver sous peu, Jordan se rappela cette première fois. Avec autant de précision que si ça remontait à quelques jours ou quelques semaines. Et pourtant, il y avait cinq ans...

Elles étaient en voyage, Sarah, Jordan et leur mère. Elles avaient projeté de faire en auto tous les cols intéressants des Montagnes-Blanches : Franconia, Pinkham et d'autres noms moins connus, dans le Nord.

À quelques kilomètres de Hamilton, M^{me} Taylor avait dit :

— J'ai bien peur, mes petites, d'avoir une bonne indigestion.

Jordan, qui conduisait, vit les traits tirés et blêmes de sa mère, le masque d'une véritable maladie.

— Nous allons voir un docteur. Le plus près d'ici. Nous allons nous arrêter au premier hôpital.

C'était celui de Hamilton. Le voyage devint un cauchemar, Jordan consacra toute son attention à la conduite de la voiture, à la recherche de l'hôpital. Elle stoppa devant l'entrée des urgences, suivit les silhouettes en blanc qui surent aussitôt ce qu'il fallait faire. Puis ce fut l'attente anxieuse, interminable, avec Sarah, jusqu'à l'arrivée de l'infirmière qui leur avait dit :

— Vous pouvez entrer voir votre mère maintenant. Juste une minute. Mais il ne faut pas qu'elle vous voie. Ne la laissez pas parler.

Leur mère était devenue une étrangère au teint grisâtre, aux yeux

fermés, qui respirait à peine. Sarah quitta immédiatement la chambre. Jordan se rapprocha du lit, fut arrêtée par un geste du médecin qui, après avoir tâté le pouls de la malade, reposa doucement la main sur la couverture.

Son regard croisa celui de Jordan. Et ce fut le coup de foudre. À l'improviste. Presque indécent, dans un moment pareil. Mais vraiment le coup de foudre. Ce fut cet éclair doré qui illumina les tristes et interminables journées qui suivirent et se muèrent en longues semaines d'attente. Leur mère allait-elle s'en tirer ? Quand serait-elle assez remise pour être ramenée chez elle ?

Ce n'était pas une indigestion qui l'avait frappée si soudainement, mais une grave crise cardiaque. Jordan et Sarah avaient pris des chambres à l'hôtel. Elles se mirent à arpenter tristement le chemin de l'hôtel à l'hôpital. Toujours ensemble. Jusqu'au moment où le danger commença à s'éloigner.

Par la suite, elles s'y rendirent séparément. Le médecin avait dit à Sarah d'abord, puis à Jordan :

— Prenez votre voiture et allez faire une promenade dans la campagne. Vous avez besoin de vous changer les idées. Je raccompagnerai votre sœur.

Pour elles deux, le médecin devint Éric.

Peu importait, semblait-il, qu'il fût parfois seul avec Sarah. Ce qui comptait, pour Jordan, c'était la solitude à deux avec lui. L'intimité croissante. Et puis un soir, ce fut la grande flambée de passion. Et ce soir-là, elle lui avait demandé d'attendre...

— Jordan, Jordan ! Vous n'avez pas répondu.

Lilah entra dans le living-room, un magazine sous le bras.

— Je ne savais pas si vous étiez encore ici. Vinnie est dans le hall. Il a ramené votre voiture.

— Vinnie ?

Jordan se détourna du feu où elle avait regardé des images se faire et se défaire dans les flammes d'or.

— Ah ! oui... l'homme du garage.

Il se tenait devant la porte d'entrée, et la regardait venir à sa rencontre. Jordan eut envie de tirer sur sa jupe pour la rallonger, de faire de tout petits pas pour empêcher le tissu de jersey noir de souligner aussi nettement le galbe de ses jambes. Il semblait dévorer des yeux Jordan.

Pourtant, quand elle arriva près de lui, il avait pris un air lointain, indifférent. Il avait une figure carrée, assombrie par les épais cheveux noirs qui lui tombaient sur le front, et par une barbe de plusieurs jours.

— Votre voiture marche bien à présent, mademoiselle. Voici les clés.

— Merci. Si vous voulez attendre que j'aille chercher mon sac...

— Vous pouvez envoyer un chèque à Henry Tate. Trente dollars.

Il se retourna, ouvrit la porte et sortit d'un même élan.

Au moment où elle refermait la porte sur lui, Jordan eut brusquement envie de pousser le verrou et de tendre la chaîne luisante par-dessus l'étroit interstice qui séparait le panneau du chambranle.

CHAPITRE V

Vinnie avait bien remarqué l'énergie avec laquelle elle avait refermé la porte derrière lui. Il aurait voulu retourner et enfoncer la porte à coups de pieds, prendre cette fille à deux mains et...

Marrant ! Il n'avait jamais été si déconcerté à cause d'une souris. Il la désirait et la haïssait en même temps. Celle-là n'était pas comme les autres, pour sûr. Elle avait de la classe. Mais il avait connu des pépées qui avaient de la classe. Il avait su comment les traiter.

Cette fois, ce n'était pas la même chose. C'était lié à ce qu'il avait éprouvé quand il avait entendu sa voix pour la première fois, dans le garage d'Henry, et qu'il avait vite éteint la lumière et cherché son automatique, avant de se souvenir qu'il avait mis sa salopette et qu'il n'avait pas d'arme sur lui. Il l'aurait abattue aussi sec. Son instinct le lui conseillait.

Mais le temps, pour Vinnie, de courir au fond du garage y prendre l'automatique dans la poche de son imperméable, déjà Henry causait avec la fille dans le bureau. Henry était revenu dire à Vinnie que ça allait, qu'elle avait des ennuis avec sa voiture et cherchait de l'aide.

Il lui avait donc donné un coup de main. Il arriverait bien à découvrir, peu à peu, ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait deviné, et puis...

Après avoir quitté la maison du docteur, Vinnie n'alla pas loin. Il s'immobilisa dans une rue latérale, où l'un de ses chauffeurs devait, venir le prendre.

Il avait tout minuté soigneusement ; les hommes avec qui il faisait des affaires, de grosses affaires, lui avaient appris l'utilité du minutage. Henry devait le suivre en ville avec la camionnette et se rendre directement à la station de taxis. Une demi-heure de battement pour savoir qui pourrait retourner au garage avec Henry. Une autre demi-heure pour ramener le taxi de Vinnie en ville et l'attendre devant le 76 d'Evan Strette, où Vinnie devait se trouver sans que personne pût deviner où il était allé.

Il devait se tenir juste en face de la maison du docteur Stoneman, dans un coin sombre, de l'autre côté de la rue, pour voir si quelqu'un d'inattendu entrait dans la maison ou dans le cabinet du docteur. Quelqu'un comme Mark Cutler, par exemple.

À la pensée de Mark Cutler, Vinnie se raidit : encore un qui

l'intimidait et le déconcertait. C'est pourquoi Vinnie s'était dégonflé quand Mark avait vu la fille et s'était arrêté au garage d'Henri. Mark avait sans doute fait sa connaissance peu auparavant et lui avait signalé la petite route. Vinnie le saisit tout de suite. Il comprit encore plus vite qu'il ferait mieux de laisser Henry tenir le crachoir. Planqué au fond du garage, l'automatique bien en main, Vinnie s'était collé contre la double porte, l'oreille tendue. Si Mark faisait le moindre geste pour entrer, Vinnie le descendrait.

— Vous allez faire ceci, Henry ; puis allez faire cela, avait dit Mark.

Un type qui aurait eu un peu de cœur au ventre n'aurait pas supporté ça. Mais ce n'était pas le cas, évidemment, de son oncle Henry.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Vinnie ? avait demandé Henry en revenant dans le garage. Téléphoner en ville ?

— T'as pas bonne mémoire, Henry. Nous avons l'ordre de ne jamais téléphoner en ville. Nous allons foutre un de mes carburateurs sur sa bagnole... (Ça lui faisait mal au cœur de proposer ça, mais il pourrait s'en procurer un neuf immédiatement, et après le coup de ce matin-là, on n'aurait pas besoin de son bahut pour le moment.) Et puis, on va ramener cette tire chez le docteur Stoneman aussi vite que possible. On ne va tout de même pas donner à un flic prétexte à venir ici voir ce qui nous retarde. On va se grouiller de fourrer mon bahut par-derrière.

Il était encore en nage d'avoir travaillé si vite, d'avoir décidé ce qu'il fallait faire. Même au milieu du vent glacial qui le poursuivait dans son recoin obscur, en face de la maison du docteur.

La lumière au-dessus de l'entrée du cabinet s'éteignit. Quelques minutes plus tard, la lumière jaillit dans la cour, de l'autre côté de la maison. Elle éclaira le garage, la cour de devant, une partie de la rue. L'ombre où Vinnie se cachait s'en trouva modifiée.

Il se déplaça de quelques pas et traversa le trottoir. Il y avait un gros massif derrière lui et de petits buissons près du tronc imposant d'un orme. Il put se mettre à l'abri rapidement, silencieusement, à coup sûr. Les buissons et l'orme n'ombrageaient qu'un terrain vague. Le lampadaire le plus proche se trouvait bien à cinquante mètres de là.

Vinnie gardait les yeux fixés sur la porte de devant. La brusque apparition de la lueur rouge des feux arrière, dans le garage, le surprit. « Il doit y avoir une porte donnant directement de la maison dans le garage », devina-t-il tout de suite. La voiture fit marche arrière dans l'allée. Quand elle tourna dans la cour, ses phares balayèrent la façade de la maison et la voiture de Jordan Taylor.

Jordan. Un joli nom. Vinnie remua les lèvres pour le prononcer dans le noir. Il se l'imagina, dans cette robe noire collante. Il entendit alors sa voix.

— Je n'en ai que pour une minute, Éric, dit-elle.

La voiture du docteur avait freiné et stoppé. La jeune fille se trouvait dans la rue. Elle allait ranger sa voiture au garage, se dit Vinnie. Il devait y avoir de la place après ce qui était arrivé la veille à l'auto qui s'y trouvait d'habitude.

Mais elle n'allait sûrement pas se borner à ça. Si c'était tout, elle serait sortie par la porte de devant. Elle devait se rendre quelque part avec le docteur Stoneman ; mais Vinnie n'avait aucun moyen de savoir où.

Pour la première fois, il fut tout interdit. Ça lui avait paru facile et simple, chez Henry. Empêcher Mark Cutler de voir quoi que ce soit. Cacher la bagnole par-derrrière et réparer celle de la fille. La réparer à la perfection, même s'il devait démonter entièrement le moteur. Rompre tout contact entre Jordan Taylor et le garage d'Henri aussi vite que possible. *Et ne pas téléphoner.*

Ces mots étaient inscrits en rouge dans la tête de Vinnie :

— Ne téléphone jamais. Quoi qu'il arrive.

— Vous pouvez y compter, avait répliqué Vinnie, encore un peu ahuri par la tournure qu'avaient prise les événements.

Il y avait eu un court silence, et puis... :

— Nous y comptons. Tâche de ne pas l'oublier une minute. Nous y comptons.

Mais comment était-il censé se débrouiller maintenant ?

La décapotable était au garage, et les feux rouges de la voiture du docteur disparaissaient au bas de la côte. Est-ce qu'il était censé devoir courir après ? Sinon...

Vinnie se ressaisit. Une idée venait de lui traverser l'esprit.

Il allait s'attaquer à Lilah. En douce et mine de rien. Sans être vu ni entendu. Comme il aimait opérer ; comme il faisait toujours.

— Tu tiens ça de ta grand-mère peau-rouge, lui avait dit son père, une fois.

— C'est vrai ?

— Parfaitement. Ta maman était à moitié indienne, là-bas au Canada.

Vinnie n'avait jamais connu sa mère. Sa famille se réduisait pour lui à son père et à sa tante Clara. Il avait toujours évité sa tante. Quant à son père, c'était une épave, une ruine.

Vinnie habitait dans le bureau qu'il s'était aménagé pour les taxis. Le vieux s'était amené une fois. Rien qu'une fois.

— Salement prétentieux, avait-il observé. Tout comme ta mère.

Vinnie l'avait fichu à la porte et il n'était jamais revenu. Il se contentait des cinq ou six dollars que Vinnie lui apportait chaque semaine. Il avait un jardin derrière sa cabane et travaillait parfois dans

l'équipe de nuit à l'usine.

C'était peut-être de sa mère que Vinnie Robarge tenait cette façon d'approcher furtivement des choses ; des cerfs, des lapins quand il allait à la chasse. Des gens, parfois.

Ça lui avait rapporté gros. Tout en faisant le tour de la maison du docteur, loin de la lumière, Vinnie s'avoua fort satisfait de la façon dont il en avait tiré parti. Pas tellement à cause du fric. Tout son argent était soigneusement entassé dans des coffres de banque, loin de la ville, en attendant le bon moment.

— Le bon moment, lui avait-on dit. Nous te préviendrons quand ça arrivera.

Maintenant, on en parlait à la radio et à la télé, on en lisait le récit dans les journaux.

Nouvel exploit des quatre braqueurs de banques dans le Massachusetts. (Ç'aurait aussi bien pu être dans le Connecticut ou à Rhode Island.) Reconnaissables à leurs vêtements identiques, à leur maquillage grotesque et au bel ensemble avec lequel ils savent opérer, les Quatre ont braqué aujourd'hui là First National Bank, à Burley, et emporté, selon les premières estimations du président de la banque, plus d'un quart de million de dollars.

C'était ce qu'il lirait le lendemain en prenant son café et ses petits pains au drugstore. Et tout ça, parce qu'il s'était baladé sur une certaine petite route, le jour qu'il fallait, six ans plus tôt.

Il y avait alors un sentier étroit qui descendait des bois pour gagner le chemin de terre et, sur le sentier, presque complètement cachée sous les branches basses d'un arbre, une auto. Pas un tacot bon pour la ferraille. Une superbe voiture bien lustrée, étincelante, un modèle de l'année précédente. La voiture était vide, Vinnie s'étonna. Il fouilla les bois aux abords de la voiture, mais ne vit rien, n'entendit personne. Il s'attarda, pour voir ce qui se passerait. Pendant un bon bout de temps, rien ne se produisit. Vinnie retourna à la petite route.

Soudain, à l'improviste, une voiture avait débouché de l'autoroute sur le chemin de terre. Vinnie se jeta dans un fourré. Un homme descendit de voiture et se dirigea vers Vinnie, qui se figea. Il était capable de rester tellement immobile que pas une seule feuille ne tremblait près de lui. Juste avant d'arriver à l'endroit où se cachait Vinnie, l'homme tourna à gauche, remonta le sentier et, au bout de quelques instants, la voiture qui avait été dissimulée sous les arbres descendit en marche arrière. Elle tourna et stoppa, l'homme ouvrit sa portière et attendit.

Deux individus sortirent de l'autre voiture. Ils portaient des sacs de toile bleu foncé munis de fermetures à glissière dorées. Ils

s'approchèrent de la portière ouverte, firent quelque chose avec les sacs, mais Vinnie ne put voir quoi. De sa cachette dans les feuilles, il pouvait distinguer les grands mouvements mais pas les petits détails.

Il pouvait aussi entendre à la perfection.

— Ça ira pour le moment. On pourra mieux vérifier plus tard.

— D'accord.

— Comme sur des roulettes, hein ? Comme je vous l'avais dit.

— Ma foi, j'en sais rien. Pas encore. Tirons-nous d'ici.

Les quatre mirontons partirent séparément, dans les deux voitures, l'un occupa tout seul celle qui venait d'arriver, les trois autres montèrent dans celle qui avait été cachée. Vinnie les suivit des yeux. Il n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils fabriquaient et ne cessa de tourner et de retourner cette énigme dans sa tête. Puis il haussa les épaules et se fraya un passage à travers le fourré pour regagner la route.

Un peu plus tard, ce même jour, quand toutes les stations de radio diffusèrent la nouvelle du hold-up, à la banque de Concord, il fit le rapprochement. Ils étaient quatre ; quatre bandits avaient cambriolé la banque, quatre hommes s'étaient rendus en voiture sur une petite route déserte près de Hamilton. Ils avaient sorti de l'auto des sacs bleus à fermeture éclair, avaient récupéré une seconde voiture et avaient repris le chemin de Hamilton. Il s'agissait de quatre respectables commerçants qu'il avait reconnus et dont l'un, au moins, était tout à fait accessible.

Il sut manœuvrer adroitement et mit les pieds dans le plat. Ces messieurs se livraient à un petit jeu qu'il pouvait les forcer à poursuivre. Il pouvait améliorer leur technique grâce à sa connaissance des voitures ; sans compter que son oncle Henry possédait, dans un coin perdu, un garage assorti d'un cimetière de tacots où l'on pouvait planquer n'importe quoi. L'oncle Henry ne crachait pas sur un dollar supplémentaire de temps en temps, sans se soucier de sa provenance.

*

* *

Vinnie s'était introduit dans les ténèbres du garage, à côté de la voiture de Jordan. À tâtons, il essayait de trouver la porte communicante avec la maison. Elle n'était pas fermée à clé. Il l'ouvrit sans bruit et se glissa dans l'ombre d'une encoignure, d'où il pouvait surveiller le reste de la villa.

Il entendit alors quelque chose bouger et traversa le vestibule. Lilah se tenait au pied de l'escalier, la tête légèrement penchée de côté, l'oreille tendue. Ce n'était pas pour écouter un bruit qu'il aurait

pu avoir fait, Vinnie en était sûr. Il restait immobile, sans respirer, en s'efforçant de ne pas songer à la maison du docteur Stoneman, pour ne communiquer aucune impression, aucune pensée à Lilah.

Il se dit qu'elle avait bougrement changé, depuis le temps où ses parents avaient quitté la ferme pour la ville. Ils avaient dû tirer un bon prix de leur exploitation, car après avoir trouvé des emplois tous les deux, ils avaient envoyé Lilah en pension à Plymouth pour deux ans. À ses premières vacances à la maison, Vinnie était sorti avec elle, comme auparavant. Mais elle n'était plus la même. Elle ne se laissait plus faire. Les autres copains disaient la même chose. « Probable qu'elle a un gars, à Plymouth. »

Mais aucun gars de Plymouth ne vint jamais la voir et, après deux ans de pensionnat, elle trouva du travail chez le docteur Stoneman, comme secrétaire. Elle était tout le temps chez lui, elle aimait les gosses et, au bout d'un moment, M^{me} Stoneman finit par l'amener à accepter de l'aider à tenir la maison et à s'occuper des enfants, au lieu de travailler au cabinet du docteur. Il avait pris une infirmière diplômée, et Lilah était devenue, pour ainsi dire, un membre de la famille.

— Pour sûr qu'elle a la belle vie, avait dit une de ses amies à Vinnie. Elle couche à la maison quand ça lui chante. M^{me} Stoneman lui a dit qu'elle ne ferait que quarante heures par semaine, et elle a tenu parole. Et les types avec qui Lilah sort ! Tous des amis des Stoneman. M^{me} Stoneman, elle dit comme ça : « Nous voulons que Lilah fasse un beau mariage. » Mais je ne la vois pas se marier bien vite !

Vinnie entendit alors ce qui retenait si longtemps Lilah dans le hall : un petit cri venait d'en haut, qui dura quelques secondes et se mua progressivement en une plainte qui finit par s'éteindre.

Lilah, rassurée, quitta l'escalier. Elle s'aperçut dans la grande glace du vestibule et se dirigea lentement vers son image, en roulant des hanches et en se provoquant elle-même, les épaules rejetées en arrière pour mettre le reste en valeur. Ce n'était point pour s'exercer. Vinnie savait depuis toujours que Lilah n'avait pas besoin d'entraînement. C'était inné chez elle. Mais, malgré tous ses souvenirs, malgré tout ce qu'il savait au sujet de Lilah, il n'éprouvait pour elle aucun désir à ce moment-là.

D'ailleurs, elle laissa retomber ses épaules avec lassitude et retourna au salon. Vinnie demeura dans sa cachette, en se maudissant de rester ainsi de glace.

Un peu plus tard, dans la maison du docteur Stoneman, l'aigre sonnerie du téléphone retentit.

Lilah vint répondre dans le hall et en la regardant, Vinnie comprit pourquoi elle n'éveillait chez lui aucun désir. C'était parce que, dans ce même hall, il avait vu s'avancer cette autre fille, Jordan Taylor.

— Oui, vous êtes ici chez le docteur Stoneman, dit Lilah. (Elle resta silencieuse un instant.) Si vous ne pouvez pas le joindre à l'hôpital, essayez chez Slade. Il doit y dîner avec sa belle-sœur.

Parfait. Vinnie savait maintenant où elle était. Il put sortir de la maison sans même que Lilah sût qu'il y était venu. Le taxi se trouvait au rendez-vous prévu. Buck Wallace le conduisait. Buck lui annonça :

— Il y a un appel pour le bout de Central Street.

— Vas-y, dit Vinnie.

— D'accord.

Buck le déposa à la station de taxis, et Vinnie entra dans le bureau. Les murs étaient garnis de sapin bien ciré. La pièce était meublée de fauteuils en acier chromé tendus de cuir et d'un vaste bureau.

Il s'assit à ce bureau. *Son* bureau. Dans *son* fauteuil, où il pouvait réfléchir, penser juste, s'éclaircir les idées. Au bout de quelques instants, il prit le téléphone et forma un numéro. Il écouta la sonnerie retentir. Une fois. Deux fois. Trois...

— Allô ?

C'était une voix grave, assurée.

— Vinnie.

— Je croyais t'avoir dit...

— C'est important. Tout de suite après mon retour, ce matin, une souris s'est amenée chez Henry. Pendant que nous étions en train de travailler à la baignole.

La voix profonde monta légèrement.

— Une souris ? Qui ça ? Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— La belle-sœur du docteur Stoneman. Sa voiture était en panne. Elle nous a bien vus, et ce que nous faisons. Je sais pas si ça s'est gravé dans son esprit. Mais ça se pourrait.

— Qu'est-ce qu'elle faisait sur cette route-là ?

On sentait une pointe d'agacement dans la voix.

— Paraîtrait que c'est Mark Cutler qui la lui a indiquée. Il l'avait rencontrée, je ne sais où auparavant, sur l'autoroute.

— Quelle réaction a-t-elle eue ? Est-ce qu'elle a fait une remarque quelconque ?

Vinnie réfléchit, fouilla dans ses souvenirs.

— Non. Non, je ne crois pas. Je l'ai observée de près. J'ai guetté la maison après avoir ramené sa voiture. Il ne s'est vraiment pas passé grand-chose. Elle est juste allée dîner avec le toubib. Chez Slade.

— Bon, je prends la relève. Je vais aller chez Slade moi-même. (La voix de l'interlocuteur devint songeuse ; on eût dit qu'il pensait tout haut au téléphone.) Ce serait assez naturel après tout, que je veuille faire sa connaissance, lui parler. Et si je pars tout de suite... ils se seront sans doute arrêtés d'abord à l'hôpital, pour voir comment va

Sarah... Vinnie, tu as bien fait de me prévenir, tu...

Mais Vinnie n'entendit pas la suite ; il s'en fichait. En reposant le combiné sur l'appareil, le bras de Vinnie se mit à s'agiter brusquement, par saccades.

« Pour voir comment va Sarah... » avait dit la voix.

CHAPITRE VI

À parcourir de nouveau les couloirs de l'hôpital en compagnie d'Éric, pour aller au chevet d'un membre de la famille en danger de mort, Jordan éprouva une impression d'irréel. Ils passèrent devant les salles de chirurgie et les ascenseurs, puis devant le bureau où une infirmière annotait une fiche.

Elle devait avoir entendu les pas étouffés de Jordan et d'Éric, car elle leva les yeux et se mit immédiatement debout.

— Par ici, Jordan, dit Éric.

Elle se retourna. Il ouvrait une porte qu'elle avait presque dépassée, et Jordan entra. Elle aperçut vaguement une autre infirmière debout, qui s'approchait au sortir d'un coin obscur. Elle entendit Éric la présenter à M^{me} Carson, qui était de garde de trois à onze.

Mais toute son attention se fixa immédiatement sur le lit étroit et haut perché, au couvre-pied et aux oreillers blancs. La tache d'or rouge qu'y formaient les cheveux de Sarah n'avait plus l'air d'être à elle, car sa chevelure se trouvait tirée en arrière, loin de son visage. Or, Sarah avait l'habitude d'être coiffée très flou. La Sarah qu'elle avait devant elle paraissait plus vieille, plus livide. Les taches de rousseur, sur son nez, n'avaient plus l'air d'un léger nuage de poudre dorée, mais de sombres ecchymoses.

En s'approchant du lit, Jordan put voir l'autre côté de la figure de Sarah. Elle retint vivement sa respiration et réprima le cri qui cherchait à s'échapper de sa gorge.

Tout ce côté-là était horriblement déformé, meurtri, enflé. On aurait cru le visage d'une morte. D'une femme qui n'aurait plus jamais le moindre point commun avec ce qui vit et respire ; qui ne connaîtrait plus le rire ou les larmes.

Éric devina le choc éprouvé par Jordan. Son bras lui enlaça soudain les épaules d'une ferme étreinte.

— Tout va s'arranger, Jordan. Ce qui nous inquiète, ce sont les dégâts internes.

— Je sais. Les dégâts... internes.

L'infirmière, silencieuse sur ses semelles de caoutchouc, prit une chaise contre le mur et l'approcha du lit. Le bras d'Éric guida Jordan vers la chaise, la fit asseoir.

Quand elle ne put plus voir le profil de Sarah, Jordan sentit les palpitations brutales de sa gorge se calmer. Elle regarda Éric chercher la main de Sarah, la soulever doucement et la retourner, elle vit les doigts tâter le pouls qui devait être faible... agonisant.

L'infirmière se tenait debout, de l'autre côté du lit. Elle inclina lentement la tête quand Éric se tourna vers elle.

— Oui, dit-elle. Depuis une heure environ.

— Je veux voir sa feuille de température. Il faut que je parle au docteur Roberts. Tu m'excuses un moment, Jordan ?

— Bien sûr.

Il y avait donc un changement dans l'état de Sarah. Un léger changement, mais pas pour le mieux. S'il y avait eu du mieux, M^{me} Carson l'aurait annoncé à Éric à l'instant où il était entré dans la chambre.

Jordan savait bien qu'elle ne pouvait demander ce qu'il y avait, ce que cela signifiait, maintenant ou plus tard. Elle connaissait assez l'impatience d'Éric quand on lui demandait d'expliquer quelque chose que son interlocuteur ne pouvait absolument pas comprendre, même si les phrases étaient dépouillées de tout jargon technique. Elle connaissait beaucoup de choses sur Éric. Son allure, sa taille, sa corpulence. La force de ses bras, sa bouche...

Elle entendit la porte se refermer doucement sur Éric et l'infirmière. Elle contempla la forme humaine couchée devant elle, silhouette menue qui paraissait perdue même dans l'étroitesse d'un lit d'hôpital.

C'était sa sœur. La femme d'Éric. Inerte sous la rude chemise de nuit d'hôpital, immobile à part la respiration. La poitrine se levait. Descendait. Et quand tout paraissait fini, quand la respiration semblait arrêtée, le léger soulèvement reprenait.

Involontairement, la main de Jordan rampa sur le couvre-pied pour couvrir celle de sa sœur. La main de sa petite sœur. La main qu'elle prenait dans la sienne quand elles étaient enfants, et qu'il fallait traîner Sarah là où elle ne voulait pas aller...

— Sarah...

Jordan se leva de la chaise, se pencha sur Sarah sans lâcher sa main. Comme si une fois encore, elle pourrait traîner Sarah. Vers la vie, cette fois.

Il n'y avait aucun mouvement, il n'y eut aucune palpitation de la main, aucun tressaillement du pauvre visage meurtri, rien qui laissât prévoir que les yeux s'ouvriraient. Et pourtant les paupières se soulevèrent simplement et le regard de Sarah se fixa sur les yeux de Jordan.

— C'est Jordan. Je suis là, ma chérie. Tout va s'arranger, tout ira bien.

La bouche exsangue de Sarah s'anima pour parler, mais les mots ne firent aucun bruit.

— N'essaye pas de parler. Pas maintenant. Ne fais rien que te reposer et guérir. Il y aura une infirmière auprès de toi à chaque instant et je serai chez toi pour m'occuper de tout.

Les lèvres de Sarah s'écartèrent de nouveau.

— Éric...

C'était un murmure à peine perceptible qui s'évanouit dans le néant.

— Il est sorti une seconde. Il va revenir tout de suite.

Jordan se tourna vers la porte. De tout son être, de toute sa volonté, elle souhaita le voir arriver, accourir, tout de suite, mais la porte demeura close. Et pendant que Jordan tournait la tête, Sarah de nouveau parla :

— ... voulu... me tuer... murmura-t-elle.

Si bas que ça ne fit pour ainsi dire aucun bruit.

Jordan se tourna brusquement vers la patiente. Les yeux s'étaient refermés, le visage était paisible.

— Sarah... ?

Elle répéta d'une voix plus pressante :

— Sarah !

— Qu'est-ce que c'est, Jordan ? Qu'est-ce qui se passe ?

C'était la voix d'Éric sur le seuil. Brusquement, il se trouva près d'elle, il la repoussa, se mit à examiner Sarah avec toute l'attention du médecin.

— Elle a repris connaissance, s'écria Jordan. Elle a ouvert les yeux. Elle t'a réclamé et...

Jordan se tut. Qu'est-ce que Sarah avait voulu dire par ces mots, qui étaient à peine des paroles ?

— Je crois plutôt, dit Éric, que pour employer un vieux cliché, tu as pris tes désirs pour des réalités.

— Non !

Jordan vit alors M^{me} Carson lui sourire avec un peu de pitié, comme on sourit à une personne stupide, à un profane susceptible de s'abandonner aux pires imaginations.

— Je ne sais pas ce que tu as vu ou cru voir... (Le bras d'Éric lui étreignit de nouveau l'épaule.)... mais maintenant je t'emmène dîner. Nous ne pouvons rien pour Sarah. Et il faut que nous allions de l'avant tous les deux, Jordan.

Elle se laissa entraîner dans le couloir, en pensant : « De l'avant ? Où allons-nous, Éric, toi et moi ? »

Que répondre à ça ? Impossible de répondre.

Elle ne vit pas tout de suite l'homme et la femme. Elle ne s'aperçut

de leur présence que lorsque Éric s'arrêta net et laissa retomber son bras, pour s'écarter d'elle. Elle leva alors les yeux vers lui. Le sourire cordial qu'elle vit sur les lèvres d'Éric s'adressait au couple qui venait à leur rencontre. Avery et Maude Holden, dit Éric en les présentant. De bons amis à lui et à Sarah.

— Comment va-t-elle, ce soir ?

Le voix d'Avery Holden faisait l'effet d'un grondement de basse, comme si elle émanait d'un homme extrêmement grand et fort. Mais il était petit, guère plus grand que Jordan. Trapu, certes, dans son manteau de poil de chameau, mais petit. Sous la lumière crue du couloir, ses cheveux luisaient dans les tons feuille-morte. Il avait des yeux curieusement foncés, petits sous les paupières épaisses. Il semblait navré qu'Éric ne pût lui donner des nouvelles plus encourageantes.

— Elle s'était rendue très populaire, ici, à Hamilton, dit-il à Jordan. C'est une fille épatante, épatante.

— Et elle vous admire tant, Jordan ! Je suis si heureuse que vous soyez ici, ajouta sa femme.

Le visage de Maude semblait fait pour sourire. Elle avait une bouche généreuse, bienveillante, des cheveux noirs et courts, gaiement retroussés en coup de vent.

— Nous n'avons pas dîné, dit Éric, et nous allions chez Slade.

— Curieuse coïncidence, observa Avery, nous aussi. Je propose...

— Pas ce soir, Avery. (Éric était catégorique.) Je ne crois pas que ce soir Jordan voudrait...

— Mais naturellement, voyons, dit Maude.

Ils sortirent tous les quatre ensemble. Sur le perron de l'hôpital le vent surgit des ténèbres et se rua sur eux. La pluie avait momentanément cessé, mais restait comme suspendue au-dessus d'eux, toute prête à se transformer en neige si la température baissait de quelques degrés.

Ils se séparèrent au bas des marches, les Holden pour traverser le parking, Éric et Jordan pour se diriger vers l'emplacement réservé aux médecins.

Il n'y avait là que la conduite intérieure d'Éric. La lampe au-dessus de l'entrée des urgences jetait des reflets bleus sur le capot. On voyait de la lumière à toutes les fenêtres de cette aile de l'hôpital. Jordan s'imagina soudain tous les gens qui étaient là, en plus de Sarah, et qui agonisaient peut-être comme elle.

Cette pensée lui apporta un certain sentiment de détachement. Pendant qu'ils dévalaient la côte et traversaient la ville, Jordan sentit qu'elle se détendait, que les muscles de ses jambes, de ses bras, de sa figure se décontractaient peu à peu.

« *Voulu... me tuer.* »

Ces mots, ces mots à peine murmurés, lui revinrent d'un seul coup à l'esprit, tels qu'elle les avait entendus. Qu'est-ce que Sarah avait dit avant ? Avait-elle tenté une pauvre petite plaisanterie, pour dire quelque chose comme « Le bon Dieu n'a pas voulu me tuer » ? En laissant entendre qu'elle allait guérir ?

Ou bien avait-elle voulu dire : « J'ai voulu me tuer, et pas être ramenée ici, à moitié morte » ?

Et si Sarah avait voulu mourir... pourquoi ? Quel drame était-il arrivé depuis qu'elle avait écrit cette lettre qui lui ressemblait si peu, mais où elle se déclarait heureuse à la perspective de partir avec Éric pour la Floride. En vacances.

— Éric...

Il ne réagit pas. Il conduisait vite, et ses yeux restaient fixés sur le ruban noir de la chaussée. Il le fallait, songea Jordan, à une vitesse pareille ! Elle faillit protester et se retint. Sans doute, Éric se débarrassait ainsi de son angoisse, en braquant tout son esprit, toute son attention, sur la conduite de la voiture.

Elle n'avait pas peur. Éric était bien trop bon conducteur pour ça. Mais elle éprouva un étrange soulagement quand il braqua sur la droite en ralentissant pour se ranger dans un parking.

— Nous y voilà, dit-il.

C'était une vieille demeure de style colonial. Le restaurant n'était pas annoncé par une éclatante enseigne au néon ; le parking était exigü ; un bouquet d'arbres séparait de la route l'établissement qui ne devait pas attirer l'attention des touristes de passage. On pouvait en présager que la chère y était bonne, cuisinée et servie par des gens du pays.

Le hall était vaste et charmant. Il y avait un bar et une salle à manger aux tables recouvertes de nappes blanches. L'éclairage, sans être parcimonieux, était discret. Le brouhaha des conversations et la musique douce du piano étaient étouffés par les épais tapis.

— Ça me plaît beaucoup, assura Jordan en se tournant vers Éric qui s'était arrêté pour laisser son pardessus au vestiaire et venait la retrouver.

Éric souriait et Jordan prise aux rets du souvenir, se rappela d'autres temps, d'autres restaurants où ils avaient dîné ensemble.

L'hôtesse attendait Éric.

— Bonsoir, docteur Stoneman. Une table pour deux ?

— S'il vous plaît.

Ils la suivirent à une table de coin. Jordan prit la chaise adossée au mur. Elle pouvait voir toute la salle et le bar, le hall et la porte d'entrée qui s'ouvrait justement pour laisser passer les Holden.

Jordan s'empessa de tourner la tête, pour n'avoir pas l'air de regarder dans leur direction. Elle eut alors l'étrange sensation d'avoir

surpris les yeux de toute l'assistance braqués sur elle. Il lui sembla que les conversations se ranimaient brusquement, que tout le monde s'affairait avec ses couverts, pour reprendre un rythme brusquement interrompu.

Assez normal, sans doute. Les dîneurs étaient pour la plupart des gens de Hamilton. Jordan avait entendu Éric en saluer quelques-uns au passage. Ils devaient tous connaître Éric et se demandaient probablement avec qui il dînait. Quoi de plus naturel ?

Mais, même en ramenant ses impressions à l'échelle la plus banale, Jordan sentait au fond d'elle-même qu'il s'était passé quelque chose d'anormal. Quelqu'un, dans un coin de la salle, l'avait observée d'une façon toute particulière qui était plus qu'une simple curiosité distraite.

Tout en parcourant le menu, en se rangeant aux suggestions d'Éric, Jordan laissa errer ses yeux sur toutes les tables, pour essayer de déterminer d'où émanait cette espèce de pressentiment si impressionnant. Et elle ne vit rien. Rien que des gens assis à des tables rondes, comme la leur. Des gens dînant dehors.

— Si tu me montres qui c'est, observa ironiquement Éric, qui tu as envie de connaître, je suis sûr que je pourrai te le présenter...

Jordan répondit avec vivacité.

— Pardon, Éric. Je ne voulais pas être impolie.

— Mais tu ne l'es pas, voyons. (Le sourire d'Éric était vif, chaleureux.) Seulement, il y a si longtemps que je ne t'ai pas vue, Jordan...

— Je sais. Je le sais à un jour près.

Et, dans les quelques secondes où leurs regards ajoutaient que rien n'avait changé entre eux, un homme s'approcha de leur table. Il était là, debout, maintenant ; Éric ne pouvait manquer de le voir.

— Jim !

Éric s'était levé ; Éric disait :

— Non, Jim. Non, il n'y a rien que vous puissiez faire. Merci. Et rien de nouveau pour Sarah. Elle n'a toujours pas repris connaissance.

L'homme s'appelait James Sampson. Il portait un costume de tweed beige clair, trop ample, qui pendait sur sa large carcasse ; sa peau pendait aussi, flasque, sur sa figure. Sa figure, son costume, ses cheveux trop longs, tout était de la même couleur terne. C'était un professeur de l'école supérieure de Hamilton, précisa Éric en le présentant. Sa main était molle, moite. Jordan s'empessa de retirer la sienne.

Oui, elle en convenait, le choc avait été terrible pour elle quand elle avait appris l'accident de Sarah. Et certainement, ajouta-t-elle quand il prit congé, elle ne manquerait pas de faire appel à lui au besoin.

— Je ne sais pas, dit Éric, mais je n'ai pas l'impression que c'était

Sampson.

— Que c'était... ? Sampson... ? Ah !

Elle aurait dû se souvenir. Jordan connaissait bien cette habitude d'Éric, de ne jamais lâcher une idée. N'importe laquelle. Dans son métier, il suivait son diagnostic jusqu'au bout, alors qu'un autre médecin aurait peut-être abandonné. Dans sa vie privée, lorsqu'une des filles Taylor le priait d'attendre, il s'empressait de demander l'autre en mariage. Dans de petites choses aussi, comme lorsqu'il déplorait l'inattention de Jordan quand il commandait le repas.

— Oui, celui qui te fascinait tant.

Éric plaisantait à demi, maintenant. Mais il insistait.

— Ce n'était pas *une* personne, Éric. C'était toute la salle, tout le monde. Je leur trouvais quelque chose de... de bizarre.

— Bizarre ? À Hamilton ? Allons, allons, Jordan. Pas notre bonne petite ville de Hamilton !

Il plaisantait tout à fait, à présent, et racontait la vie quotidienne, pas bizarre du tout, de la ville de Hamilton.

Mais Jordan se rappelait la lettre de Sarah, celle qui disait : *Il y a quelque chose qui ne va pas. Dans la ville de Hamilton elle-même. Dans toute la ville.* Que pouvait être cette impression qui était venue d'abord à Sarah, puis à Jordan ? Quel avertissement avaient-elles capté avec leurs antennes Taylor personnelles ? Une menace ? Un danger ?

Jordan se dressa soudain, prête à se lever.

— Éric, je retourne auprès de Sarah. Je veux m'assurer que tout va bien.

— Assieds-toi, Jordan. Bois ton cocktail. Tout de suite.

Docilement, Jordan prit le verre à pied qu'elle n'avait pas vu arriver, but une gorgée d'un feu liquide qui dévala au fond de sa gorge et répandit sa chaleur presque instantanément dans tout son être.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Bois encore. Là, ça va mieux. Tu n'es plus aussi pâle. Jordan, mettons une chose au point. Sarah ne va pas bien, et elle ne va pas aller bien avant un bon bout de temps. Il faut apprendre à supporter ça. Il faut absolument que nous maîtrisions nos inquiétudes. Tous les deux. Moi tout autant que toi.

Sa voix était lasse, il semblait fatigué, épuisé jusqu'à la moelle. Jordan fut soudain prisé de remords. Comme elle avait été égoïste de lui créer de nouveaux soucis, alors qu'il devait être aussi éprouvé qu'elle-même !

— Éric, je ne me laisserai plus aller. Je suis venue ici pour t'aider.

— Tu m'aides, Jordan, je ne puis te dire à quel point.

Il se pencha sur la table, lui prit la main.

À ce moment-là, une voix articula, au-dessus de leur tête :

— Est-ce qu'il s'agit d'une partie privée ? Chacun peut-il tenter sa chance ?

Jordan leva les yeux et vit un homme qu'elle détesta immédiatement. Le visage étroit, grand et maigre, il avait le regard aussi acéré que sa voix. Des yeux gris acier qui, après avoir détaillé la main de Jordan, remontèrent lentement, tout le long de la manche de jersey, pour se planter finalement dans les yeux de la jeune fille.

— Sam Greer, Jordan. Ma belle-sœur, Jordan Taylor.

— Enchanté, dit-il. Tout à fait enchanté.

Sans y être invité, il prit une chaise à une table voisine et s'installa près d'eux.

— J'ai examiné la canadienne, Éric, reprit-il. Bon pour la ferraille. Mais vous êtes complètement couvert. Vous n'avez pas de soucis à vous faire pour l'assurance.

— Je ne m'en faisais pas, dit sèchement Éric.

Sam Greer se tourna vers Jordan.

— Quelle chance il a, ce vieux toubib, d'avoir une belle-sœur comme vous ! Vraiment, quelle chance merveilleuse !

Jordan ne répondit pas. Elle vit arriver la serveuse avec le dîner. D'épais chateaubriands grillés au feu de bois, du pain italien, de la salade verte. Elle n'eut pas besoin de faire semblant. Elle avait très faim et chassa de son esprit toute autre préoccupation. Certes, ses oreilles entendaient les brèves répliques lancées par Éric au bavardage de Sam Greer, ses yeux voyaient diverses personnes quitter la salle ou entrer au bar, de l'extérieur. Elle sentait que les Holden la regardaient de temps en temps, que James Sampson se trouvait au bar avec un homme qu'elle ne pouvait voir. Mais tout en dégustant chaque bouchée, elle avait le cerveau complètement tari, d'un vide quasi animal.

— Docteur Stoneman... murmura l'hôtesse près de la table. On vous demande au téléphone. Vous voulez prendre la communication dans le bureau ?

Avec un rapide « Pardon, Jordan... Sam », Éric quitta la table avant que Jordan eût le temps de penser : « Sarah, ce doit être au sujet de Sarah. »

Il revint presque aussitôt. Il répondit à sa question muette.

— Non, ce n'était pas pour Sarah. Un malade dans la campagne. Il faut que j'y aille.

— Ramène-moi d'abord à la maison, Éric. Je t'en prie.

— Je ne peux pas, Jordan-Je n'ai pas le temps. La ferme est de ce côté-ci, et le malade souffre beaucoup. Sam s'occupera de toi jusqu'à mon retour.

— Mais, Éric...

— Vous ne pouvez tout de même pas lui courir après, vous savez,

fit Sam Greer d'un ton amusé, en esquissant une moue moqueuse.

Jordan n'avait jamais eu envie de partir à ce point-là. Elle tenait à quitter le restaurant à tout prix. Avec Éric. Elle le vit s'arrêter à la table des Holden, vit Maude et Avery incliner la tête d'un air rassurant et traverser la salle pour venir à sa table.

Sam Greer n'était pas content.

— Juste au moment où je pensais avoir une jolie femme pour moi tout seul ! commença-t-il.

— Tu n'as qu'à regarder pour me voir, acheva Maude, de sa place. (Elle ajouta pour Jordan.) Dans le temps, il me traitait aussi de jolie femme !

— Mais je le pense toujours.

Sam s'était empressé de céder sa place à Maude. Il avait posé les mains sur ses épaules nues et s'attarda ainsi une seconde de trop. Maude se dégagea.

— Nous allons prendre le café.

Avant de s'asseoir, Avery Holden fit signe à la serveuse et commanda, de sa belle voix grave.

Le café était brûlant, noir, très fort. Jordan le but lentement. Elle laissa Sam Greer lui donner du feu et abandonna à ses voisins le soin d'entretenir la conversation. Ils parlaient surtout des enfants des Holden, des projets qu'Avery formait pour eux. Ils avaient deux garçons, autant que Jordan put en juger. Ils avaient l'intention de les envoyer à Groton et à Harvard, puis à la faculté de Médecine de Harvard, comme leur grand-père.

Jordan répondait quand on lui posait une question directe. Oui, sa mère allait tout à fait bien maintenant, elle-même pouvait rester à Hamilton aussi longtemps qu'on aurait besoin d'elle. Non, cela ne lui faisait rien de faire de longs trajets seule en voiture – elle avait eu un petit ennui de moteur, mais heureusement un gendarme était passé et l'avait accompagnée à Hamilton. La voiture avait été réparée, elle était dans le garage d'Éric.

Des gens se joignaient à eux de temps en temps, demandaient des nouvelles de Sarah et repartaient. Pour Jordan, ce n'était, tout compte fait, qu'un vague méli-mélo de figures et de noms, à part James Sampson qui resta un peu plus longtemps que les autres avant de retourner au bar, de son pas nonchalant et mou.

Le temps se traînait, interminablement. Éric ne revenait toujours pas. Sam et Avery quittèrent un moment la table. Séparément. Un peu plus tard, Jordan les vit ensemble au bar, M. et M^{me} Bassett, de la table voisine, avaient essayé de se joindre à la conversation. Mais c'était Maude qui leur avait répondu. Il arriva un moment où Jordan put abaisser sa garde et n'eut plus besoin de repousser qui que ce fût.

De nouveau, à ce moment-là, elle eut l'impression d'être surveillée.

Dans un dessein sinistre qu'elle sentait fort bien et qui lui faisait courir des frissons glacés tout le long de l'échiné. Elle se dit qu'elle était ridicule. C'était la fatigue, l'inquiétude. Il ne pouvait rien y avoir, dans cette salle, dans ce bar, parmi les amis d'Éric et de Sarah, rien de menaçant ou de dangereux pour elle.

— Oui, répondit-elle à M^{me} Bassett, j'aime beaucoup Hamilton, beaucoup. J'adore le peu que j'en connais.

Les Bassett étaient un couple d'âge mûr, dont les visages commençaient à s'arrondir, les cheveux à grisonner. Ils se comportaient mutuellement comme s'ils venaient de se découvrir l'un l'autre. Leur fille cadette venait de se marier. Ils repartaient à zéro comme autrefois : en tête à tête.

Jordan se força à s'intéresser aux Bassett, à leurs joyeux projets d'avenir. Elle sentit plutôt qu'elle ne vit quelqu'un s'approcher d'elle, et pensa que c'était Sam ou Avery, ou tous les deux.

Mais elle leva les yeux et vit Éric.

— Ma visite a duré plus longtemps que je ne pensais, Jordan. Je m'excuse. Tu es prête à partir, maintenant ?

— Oh ! oui !

Elle avait pensé qu'il voudrait du dessert, du café. Que lorsque Avery et Sam reviendraient à la table, il voudrait bavarder un moment avec eux. Mais il était aussi pressé de partir qu'elle. Avec des au revoir aimables. Des promesses que Jordan les reverrait tous, bientôt.

Dehors, le froid était plus vif, le vent leur fouetta et leur cingla la figure. La voiture était encore chaude, et comme Éric claquait les portières, Jordan songea au bonheur d'être enfermée dans la chaleur, dans une paisible obscurité. Il mit le contact, démarra, tourna le bouton de l'essuie-glace.

— Il s'est remis à pleuvoir, dit-il. Mais c'est presque de la neige fondue.

Jordan ne répondit pas. Elle pouvait voir la pluie chassée par le vent dans le pinceau des phares, elle entendait le crépitement des gouttes sur le toit de la voiture. Éric fit prudemment marche arrière, trouva que le parking et la chaussée n'étaient pas trop glissants et partit à sa vitesse habituelle.

Les lumières du restaurant de Slade s'estompèrent dans la nuit. Les essuie-glace bruissaient, le moteur ronronnait. Jordan sentait au plus profond de son être la présence d'Éric à côté d'elle. Il ne la touchait pas. Il ne la serrait pas de près. Mais il était là, simplement.

Soudain, il éleva la voix :

— Merci d'être venue à Hamilton, Jordan.

— Je suis venue pour Sarah.

Ses paroles sonnaient faux. Elle avait dit ça sur un ton de défi. Or, elle ne voulait pas défier Éric. Un défi avait quelque chose de trop

personnel, de trop direct.

— Non, ce n'est pas vrai. (Il lui jeta un bref regard et reporta son attention sur la route.) Tu es venue pour la même raison qui m'a poussé à te téléphoner. N'est-ce pas, Jordan ? Pour savoir. Pour être sûre. Pourquoi as-tu attendu si longtemps ? Pourquoi as-tu attendu tant de mois et d'années avant de chercher à savoir, pour découvrir finalement que nous éprouvons l'un pour l'autre les mêmes sentiments qu'au début ?

— Nos sentiments, dit posément Jordan, sont purement fraternels.

Éric se mit à rire.

— Nous ferions peut-être bien de tirer ça au clair !

— Non, Éric. Non.

Ses mots tombèrent dans le silence.

Éric alluma un projecteur mobile, le braqua sur le bas-côté droit de la route, trouva le chemin qu'il cherchait et la voiture s'y engagea.

— Ce n'est guère plus long par ici, dit-il, et il y a beaucoup moins de circulation.

Les bois, de chaque côté de la petite route, étaient touffus et atténuaient les hurlements du vent. On ne voyait aucune autre lumière. Pas de fermes ni d'autres voitures. Rien que leurs phares. Jordan se tenait raide, les yeux fixés sur la route étroite et noire.

— Il n'y a rien à tirer au clair, dit-elle, rien à discuter. Je resterai ici jusqu'à ce que Sarah aille mieux. Et puis je rentrerai à la maison. Il n'y a rien de plus. Il ne peut y avoir rien de plus.

— Où diable as-tu appris cette leçon-là ? Et si bien récitée ?

Éric gagna le bas-côté, ralentit et stoppa. Puis il coupa les phares et il n'y eut plus que des ténèbres, d'épaisses ténèbres opaques et le petit crépitement sec de la pluie glacée sur la carrosserie.

— Éric...

— Il y avait une fois... interrompit Éric, je t'ai demandé de m'épouser. Non ?

Dans le noir il pouvait avoir vu qu'elle avait acquiescé d'un léger signe de tête, mais il reprit :

— Et tu as dit oui. Mais tu as dit aussi « attends ». Tu m'as fait traîner, tu m'as repoussé, tu as fini par me convaincre que ton oui n'avait pas été sincère. Et puis... Et puis quoi, il y avait Sarah.

— Oui. Et il y a toujours Sarah. Les enfants de Sarah...

« Des enfants qui auraient pu être les miens, murmura une petite voix, au fond d'elle-même. Deux garçons qui tiennent d'Éric et une petite fille qui ressemblait à Jordan plus qu'à Sarah. »

— Jordan, tu ne comprendras donc jamais ? Peux-tu sincèrement me dire que tu ne veux pas... ça...

Ce n'était pas une question, mais une raillerie. Et ses bras

l'étreignirent, l'attirèrent. Sa bouche chercha les lèvres de Jordan. Elle ne put résister. Le temps fit marche arrière, revint à son commencement, au temps où les étoiles explosaient et striaient de leur feu vivant les grands espaces vides et noirs. L'espace vide et noir qu'était Jordan sans Éric.

Et ça n'en finissait plus. Éric ne voulait plus la lâcher, et elle-même ne le voulait pas... Ce serait pour toujours, toujours.

Sur ces entrefaites, les phares d'une voiture les surprirent et les épinglèrent sous leur impitoyable faisceau. La voiture fut à côté d'eux avant qu'ils aient eu le temps de se séparer. Jordan, vit sur le toit le projecteur à clignotant rouge, qui arrosait de reflets cramoisis les troncs des pins, sur la route...

Elle savait qui c'était, avant même qu'Éric eût baissé sa vitre et que l'autre conducteur l'eût imité. C'était Mark Cutler. Il déclara :

— Je vous ai cherché partout, docteur. On vient d'essayer d'assassiner votre femme, et on vous réclame à l'hôpital.

CHAPITRE VII

Mark ne fit pas le moindre effort pour dissimuler son mépris. La jeune fille le sentit rien qu'à sa voix. Le docteur Stoneman aussi. C'était bien ce qu'avait voulu faire Mark. Au moins, ils n'avaient pas à bredouiller des explications, Mark le leur concédait bien volontiers.

Le docteur avait immédiatement mis en marche son moteur et allumé ses phares. Il demandait à présent, d'un ton vif, ce qui s'était passé, la jeune fille penchée devant lui. Pas pour se rapprocher, ni pour le toucher. Pas cette fois. Mais pour entendre ce que disait Mark.

— M^{me} Stoneman était seule dans sa chambre. Son infirmière venait de descendre à la cuisine prendre un café et un sandwich avec l'infirmière d'étage. Mais elle avait oublié ses cigarettes, et quand elle remonta les chercher elle trouva un individu penché sur le lit de votre femme et qui lui serrait la gorge. M^{me} Carson a appelé au secours, s'est précipitée vers le lit et s'est efforcée de faire lâcher prise à l'agresseur. Il s'est alors tourné contre elle. Comme une bête, a-t-elle dit. Rapide et silencieux. Elle n'est pas arrivée à le repousser. Il l'a étranglée à moitié, pour la faire taire, et elle s'est évanouie. Et c'est tout ce qu'elle peut nous dire.

— Mais Sarah ? Ma sœur ?

— Elle n'a pas souffert, dit Mark. Elle n'est pas plus blessée qu'avant.

Ils enregistrèrent ça. Tous les deux. Mark vit la figure du médecin blêmir sous son hâle artificiel. La jeune fille se rencogna dans l'ombre, où Mark ne pouvait la voir.

— Comment savez-vous que ma femme n'a pas souffert ? Vous n'êtes pas médecin !

— J'ai cru le docteur Roberts sur parole, répliqua Mark sur le même ton. L'infirmière d'étage l'a appelé dès qu'elle a appris ce qui était arrivé. Elle a entendu les cris de M^{me} Carson, et elle a couru dans le couloir jusqu'à la chambre de votre femme. Au moment où elle arrivait près de M^{me} Carson, qui gisait sur le seuil, moitié dans la chambre, moitié dans le couloir, elle vit la porte de l'escalier se refermer doucement. Elle s'occupa de M^{me} Carson, puis elle téléphona au docteur Roberts et au chef de la police, qui m'a prévenu par radio.

— Qu'est-ce que Roberts a dit de M^{me} Carson ?

— Elle va bien ; elle souffre de la gorge, c'est tout. Elle a repris son

service.

— Je file à l'hôpital.

Le docteur Stoneman mit le pied sur l'accélérateur, la voiture avançait un peu.

— Une seconde, cria Mark. (Le docteur comprit qu'il s'agissait cette fois d'une sommation d'un agent de l'autorité.) Vous allez me suivre. Et quand vous aurez vu votre femme, j'aurai à vous parler. À vous et à Miss Taylor.

Il démarra devant la conduite intérieure et se dirigea vers la ville. Il surveillait les phares derrière lui. Ce n'était pas la première fois qu'il guidait Éric Stoneman vers un lieu où l'on avait besoin de lui. Mais c'était la première fois qu'il le faisait en proie à un soupçon aussi affreux. De multiples questions lui venaient à l'esprit.

« Où étiez-vous au début de la soirée, docteur ? Pouvez-vous rendre compte de chaque minute de votre temps ? Et la nuit dernière, quand la voiture de votre femme a quitté la route, où étiez-vous ? Pas chez vous. Vous n'y avez reparu qu'un bon moment après que nous l'eûmes conduite à l'hôpital. »

Les questions étaient inattendues. Mark n'avait pas projeté de les poser, il était simplement parti à la recherche du docteur Stoneman pour le conduire au chevet de sa femme. On lui avait dit que le docteur avait quitté l'hôpital depuis un moment. Avec sa belle-sœur. Ils devaient aller dîner chez Slade.

Mais ils n'étaient pas chez Slade. Ni sur la route directe du restaurant. Mark avait essayé toutes les routes secondaires, en se demandant où ils pouvaient bien être passés. La jeune fille était déjà épuisée, morte de fatigue dans l'après-midi, quand il l'avait accompagnée en ville. Le docteur ne l'aurait tout de même pas emmenée visiter la région à minuit !

Et puis, quand il les avait retrouvés – Mark chassa le tableau de son esprit. Jordan Taylor lui avait plu dès l'instant où il l'avait vue, assise au comptoir d'un routier, avec ses cheveux ébouriffés aux pointes brillantes. Leurs regards s'étaient croisés dans la glace, et il s'était demandé : « Qui est-ce ? » Il avait eu tout de suite envie de savoir.

Il faisait une ronde supplémentaire, à cause du cambriolage de la banque du Massachusetts. À Burley, tout près de la frontière de l'État. Il n'y avait eu aucun indice, personne n'avait vu la voiture avec laquelle les voleurs s'étaient enfuis, mais toutes les forces de police du New Hampshire avaient été alertées, au cas où les bandits se seraient dirigés vers le nord.

Vers trois heures, on avait fait cesser les recherches. Les bandits avaient pu s'enfuir sans encombre, sans être vus. Mark avait repris le chemin de Hamilton, et avait retrouvé la jeune fille chez Henry Tate.

Il ne cessait de penser à elle depuis, de voir son ravissant visage, le

dessin délicat de ses sourcils piquetés d'or comme ses cheveux. Sa démarche gracieuse.

Mais à présent – les mains de Mark se crispèrent sur le volant. Maintenant, elle était devenue une raison pour laquelle Éric Stoneman pouvait désirer la mort de sa femme.

La ville était déserte. Pas de voitures. Pas de piétons. Mark roula rapidement dans Central Street, grimpa la côte de l'hôpital. Il freina devant l'entrée principale et laissa sa voiture tourner au ralenti, les lumières allumées. Quand Jordan descendit de la conduite intérieure, elle fut baignée d'une lueur rouge et sa démarche avait perdu sa souplesse juvénile. Mark lui ouvrit la lourde porte de l'hôpital, s'effaça devant elle et le docteur. Une infirmière se précipita à leur rencontre, du bureau de la réception.

— Je suis bien contente de vous voir, docteur, dit-elle. Je serai tellement plus tranquille quand vous aurez vu M^{me} Stoneman. Sans compter qu'on devrait vraiment renvoyer M^{me} Carson chez elle. Elle se sent affreusement mal. Mais je n'ai personne pour la remplacer.

— Je la remplacerai, moi, dit Jordan.

Mark songea immédiatement : « Non ». Jordan avait tout autant à y gagner que le mari, si. Sarah mourait. Leur étreinte, dans la voiture, n'avait pas eu l'air d'être fortuite. Jordan ne se débattait pas. Depuis combien de temps durait leur liaison ? Éric Stoneman se déplaçait beaucoup. Mark savait qu'il devait s'éloigner, pour échapper au téléphone. Et puis, il y avait les congrès médicaux, qui l'emmenaient souvent très loin, jusqu'à Boston. Il avait probablement eu la possibilité de voir Jordan qui cours de toutes ses absences, tandis que Sarah restait à la maison pour s'occuper des enfants.

Mark regarda Jordan, avec des yeux qui cherchaient à deviner ce qu'elle pouvait bien être et qui ne parvenaient pas à se faire une opinion.

« Comment avez-vous pu ? avait-il envie de demander. Comment avez-vous pu faire une chose pareille à votre sœur ? Et (ajouta une petite voix) à moi ?

— Une seconde, dit-il quand ils s'engagèrent dans le corridor (il fut le premier surpris de s'entendre parler si fort).

Seul, le docteur Stoneman se retourna. Tout à fait « docteur Stoneman », médecin-chef de l'hôpital. Et il considéra Mark, d'une façon qui insistait sur ses fonctions, comme pour dire : « Ici, dans mon hôpital, vous n'avez aucune autorité. Je pourrais vous faire flanquer dehors. »

— Je vous accompagne, docteur. À la chambre de M^{me} Stoneman.

Mark parlait d'un ton autoritaire. Il était dans son droit. Il pouvait se rendre dans la chambre de Sarah Stoneman, où avait eu lieu une tentative de meurtre. Et s'il le fallait, il pouvait imposer sa présence

plus longtemps encore.

Il n'en eut pas besoin. Avec un bref : « Très bien, Mark », le docteur se retourna pour suivre l'infirmière, ainsi que Jordan qui regardait Éric sans chercher à dissimuler les sentiments qu'elle lui avait prouvés dans la voiture.

Mark pénétra derrière eux dans la chambre, la pièce obscure où Sarah Stoneman se mourait. Mark ne l'avait pas encore éprouvée jusqu'alors, cette impression de mort qui rôde. Mais maintenant, elle lui semblait planer au-dessus du lit, étirer de longs doigts avides vers la silhouette menue qui gisait tellement inerte, tellement immobile.

Quand ils entrèrent, M^{me} Carson s'avança vers eux avec un petit cri d'angoisse. Maintenant, elle se tenait au chevet du lit tandis que le docteur Stoneman allumait la petite lampe, examinait soigneusement la gorge de sa femme, prenait son pouls. Les vessies à glace que le docteur Roberts avait ordonnées étaient encore fixées par des bandes au cou de l'infirmière dont le visage paraissait boursouflé, violacé.

— Vous devriez être au lit vous-même, lui dit Éric.

Quand elle protesta et dit qu'elle allait être relevée d'ici moins d'une heure, le médecin prit un ton de commandement :

— Je suis votre médecin et j'insiste. Rentrez chez vous. Je resterai ici jusqu'à l'arrivée de Miss Travers.

— Très bien, docteur. Merci.

Sur le seuil, Mark l'arrêta.

— Je ne vais pas recommencer tout, dit-il. Rien qu'une question. Est-ce que vous pouvez ajouter quelque chose à l'impression que vous a faite l'assaillant. Je ne sais pas, moi, n'importe quoi...

— Je crains que non. Il n'y avait que la veilleuse et vous avez vu vous-même qu'elle éclaire bien peu. Tout s'est passé si vite, vous savez.

— Réfléchissez bien, madame Carson.

Mark n'espérait pas qu'elle ajouterait un nouveau détail, mais il avait besoin de temps, d'un peu de temps pour décider s'il pouvait laisser le docteur Stoneman seul avec sa femme. Jordan, elle, il pouvait l'emmener dans la salle d'attente, pour un interrogatoire. Mais Éric Stoneman...

— Eh bien... Son imperméable était humide, finit par se rappeler triomphalement M^{me} Carson.

— Son imperméable ? Quel genre d'imperméable ?

Mark jeta un coup d'œil au pardessus du médecin, en gros tweed havane et brun.

— Je ne sais pas trop. Je ne crois pas que c'était du plastique ou un ciré. Sinon ça aurait fait du bruit quand il bougeait, n'est-ce pas ? Or, il n'y avait aucun bruit. Il s'est jeté sur moi comme...

— Je sais. Comme un tigre, dit Mark.

Il s'en voulait de lui faire revivre cette affreuse mésaventure. Elle se la rappelait si vivement que ses yeux exprimaient de nouveau sa terreur, que sa voix s'étranglait dans sa gorge meurtrie.

— Ne pensez plus à ça. Pensez à l'imperméable.

Elle articula lentement :

— Du plastique ou un ciré auraient eu des reflets luisants, même ici. Or il n'y avait rien de luisant. Je crois que ça devait être un imperméable en tissu. (Elle s'interrompt un instant.) Mais je ne me rappelle pas que ce fût rugueux ou laineux. Je n'ai pas souvenir de la moindre odeur. Ce devait être une gabardine.

Alors ce n'était pas le manteau du docteur Stoneman. À moins qu'il se soit changé, ce qui était peu probable.

— Merci, madame Carson, dit Mark.

Il la laissa alors partir. Éric Stoneman avait ôté son pardessus pendant que M^{me} Carson fouillait dans ses souvenirs. Il le jeta sur le dossier d'une chaise en regardant Mark d'un air indifférent.

— Et maintenant, capitaine ?

Mark ne releva, pas cette remarque. Il n'était pas capitaine. Stoneman le savait bien. Mais le docteur avait dû deviner les soupçons de Mark, qui avait tellement insisté sur les caractéristiques du manteau.

— Je voudrais poser quelques questions, répondit Mark. Mais pas ici. (Pas ici, où un vague écho des questions, l'intuition de ce qui s'était passé risquaient de pénétrer l'esprit de Sarah.) Miss Taylor, voulez-vous m'accompagner à la salle d'attente, s'il vous plaît ? Je verrai le docteur quand il sortira.

*

* *

Dans le salon d'attente, les lampes avaient été éteintes. Jordan se planta au milieu de la pièce pendant qu'il en allumait une et lui indiquait un fauteuil.

— Voulez-vous vous débarrasser de votre manteau, Miss Taylor ?

Elle secoua la tête, serra son manteau autour d'elle, comme si elle avait froid. Pourtant il faisait une chaleur étouffante. Mark avait été sur le point d'ouvrir une fenêtre. Il amena un fauteuil en face du sien.

— Est-ce que vous voyez quelqu'un qui aurait des raisons de haïr votre sœur ?

S'il ne l'avait pas observée aussi attentivement, il n'aurait pas remarqué son petit hoquet de surprise. Ce n'était pas même un bruit, rien qu'un léger écartement des lèvres. Elle ne répondit pas.

— Quelqu'un doit avoir une raison, insista-t-il. Quelqu'un hait Sarah Stoneman au point de vouloir sa mort. Au point de se risquer à

s'introduire dans sa chambre sans être vu, au moment où M^{me} Carson descendait prendre son café, et de faire sa tentative.

Il n'avait pas eu de mal à reconstituer les faits. L'agresseur était passé par l'entrée des urgences ou par la porte réservée aux médecins, tout à côté ; peut-être même par la grande porte. Il n'y avait jamais eu d'entrée illicite depuis la création de l'hôpital. Le concierge avouait qu'il était négligent quant à la fermeture des portes.

Une fois dans la place, l'individu avait pu trouver toutes les cachettes possibles au sous-sol. C'était un véritable labyrinthe de débarras, de caves, de pièces servant d'entrepôts sans compter la salle des chaudières et l'appartement du concierge. L'étroit escalier, à côté de l'ascenseur, était faiblement éclairé et rarement utilisé, surtout la nuit après les heures de visite, quand il n'y avait personne à la chirurgie et que, dans le reste de l'hôpital, l'activité était des plus réduites.

Centon, le chef de la police, était certain que c'était un rôdeur, sans doute en quête de drogue. Il avait pénétré dans la première chambre venue, en arrivant à l'étage, et avait alors pris peur, pour une raison quelconque, peut-être simplement quand il avait entendu M^{me} Carson à la porte.

Mark n'était pas d'accord avec le chef. Instinctivement il était convaincu que l'entrée de l'agresseur dans la chambre de Sarah n'était pas due au hasard, mais qu'il s'agissait d'un geste soigneusement prémédité, par quelqu'un qui avait guetté et attendu le moment où l'infirmière de garde laisserait Sarah seule, sans protection. Alors seulement l'agresseur était intervenu. Si M^{me} Carson n'avait pas oublié ses cigarettes, si elle n'était pas remontée les chercher, Sarah Stoneman serait morte.

Il prit un petit carnet, son stylo et ouvrit le calepin.

— Êtes-vous tout à fait sûre, Miss Taylor... Jordan... que vous ne connaissez personne qui pourrait avoir une raison de vouloir la mort de votre sœur ?

Elle répondit à la question par une autre :

— Mais qui pourrait vouloir sa mort ? Qui ?

Mark, se rappelant l'étreinte qu'il avait interrompue, avait envie de lancer, cruellement : « Vous. D'après ce que j'ai vu, vous pourriez fort bien avoir envie de vous débarrasser de Sarah Stoneman. » Mais il se contenta de préciser :

— Je suis obligé de vous interroger, ainsi que le docteur Stoneman, avec insistance, puisque de tous les siens vous êtes ses deux plus proches ici présents. Il faut que je vous demande tout ce que vous savez. Bien... Y avait-il quelqu'un dans la vie de Sarah Stoneman, avant son arrivée ici, qui la détestait assez pour vouloir sa mort ?

— Personne.

— Donc, il est inutile de fouiller son existence à... Où habitez-vous, déjà ?

— Brookline.

— Quelle adresse ?

Il prit exprès tout son temps pour noter soigneusement l'adresse, le nom complet de sa mère, les noms de la femme de ménage et de la cuisinière. Il voulait lui donner tout loisir de calmer quelque peu la colère qu'il sentait poindre sous les réponses sèches et cassantes de la jeune femme.

— Est-ce qu'il n'y a rien eu d'insolite dans ses lettres ? Aucune allusion à un conflit avec des voisins ? Ou des amis ?

Cette fois, il la tenait : il l'avait acculée à répondre. La question avait éveillé l'intérêt de Jordan. Elle semblait contempler fixement quelque chose, au fond de ses souvenirs. Mark se tint parfaitement immobile, dans l'attente de ce qu'elle allait dire :

— Il ne s'agissait pas des gens, murmura-t-elle enfin. Ni de conflit. Rien que quelque chose de vague, au sujet de la ville elle-même.

— De Hamilton ? Qu'est-ce qu'elle disait de Hamilton ?

Elle cessa brusquement d'avoir l'air lointain :

— Je suppose que ce n'était rien du tout. Elle a écrit à maman qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas à Hamilton et qu'elle allait prendre des vacances avec Éric, faire un voyage. Elle voulait dire sans doute qu'elle était fatiguée et qu'elle avait besoin d'une détente, loin de la ville.

Mark s'efforça d'être prudent, pour la question suivante :

— Donc, à votre connaissance, il n'y a personne qui... aurait pu gagner à la mort de votre sœur ?

Elle leva, alors la tête, et le regarda droit dans les yeux. Le manteau glissa de son cou et de ses épaules.

— Si c'est moi que vous voulez dire, si vous me demandez si j'avais une raison de souhaiter la mort de ma sœur, la réponse est : non. En dépit de ce que vous avez vu.

La gêne colorait ses pommettes, mais elle montrait un visage franc et sincère. Elle disait la vérité, Mark en avait l'intime conviction. Il espérait ne pas se tromper.

— Quand avez-vous vu le docteur Stoneman pour la dernière fois, avant d'arriver à Hamilton ?

— Je n'avais plus revu Éric depuis le jour où je lui ai adressé tous mes vœux de bonheur, quand il a épousé ma sœur, jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a rien eu entre nous dans l'intervalle. Absolument rien.

« Ce n'est pas très sûr », pensa Mark. Mais elle disait peut-être la vérité. Pourtant, elle évitait son regard, elle essayait de lui cacher quelque chose ; c'était certain.

— Et avant le mariage de votre sœur ? Qu'y a-t-il eu entre Éric Stoneman et vous, à cette époque ?

C'était donc ça ! Le sang lui monta brusquement à la tête et se retira tout aussi vite.

— Je le connaissais, répondit-elle. Très bien. Ma sœur et moi, nous avons fait la connaissance du docteur Stoneman en même temps, quand maman est tombée malade au cours d'un voyage. Hamilton était la ville la plus proche où nous avons pu la faire hospitaliser.

Mark s'affaira sur son carnet, notant des mots sans suite. Mais cela, Jordan ne pouvait le voir. Doucement, devinant la peine de la jeune fille, soupçonnant comment Éric Stoneman avait dû se servir de l'une des sœurs pour jouer contre l'autre, il murmura :

— Vous me rendriez service si vous pouviez me donner un aperçu du caractère de votre sœur.

Et ce fut comme si deux caméras différentes se braquaient sur Sarah Stoneman, déformaient l'image qu'elles enregistraient toutes deux. La jeune sœur, volontaire, plus brillante d'allure, ne ressemblait en rien à la jeune femme du docteur Stoneman, telle que Mark l'avait connue.

Jordan ne critiquait pas cet éclat, cette verve. Elle l'acceptait comme une qualité qui avait toujours existé, existerait toujours. Par effet de contraste, cette qualité tendait à rabaisser Jordan, à la déprécier d'une étrange façon que Mark ne pouvait comprendre, car il n'y avait que Jordan à voir les choses de cette façon-là.

Sarah Taylor avait brillé toute sa vie durant, en prenant tout ce qu'elle désirait. Mais avec un charme, avec une insouciance si gentille, si touchante, que les gens étaient heureux de tout lui donner. Sa mère et sa sœur Jordan, en tout cas. Ses amis et son mari.

Était-ce bien sûr, pour son mari ? Jordan l'ignorait ; elle ne pouvait le savoir ; elle se bornait à le supposer. Mais Mark n'était pas sûr qu'elle eût raison.

Il aimait bien Sarah Stoneman. Elle lui avait plu dès la première fois qu'il l'avait vue, à son arrivée à Hamilton, quand il lui avait dressé contravention pour excès de vitesse.

— Je suis navrée, monsieur l'agent, avait-elle dit. Je ne me rendais pas compte que j'allais si vite. Mais je suis heureuse ! Ma mère a été très malade ici, à l'hôpital, et elle va mieux. Je viens de l'apprendre, par le docteur.

Elle n'avait pas parlé de sa sœur Jordan.

Sur le moment, Mark avait pensé que son éclat, sa luminosité, étaient dus à autre chose, et quand, si peu de temps après, elle avait épousé le docteur Stoneman, il avait souri et songé : « C'était donc ça. Ça devait être le jour où ils se sont fiancés. »

Les enfants étaient venus tôt, rapidement. Mark les avait vus

grandir, les avait vus passer des poussettes aux tricycles. Sarah avait de moins en moins de temps à leur consacrer. Ce fut Lilah Graves qui se mit à les conduire à la promenade et au jardin public. Mais Lilah avait toujours causé une certaine gêne à Mark. Il cessa peu à peu de s'arrêter quand il rencontrait Anton, Benjie et la petite Lita.

Mais il avait toujours repéré Sarah aux réceptions auxquelles ils allaient tous les deux. Elle était si souvent seule, son mari était si souvent appelé au-dehors. Maintenant, pendant que Jordan parlait, et lui dépeignait une autre Sarah, différente, il se demanda si le plaisir qu'il avait goûté dans la compagnie de Sarah avait été aussi innocent qu'il le croyait. La voix de Jordan s'interrompt.

— Je suis navré, dit-il, de vous avoir fait raconter tout cela, mais...

— Il le fallait, ajouta-t-elle d'une façon inattendue. Je le comprends très bien.

— Mais votre sœur est en danger, acheva-t-il. Il faut que je trouve celui qui essaye de la tuer, et qui – après avoir échoué avec la voiture – a fait une autre tentative. Ici à l'hôpital.

— Avec la voiture ? Que voulez-vous dire : « après avoir échoué avec la voiture » ? Elle avait donc été sabotée ?

— Non. Sa voiture a été examinée et on n'a rien trouvé. Mais je n'arrive pas à croire à l'accident.

— Pourquoi ?

Il se dit qu'elle pouvait être assez directe, elle aussi, quand elle le voulait bien.

— Appelez ça de l'intuition. Mettez ça au compté de mon habitude d'être souvent le premier sur les lieux.

« Ou appelez ça de la sensiblerie », comme l'avait fait le sergent. « Tu as toujours eu un faible pour Sarah Stoneman. J'aimerais bien avoir touché vingt-cinq *cents* toutes les fois où, après l'avoir arrêtée pour de menues infractions, tu l'as laissée filer avec un simple avertissement ! »

— Sarah conduit vite, dit-il à sa sœur. Mais elle est excellente conductrice, et prudente. Je ne crois pas qu'elle ait dérapé. Les traces n'étaient pas bien nettes sur la route, mais sur le bas-côté elles étaient régulières et toutes droites. Comme si elle avait conduit avec maîtrise sur ce qu'elle croyait être la route, mais ne l'était pas. Les phares d'une autre voiture pourraient en être la cause. Des phares braqués brusquement sur sa figure, venant du haut de la côte. Et du mauvais côté de la route.

— Une voiture qui ne se serait pas arrêtée ? demanda Jordan avec dédain.

— Bien sûr, une voiture qui ne s'est pas arrêtée. Si le conducteur l'a éblouie exprès, et a vu la voiture rouler dans le ravin, pourquoi se serait-il arrêté ? Il y avait de fortes chances pour qu'elle soit tuée.

Jordan blêmit mais son regard ne vacilla pas.

— « Voulé me tuer », souffla-t-elle.

— Oui, on a voulu la tuer, dit Mark, qui n'avait pas très bien entendu. Ce n'était certainement pas par hasard qu'elle se trouvait sur cette route-là à cette heure-là. Tout était soigneusement préparé, et j'ai bien l'intention de découvrir comment. Et pourquoi. Et par qui.

— Je ne puis vous aider pour cela, dit Jordan. Je n'étais même pas à Hamilton.

— Vous étiez ici ce soir. Or, ce soir, c'est aussi important qu'hier. Plus, peut-être, parce que ça élimine tout doute possible.

Pas dans l'esprit du sergent. Le sergent avait adopté la thèse du chef Benton. Pour lui, le coupable était un rôdeur qui avait pénétré par effraction dans l'hôpital. Mark posait des questions de son propre chef. Il espérait bien que Jordan ne s'en doutait pas, qu'elle ne le saurait jamais.

— Pour ce soir, reprit-il. Éric et vous, vous ne vous êtes pas quittés un instant pendant que vous étiez chez Slade ?

— Bien sûr que non.

Mais le regard de Jordan s'écarta du sien et vint se fixer, soudain, sur la porte du hall.

Mark se retourna.

Éric Stoneman se tenait sur le seuil. Nonchalamment, comme s'il était là depuis un moment.

— Tu as été parfaite jusqu'ici, Jordan, dit-il. Ne gâche pas tout maintenant, alors que tu étais si bien. Dis la vérité au policier.

Jordan ne dit rien. Elle se leva lentement de son fauteuil et se dirigea vers Éric, sans se retourner. Pas une seule fois.

— Je vais la lui dire moi-même, alors, articula le docteur Stoneman. J'ai laissé ma belle-sœur avec des amis pendant une heure environ. J'ai été appelé dans la campagne, au chevet d'un malade souffrant de la vésicule, Ambrose Whittaker. Si vous voulez vérifier, je vous en prie, faites-le. Mais une autre fois. Jordan en a assez supporté pour ce soir et nous rentrons. Tout de suite.

Mark n'osa pas insister auprès du docteur. Stoneman se rendait bien compte que le policier outrepassait ses droits, et il en cuirait à Mark. Il dut se contenter de regarder Jordan traverser la pièce et, quand elle rejoignit le docteur Stoneman sur le seuil, elle leva les yeux vers lui avec une expression que Mark pouvait imaginer, sinon voir. Le policier attendit alors qu'elle lui dise bonsoir, mais elle s'abstint.

Éric parla pour elle, d'un ton cassant :

— Nous vous souhaitons le bonsoir, Mark.

Ils filèrent aussitôt. Mark n'avait plus rien à faire là. Il s'assura que toutes les portes extérieures de l'hôpital étaient fermées à clé. Et il rentra chez lui.

Sa mère lui avait laissé un thermos de café brûlant sur son bureau et, quand elle l'entendit, elle vint le lui faire boire.

— Qu'est-ce qui t'a retenu si tard ? demanda-t-elle.

— Sarah Stoneman.

Il vit ses sourcils noirs se lever sous l'effet de la surprise. Il lui raconta alors ce qui était arrivé à Sarah. Il allait lui parler de Jordan, mais avant qu'il eût pu mettre de l'ordre dans ses pensées, le téléphone sonna sur son bureau.

Il se hâta de décrocher, pour empêcher la sonnerie de réveiller son père. C'était le sergent Adams, et sa voix crépitait dans l'écouteur noir.

— Grand branle-bas de combat dans le patelin, Mark ! s'écria-t-il. Plusieurs billets provenant d'un des premiers coups exécutés par « Les Quatre Braqueurs » sont apparus à la banque de Hamilton. Présente-toi au rapport à la première heure.

— Bien, chef.

— Pour faire la connaissance des gars du F.B.I., ajouta le sergent. Et des types du Trésor. Ils vont tous être là, au grand complet.

CHAPITRE VIII

La veilleuse projetait des ombres de velours sur la table de chevet et sur le lit. Ces ombres rampaient sur le mur de la chambre d'hôpital, puis traversaient le plafond pour redescendre à l'autre extrémité, dans le coin où Jordan était assise dans un grand fauteuil bas.

Un courant d'air provenant de la fenêtre entrouverte lui chatouilla le dos. Elle frissonna, malgré son épais chandail gris. « Je devrais aller fermer la fenêtre », pensa-t-elle. Mais quelque chose qui risquait d'être dans le noir l'empêchait de se lever. Quelque chose d'indiscernable, d'invisible.

Il y avait des heures qu'elle était là. Des heures ; un nombre incalculable de minutes et de secondes, à veiller Sarah, à regarder sa poitrine se lever et s'abaisser presque imperceptiblement.

Il lui avait semblé que c'était bien peu de chose à proposer quand Éric était sorti de son cabinet, un peu après quatre heures et lui avait dit :

— Jordan, on vient de téléphoner de l'hôpital pour me prévenir qu'on a dû renvoyer M^{me} Carson chez elle. Elle n'aurait pas dû venir prendre son service, d'abord, et...

— Tu veux que j'y aille ?

— Oui. J'aimerais bien, dit-il en la regardant comme il ne l'avait plus fait depuis que Mark les avait surpris la veille au soir. Il n'y a pas grand-chose à faire pour Sarah, et le peu de soins, les infirmières habituelles peuvent y veiller. Mais si tu restes dans la chambre...

— J'en serais très heureuse, Éric.

Elle ne s'était pas rendu compte que le temps paraîtrait si long. Si interminable, avec rien pour en marquer la fuite, sinon les visites du docteur Roberts et des infirmières. L'une d'elles lui avait apporté son dîner sur un plateau, et elle avait fait durer son repas le plus longtemps possible. Éric était passé, avec l'infirmière en chef, au cours de sa tournée. Et puis plus rien.

En fait une foule de choses. Elle avait songé à tout ce que Mark Cutler avait dit. La veille, elle avait chassé tout cela de son esprit, quand Éric le lui avait ordonné.

— Oublie tout ça, Jordan. Cet homme a dépassé les bornes et il le sait. Il ne nous embêtera plus.

Il ne les avait plus embêtés. Il n'y avait pas eu de coups de

téléphone à la maison, ni d'autres interrogatoires à l'hôpital. Jordan s'en était informée en arrivant.

— Non, ni le chef de police ni cet agent ne sont revenus, lui avait-on dit. Mais vous n'avez pas besoin d'avoir peur, Miss Taylor. Nous allons faire beaucoup plus attention à nos portes, à présent. Il n'y aura plus de rôdeurs.

Mais si Mark avait raison, et tous les autres tort ? Si l'accident de Sarah avait été délibérément provoqué, comme Mark le pensait ? Et si le criminel, ayant appris que sa première tentative avait échoué, avait recommencé, ici à l'hôpital ?

C'était cette pensée qui pétrifiait Jordan sur son fauteuil. Elle se disait qu'après son double échec, l'agresseur devait être capable de tout, désormais. Il n'aurait aucune difficulté à entrer comme visiteur.

On n'interroge jamais les visiteurs. Il y avait des dizaines de recoins où il pouvait se dissimuler jusqu'au moment où l'hôpital retrouverait sa tranquillité pour la nuit.

« On n'interroge jamais les médecins non plus », assura au fond d'elle-même la voix de la franchise.

Jordan s'exclama alors tout haut :

— Non. Pas Éric. Pas lui !

Elle alla chercher son sac et ses cigarettes sur la commode, en alluma une et amena son fauteuil un peu plus près de la fenêtre, dans l'espoir que le courant d'air chasserait la fumée. Éric n'aurait pas... ne pouvait pas... et s'il avait voulu, il y avait tant de moyens plus faciles...

Non !

Mais le vent, loin de chasser la fumée, repoussait les écharpes bleues dans la chambre. Jordan écrasa la cigarette dans un cendrier de verre, la frotta, fit éclater le papier, répandit le tabac.

Mais si ce n'était pas Éric, qui alors ? Qui tenterait de tuer Sarah, et pour quelle raison ? Sarah menait une vie simple dans une petite ville toute simple. En quel lieu, à quel moment, Sarah avait-elle pu se trouver mêlée à des intrigues criminelles ?

L'accident devait être un accident, un accident ordinaire. Et un rôdeur s'était introduit dans la chambre de Sarah à l'hôpital. Il n'y avait aucun rapport entre les deux événements. Il ne pouvait y en avoir. Et ils n'avaient d'autres mobiles que le hasard.

Mais pourtant, il y avait la lettre de Sarah...

Sa mère avait encore fait allusion à la lettre de Sarah quand Jordan lui avait téléphoné des nouvelles, dans la matinée.

— C'est comme si elle avait eu un pressentiment, avait dit M^{me} Taylor. Est-ce que je peux faire quelque chose pour aider ?

— Non, maman. Elle est très bien soignée.

— Comment vont les enfants ? Je voudrais leur parler.

Sarah avait dû sentir quelque chose. Ou même avoir vent d'un fait précis. Mais qu'est-ce qu'elle pouvait bien avoir découvert dans une petite ville comme Hamilton ?

En plein jour, Jordan aurait pu embrasser du regard presque toute la ville, de la fenêtre, avec ses collines qui descendaient vers Central Street, avec les quatre cents mètres de son quartier commercial, ses vieux immeubles dont certains portaient leur âge sans honte, et d'autres avaient eu recours à la chirurgie esthétique. Il y en avait enfin d'autres encore, comme la poste, qui étaient faits de pierre et de verre, d'aluminium et de bois de séquoia.

C'était une ville comme une autre. Avec ce petit côté indéfinissable qui caractérise les localités de la Nouvelle-Angleterre. Étaient-ce les églises blanches aux grands clochers effilés ? Les rues trop étroites ? En tout cas, Hamilton était une jolie ville pittoresque et charmante.

De prime abord, Hamilton présentait le visage même de l'ingénuité la plus candide.

Mais une ville a des habitants. Et les gens ? Ceux qu'elle avait rencontrés, les amis de Sarah ?

Il y avait les Holden, qui étaient venus à l'hôpital, qui s'étaient joints à Jordan chez Slade. Et qui l'avaient poursuivie de leurs prévenances au cours de la journée. Maude avait téléphoné de bonne heure dans la matinée, pour inviter Jordan à déjeuner, en lui disant d'amener les enfants pour la journée.

— Ils ne peuvent pas jouer dehors. Et avec les deux miens, ils seront peut-être un peu moins dans vos jupes. Je sais que c'est un des jours où Lilah ne vient que dans l'après-midi.

Les cinq enfants avaient l'habitude de jouer ensemble. Ils s'amuserent très joyeusement et, après le déjeuner, Maude leur donna des nattes à étendre par terre dans la salle de jeux, pour la sieste. Chose, curieuse, ils se reposèrent.

Maude et Jordan parlèrent surtout de Sarah. Et de la maison des Holden, qui était vaste et neuve.

— Elle est beaucoup trop prétentieuse pour nous, au fond, dit Maude. Mais Avery est un optimiste en ce qui concerne la vente de son matériel de radiographie dans le nouveau secteur qu'il prospecte.

Elle parlèrent aussi de la couleur des meubles que Maude achèterait quand elle le pourrait, des meubles qui rempliraient les espaces vides et iraient bien avec le ravissant beige doré des murs et des tapis, ton qui se retrouvait dans le papier peint de la salle à manger et du hall.

Sûrement, les Holden étaient assez simples.

Et James Sampson, le professeur d'anglais ? Et Sam Greer, l'assureur d'Éric ? En se rappelant la silhouette pataude et molle du professeur, et le visage de Sam Greer, aux traits ascétiques mais au

tempérament qui ne l'était guère, Jordan vit en eux des hommes qui ne présentaient aucun intérêt pour elle, mais qui n'en étaient pas moins des gens ordinaires, comme tout le monde.

Quant aux Bassett, Jordan les considérait comme un brave couple d'âge mûr. Ils lui avaient plu, certes. Mais, pour l'instant, il ne s'agissait pas de sympathie ni d'antipathie. Il fallait trouver quelqu'un qu'elle pourrait montrer du doigt en disant : « C'est à vous qu'on peut imputer ce je-ne-sais-quoi qui a gangrené Hamilton. »

Car il y avait bien quelque chose, elle en était sûre. Elle l'avait flairé, avant même d'arriver à Hamilton. Dans le prétendu garage d'Henry Tate. Et même hors du garage, quand le sourcilieux Vinnie s'était avancé vers elle, prêt à l'empoigner...

Grotesque, se dit-elle. Il avait simplement essayé de lui faire du plat et avait continué quand il était venu ramener la voiture. Ça, c'était le genre de complication dont elle pouvait aisément se débarrasser. De toute façon, ça n'avait aucun rapport avec Sarah.

Évidemment, elle avait eu le pressentiment d'un danger au restaurant Slade, l'impression qu'il y avait de la haine dans la salle, de la haine dirigée contre elle... qui déployait ses doigts glacés contre elle...

Mais si Mark avait raison, la haine avait déjà agi. Contre Sarah. Laquelle, parmi toutes ces personnes à qui elle pensait, pouvait avoir une raison de haïr Sarah ? De vouloir la tuer ?

Jordan retourna lentement près du lit. Elle contempla Sarah. Les ecchymoses étaient plus laides, maintenant, verdâtres, noirâtres, argentées, sur un fond de teint clair, sous un casque de cheveux chatoyants.

Est-ce que Sarah avait fait quelque chose qui motivât cette haine ? Avait-elle eu une aventure que justifierait quelque détresse profonde dans son ménage ? Personne ne connaît jamais la vérité sur un mariage, à part évidemment les deux intéressés.

Jordan alla à la fenêtre, appuya le front contre la vitre glacée. Les rafales se poursuivaient, chargées de pluie. La lueur des lampadaires était toute déformée par l'humidité. Dans le parking, quelques rares voitures restaient encore. Jordan consulta sa montre. Les heures des visites étaient passées. Les visiteurs étaient rentrés chez eux.

Oui, les visiteurs. Au fait, est-ce qu'elle n'était pas, elle aussi, quelqu'un en visite ? À part ça, que pourrait-elle jamais être, ici, à Hamilton ?

Jordan repoussa son fauteuil dans le coin. Loin de la fenêtre, de la lumière, de Sarah. Tous les muscles, tous les os de son être étaient accablés par la fatigue. Comme ce serait reposant de s'abandonner contre le dossier, de fermer les yeux !

Dans le fauteuil, Jordan luttait contre le sommeil. Quel merveilleux

nuage de paix, d'oubli, d'ignorance ! Mais il ne fallait pas se laisser surprendre à dormir par l'infirmière.

La porte s'ouvrit. Sans avertissement. Sans bruit. Elle s'ouvrit peu à peu, centimètre par centimètre, et personne n'entra.

— Qui est là ?

Jordan avait posé la question à mi-voix et pourtant, elle avait l'impression d'avoir parlé fort, beaucoup trop fort. En tout cas, elle avait clairement montré qu'elle était là, qu'elle avait vu la porte s'ouvrir. Le battant dissimulait encore l'importun.

Soudain, l'attente devint intolérable. Jordan traversa la chambre d'un pas hésitant, les jambes molles, et tira brusquement la porte devant un homme qu'elle ne reconnut pas. Pas au premier abord. Tout en se demandant quel signalement elle pourrait bien donner de lui plus tard – grand, bien bâti, en costume foncé – elle s'entendit s'exclamer :

— Mark Cutler ! Pourquoi ouvrez-vous cette porte sans frapper, sans me permettre de savoir qui c'est ?

— Excusez-moi. L'infirmière m'a dit que je pouvais entrer et j'essayais de ne pas faire de bruit. Comment va-t-elle ?

Son regard dépassait Jordan, se portait sur le lit.

— Toujours pareil.

— Pas d'ennuis ?

— Aucun.

— Si on me laissait faire, je mettrais un gardien de jour et de nuit, mais... Est-ce que vous pouvez sortir dans le couloir quelques minutes ? Il faut que je vous parle.

Jordan hésita. Au bout du couloir, elle voyait une lumière rouge allumée au-dessus d'une porte, une infirmière ouvrait cette porte, entraînait dans la chambre. Juste en face de la chambre de Sarah, il y avait un banc de bois. Mark lui dit :

— Si nous nous asseyons là, en laissant la porte ouverte, ça devrait aller.

Ce soir, Mark ne lui paraissait plus le même homme. Elle avait l'impression qu'il s'était dépouillé de son autorité en abandonnant son uniforme. Il venait la voir sur un plan qui n'était plus celui de leurs précédentes relations. Certes, ses épaules étaient aussi droites, ses façons aussi nettes, son regard aussi vif. Mais il était plus sombre. Sans l'uniforme vert, les yeux qu'il fixait sur ceux de Jordan semblaient tout noirs.

— Vous avez entendu parler de ceux qu'on appelle « Les Quatre Braqueurs de banques », j'en suis sûr ?

Jordan se sentit froncer le sourcil. Elle se demanda pourquoi il lui parlait de cambrioleurs de banques. Quel rapport cela pouvait avoir avec elle ? Avec Sarah ?

Elle fit signe que oui. Les journaux avaient publié de gros titres, des éditoriaux. Les caméras de la télévision s'étaient braquées sur chaque banque cambriolée, sur les employés qui avaient été forcés d'ouvrir les chambres fortes, de se coucher par terre, réduits à l'impuissance pendant que les voleurs se servaient.

— Personne n'a jamais été capable de donner d'eux un signalement précis, reprit Mark. Ils portent des déguisements grotesques, sous prétexte, apparemment, que les employés de banque ne verront que la barbe, la cicatrice et ainsi de suite. Le camouflage ostensible. Ils utilisent une voiture quelconque. De cette voiture, on sait seulement qu'elle est de couleur foncée et loin d'être neuve. Ils mettent au point chaque hold-up avec une minutie toute professionnelle, dans ses moindres détails.

— Je ne comprends pas pourquoi...

Il l'interrompit d'un geste impatient :

— La plupart des billets sont impossibles à repérer ; toutefois, toutes les banques de Nouvelle-Angleterre possèdent les numéros de série de certains des billets volés. Deux d'entre eux, des coupures de vingt dollars, sont apparus ici, à la banque de Hamilton. Ils provenaient d'un dépôt effectué par un marchand de spiritueux. Des gars du F.B.I. et du Trésor ont passé la journée ici. À mettre la ville sens dessus dessous pour essayer de découvrir qui a donné ces billets en paiement.

— Ça pourrait être un étranger à la ville, dit Jordan. Un voyageur de passage.

— Les types du Trésor ne le pensent pas. Ils sont convaincus qu'un habitant de Hamilton à accès au butin des « Quatre Braqueurs ». J'ai dû les accompagner dans toute la ville toute la journée. C'est pourquoi je n'ai pas pu venir plus tôt.

« Il a attendu de ne plus être de service, pensa Jordan, d'avoir pu quitter l'uniforme. »

— C'est gentil d'être venu, dit-elle.

— Gentil ? C'est tout ce que vous avez compris dans ce que je vous ai dit ?

L'infirmière arrivait dans le couloir. Jordan aperçut la tache blanche de sa blouse, la vit s'approcher d'un pas vif.

— M^{me} Stoneman va bien ?

— Autant que je puisse en juger, répondit Jordan.

L'infirmière entra dans la chambre de Sarah, et Jordan la suivit. Rien de changé. Ni dans la chambre. Ni dans l'état de Sarah. Elle était toujours immobile, ses cheveux éclatants étalés sur l'oreiller.

Sur ces entrefaites, un bourdonnement se fit entendre dans le couloir. En deux tonalités. L'infirmière sortit précipitamment, en murmurant quelques mots sur les nuits de tempête et les malades qui

s'agitaient toujours beaucoup par grand vent.

Mark se tenait sur le seuil, attendant Jordan.

— Vous ne voyez donc pas ? demanda-t-il.

Était-ce donc ça, ce qui n'allait pas à Hamilton ? Était-ce un rapport entre Sarah et les cambrioleurs de banques ?

— Non, dit Jordan. Je ne vois pas.

— Connaissez-vous quelqu'un, à part votre sœur, qui ait été victime ici de deux tentatives de meurtres ?

— Vous êtes le seul à dire ça.

Il paraissait soudain plus grand. C'était comme un écran noir interposé entre Jordan et la lumière.

— Bon, je suis le seul. Mais je puis avoir raison. Et si j'ai raison, Sarah Stoneman a vu quelque chose, elle sait quelque chose, qui oblige un des voleurs à se débarrasser d'elle. *Ici, à Hamilton.*

Jordan resta silencieuse.

— Ce n'est pas le docteur Stoneman, ajouta Mark avec plus de douceur. J'ai vérifié les consultations qu'il a données les deux soirs. C'étaient des visites réelles.

Jordan se détourna. Elle ne voulait pas laisser voir à Mark à quel point tout se trouvait changé, maintenant qu'Éric n'était plus soupçonné.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, poursuivit Mark. J'ai vérifié moi-même les portes de l'hôpital. Et si quelqu'un a pu s'introduire ici auparavant, il aura autre chose en tête, ce soir, que Sarah Stoneman !

Il lui sourit gentiment, et elle se surprit à lui rendre son sourire, puis il tourna brusquement les talons et repartit dans le couloir.

Jordan rentra dans la chambre de Sarah. Elle alla regarder par la fenêtre. Au bout de quelques secondes, elle vit une voiture s'éloigner de la porte de l'hôpital et descendre la côte. Pas une voiture de ronde ; c'était l'auto personnelle de Mark. Juste avant de la perdre de vue, Jordan aperçut les feux rouges arrière. Ils clignotèrent à deux reprises. Comme si Mark savait qu'elle regardait.

Des flocons de neige se mêlaient maintenant à la pluie. Fouettés par le vent, ils commençaient à former des pistes et des amas blanchâtres. Si la neige persistait, si elle tombait toute la nuit, le lendemain matin tout allait être d'une blancheur immaculée. Tout serait neuf et propre.

Jordan avait des pneus spéciaux sur sa voiture. Elle n'aurait aucune difficulté pour rentrer. Elle quitta la fenêtre pour regagner son fauteuil dans le coin et s'installa confortablement ; dans une heure, l'infirmière de Sarah allait venir la relever.

Elle ne l'entendit que lorsqu'il se trouva dans la chambre et qu'il eut refermé la porte. Elle avait du somnoler ; quand elle se réveilla, elle ne trouva que les ténèbres et quelque chose d'affreux qui avait

surgi dans la chambre et se glissait vers le lit de Sarah.

Jordan se leva brusquement, entendit quelque chose tomber du haut du fauteuil sur le plancher. C'était peut-être son sac à main.

Il s'arrêta et se retourna.

Quand Jordan voulut parler, tout le visage lui fit horriblement mal.

Le coup était déjà assené. Ç'avait été instantané, brutal, définitif.

En même temps, ce fut le néant. En tombant, Jordan avait essayé de hurler un nom.

CHAPITRE IX

James Sampson acheva son dîner tardif, porta le plateau à la cuisine et l'y abandonna pour la femme de ménage qui devait venir dans la matinée. Il ne la voyait presque jamais et aurait fort bien pu ne pas la reconnaître en la croisant dans la rue. Et cependant, il la connaissait d'une façon particulièrement intime ; il savait comment elle empilait la vaisselle avec une minutieuse précision, comment elle bordait son lit si serré qu'il était obligé de dégager la couverture pour pouvoir se coucher ; comment elle disposait les meubles avec un formalisme géométrique si délirant qu'il était forcé, en rentrant, de tout chambouler pour introduire un peu de fantaisie.

Dans le salon, il se dirigea vers le bar encastré dans le mur et se servit un cognac. Il s'arrêta un instant pour écouter un passage du *Concerto brandebourgeois* qu'il aimait tout particulièrement. La chaîne stéréo, les nouveaux enregistrements, étaient supérieurs à tout ce qu'il avait jamais possédé jusque-là. Et pourtant, ce soir-là, la musique ne lui apportait pas autant de satisfaction que d'habitude.

C'était un de ces soirs où il aurait dû aller à Concord. Ou amener quelqu'un chez lui. Non. Pas chez lui. Précipitamment, il repoussa cette éventualité.

C'était presque comme s'il avait entendu sa mère lui dire : « N'oublie jamais, James, que tu es un Sampson. C'est un nom réputé, à Hamilton. Tâche de toujours le conserver sans tache ! »

Les grandes vitres des fenêtres lui renvoyaient l'image du salon : l'épaisse moquette grise, les murs aux panneaux à glissière, le mobilier suédois, si gracieux, évoquant l'air et la lumière.

Il se rapprocha de la fenêtre. Le reflet disparut. Il ne vit plus que la nuit. Une nuit de tempête qui cinglait les branches du pin devant la maison, et les arbres sur la colline. Le paysage s'agrémentait d'une blancheur bizarre. James se colla à la vitre, une main au-dessus des yeux pour se protéger de la lumière de la pièce. Il neigeait. C'était la première neige de l'année.

Impossible, ce soir-là, de tenir en place. Il quitta la fenêtre. Il détestait la première neige, la première brise tiède du printemps, les couleurs de l'automne. Tous les symboles du changement.

Toute sa vie se déployait en équilibre instable entre ce qui est normalement admis et ce qui est interdit. Il suffisait du moindre

changement, du déséquilibre le plus minime, pour faire sombrer Sampson dans le néant. Déjà, la zone interdite se développait avec une rapidité effrayante.

Il aurait dû se marier. Même avant de savoir qu'il était trop tard, sa mère le poussait à se marier « Une femme, ça peut servir de diversion, ça peut te protéger. » Elle ne pensait, à ce moment-là, qu'aux mœurs contre nature de son fils. Elle ne se serait jamais douté du reste !

Tout avait commencé comme un jeu, ou peut s'en faut. Les quatre, des amis de longue date, bavardaient à propos d'un film passé à la Télé. Il s'amusaient à en relever les invraisemblances, les défauts de l'intrigue. De fil en aiguille, ils avaient remanié l'intrigue et changé le décor, pour adopter celui d'une banque. Une banque de la Nouvelle-Angleterre. Il leur avait suffi de boire encore quelques tournées pour mettre au point le hold-up d'une vraie banque dans une vraie ville.

Ils ne surent jamais, par la suite, lequel des quatre avait affirmé : « On l'exécutera, ce hold-up. » Personne ne l'avait peut-être dit, en tant qu'individu.

Ils s'en seraient peut-être tenus à ce premier hold-up réussi, sans Vinnie. Vinnie réclama une part du butin, puis voulut recommencer. Tous, pour des raisons diverses, voulurent recommencer. Pour avoir des émotions fortes. Pour avoir l'impression d'être forts. Pour avoir le plaisir de combiner soigneusement une expédition. Pour se sentir solidaires, au sein d'un groupe absolument ferme.

Ils recommencèrent donc. À maintes reprises. Ils améliorèrent leur technique. Et dans la cachette adoptée par chacun d'eux, le butin des billets volés devint de plus en plus gros et de moins en moins facile à dépenser. Il était convenu de ne pas chercher à écouler cet argent, de ne pas mettre un seul billet en circulation tant qu'ils n'auraient pas découvert un moyen sûr.

Sampson tint bon aussi longtemps qu'il le put.

Mais les autres avaient soit des revenus plus importants, soit des besoins plus modestes que lui. Au cours des derniers mois, il avait été forcé – oui, forcé – d'en écouler un peu. Il avait fait attention, il n'en avait pas passé beaucoup. Dix dollars par-ci, vingt dollars par-là. Et toujours hors de la ville. Toujours dans des localités si fréquentées que personne ne pourrait se rappeler James Sampson. Ou son compagnon de débauche.

Il acheva son cognac, posa le verre sur la table basse et écouta les dernières mesures du concerto. Il les avait tous écoutés ce soir ; il avait besoin de la clarté, de la robuste architecture des compositions de Bach...

Soudain, la sonnette retentit.

Il s'arracha aux profondeurs du canapé, traversa la pièce et, après avoir allumé la lumière jaune de la cour, ouvrit la porte à la fureur du

vent.

— Bonsoir ! Qui est-ce ?

Du petit perron, sa voix s'envola dans le vent.

Personne ne répondit. Une silhouette sombre gravissait les marches. À l'extrémité de l'allée, Sampson distinguait une voiture arrêtée. La lumière des fenêtres projetait une légère clarté sur la haie de cèdres qui séparait l'allée de la rue. Mais la chaussée et la voiture demeuraient dans l'ombre.

Se pouvait-il que ce fût... ? Non. Pas par une nuit pareille. Il ne serait pas venu de Concord jusqu'ici. Il avait dit qu'il ne fallait jamais venir chez lui.

L'homme posait le pied avec précaution sur chaque marche, et gardait la main sur la rampe de fer forge.

— Qui est là ? répéta Sampson.

La tête se leva. Fouettée par la neige, rouge de froid, il reconnut le visage d'Avery Holden.

— Vous ne pourriez pas balayer votre escalier ? grommela-t-il.

Sampson vit que les marches étaient verglacées, elle luisaient et scintillaient sous la lumière jaune. Il marmonna des excuses et dit :

— Entrez. Entrez donc.

Holden atteignit le haut du perron et secoua la neige qui s'était amassée sur son manteau avant de mettre le pied à l'intérieur. Ses cheveux drus étaient mouillés, leurs reflets couleur rouille se trouvaient marbrés de taches noires.

— Nous avons des pépins, annonça-t-il. De gros pépins.

Sampson sentit la terreur l'étreindre, tout en regardant Avery se débarrasser de son pardessus et le jeter sur un fauteuil.

Il avait été si prudent ! Il avait toujours écoulé ses billets hors de Hamilton, surtout à Concord ou à Manchester, certains même à Boston.

— Quel genre de pépins ?

Holden s'avança sur lui. Sampson recula, en découvrant la méchanceté qui se lisait sur le visage de Holden. Ses épaules robustes se ramassèrent, ses bras s'avancèrent brusquement et ses mains empoignèrent Sampson par les revers de son veston et l'amènèrent tout près, presque nez à nez.

Sampson était plus grand et plus gros que Holden, mais n'avait aucune énergie. Il le reconnut en son for intérieur et resta mou comme une chiffé. Il n'essaya pas de résister.

— C'est vous qui avez dépensé l'argent des hold-up, mon vieux Jim ? Ici, à Hamilton ?

— Mais non ! Bien sûr que non !

— Toute réflexion faite, ça ne peut guère être vous, dit Holden en

le lâchant. Vous n'en avez pas le courage. Vous avez peur, Jimmy, mon gars. Déjà. Sans savoir encore de quoi on peut avoir peur. Et puis, vous ne seriez pas là, à vous offrir une petite jam-session personnelle ! Mais bon sang ! arrêtez donc ce sacré phono ! s'écria-t-il.

Sampson obéit docilement. La pièce redevint silencieuse, on n'entendait plus que le léger froissement des flocons de neige sur les vitres.

— Vous n'avez pas passé les billets, d'accord, reprit Holden. Mais quelqu'un l'a fait. Quelqu'un a dépensé deux billets de vingt dollars, dont le numéro avait été relevé. Ici, à Hamilton. Les billets ont fait leur apparition dans la recette du marchand de vins et liqueurs quand il l'a déposée à la banque. Ce qui fait que les types du F.B.I. ont rattrapé dès potron-minet.

Holden se dirigea vers le bar. Il négligea la bouteille de cognac et avança la main vers une bouteille de scotch non entamée. Il fit sauter la capsule et se versa une bonne rasade d'alcool.

— Je vous conseille de prendre encore un petit coup de cognac, mon vieux Jim, dit-il. Vous êtes tout vert.

Mais ce ne fut pas le cognac qui ranima James Sampson. Ce fut d'apprendre dans quelle caisse les billets compromettants, avaient été trouvés. Sampson n'achetait jamais rien chez le marchand de vins et liqueurs local. Il faisait tout venir d'un grand magasin new-yorkais.

— Alors, c'est vous, Holden ?

Il n'aurait pas dû poser cette question, il le comprit tout de suite. La lourde tête de Holden se balançait comme celle d'un taureau prêt à charger. Toute sa carcasse se ramassa comme un ressort. Et puis il éclata de rire.

— Touché, James !

Ils remplirent leurs verres et restèrent debout à côté du bar.

— Si ce n'est ni vous ni moi... commença James tout en se demandant si Avery n'avait pas écoulé quelques billets par-ci, par-là ; s'ils ne l'avaient pas tous fait plus ou moins ; si, par suite de l'importance croissante du magot et sous l'effet du développement de leurs besoins quotidiens, le butin accumulé par chacun d'eux n'avait pas commencé à se disperser aux quatre coins de la Nouvelle-Angleterre. Oui, reprit James, si ce n'est pas nous, qui est-ce, alors ?

— C'est ce qu'il nous faut découvrir.

Sampson savait qu'il ne pourrait jamais croire à l'innocence de qui que ce soit, maintenant qu'il avait réussi à faire avaler la sienne. Alors que c'était faux, tout ce qu'il y a de plus faux !

— J'ai essayé de mettre le grappin sur les autres depuis que je l'ai appris, tard dans l'après-midi. Je suis allé partout, et vous êtes le premier que je dénicher. La nouvelle ne doit pas encore être connue. Ou peut-être si, mais alors ils m'évitent. Pour une bonne raison, mon

vieux Jim. Pour une excellente raison !

Holden s'approcha de la fenêtre et contempla la nuit glaciale.

— Si nous ne perdons pas la tête, dit-il, si nous nous conduisons comme d'habitude, rien ne saurait nous distinguer des autres habitants de Hamilton. On ne risque rien de plus que les autres. Il doit bien y avoir cent à deux cents personnes qui vont acheter la gnôle chez ce bonhomme, tous les jours.

Il retourna au bar et ajouta :

— Les fédés auront du mal à remonter jusqu'à nous pour les billets !

Pas tant de mal, songea Sampson, puisque la ville avait été repérée comme étant une localité où l'argent volé avait été dépensé. Le Trésor et le F.B.I. ne la laisseraient jamais en paix. Même s'ils ne trouvaient rien pendant des jours, des semaines, des mois, ils s'y accrocheraient. Et, avec le temps, ils finiraient bien par repérer les quatre Braqueurs !

En fait, ils étaient trois qui n'étaient d'ailleurs pas toujours les trois mêmes, plus le conducteur – Vinnie, qui avait su doter d'un moteur ultra-rapide une conduite intérieure noire des plus banales.

Les pensées de Sampson se détournèrent de la personnalité ambiguë de Vinnie pour revenir à la voiture. Toutes les voitures de Hamilton, dans les garages et chez les marchands de voitures d'occasion, allaient être soigneusement examinées. Par des experts. Et quand on ne trouverait rien à Hamilton même, les recherches s'étendraient le long des routes qui aboutissaient à Hamilton.

Combien de temps leur faudrait-il pour atteindre le cimetière de voitures d'Henry Tate ?

Pour découvrir ce qu'il y avait sous le capot de la vieille bagnole noire et arracher la vérité à Henry ?

Pas très longtemps. Mais assez longtemps pour permettre à James Sampson d'aller se mettre à l'abri. De trouver le havre de paix dont il rêvait. Pour la première fois de sa vie, la perspective d'un changement le séduisit. Avoir une vie entièrement nouvelle, complètement différente.

— Oh ! mais non, mon vieux Jim, ne vous faites pas d'illusions ! Ôtez donc votre nez de ce ballon de cognac. Écoutez-moi.

Les jambes de Sampson devinrent soudain toutes molles. Si Avery Holden pouvait deviner ses pensées avec une telle précision, le premier poulet venu en ferait autant.

— Tenez... Votre manteau. Allez, mettez-le, mon vieux. Il faut que nous nous occupions de cette voiture nous-mêmes. Tout de suite. Dès ce soir.

Ils avaient atteint la porte quand le téléphone sonna.

— Répondez, dit Holden.

Sampson en était incapable.

En marmonnant un juron, Holden traversa la pièce et décrocha. Il écouta.

— Répétez ça plus lentement, dit-il ; et puis : Pour quelle raison a-t-on arrêté Henry Tate ? (Il y eut un silence.) Non, bien sûr, ce n'est pas Sampson. C'est Holden.

Comme si on pouvait, songea Sampson, se méprendre en entendant la voix de basse d'Avery Holden !

— Peu importe ce que je fais ici ! Dites-moi pourquoi Henry Tate est en taule ?

Pas à cause de la voiture, Sampson en était sûr. Il était impossible qu'ils eussent cherché et trouvé la conduite intérieure noire. Pas si vite.

Il regarda Holden raccrocher lentement. Le visage crayeux, il contemplait fixement un point vague, derrière Sampson. Sur la porte.

— Henry a été arrêté pour ivresse et tapage sur la voie publique, dit-il.

— Et quel rapport ça peut avoir avec nous ?

— Henry a été enfermé au violon pour la nuit. Et dans son portefeuille... son foutu portefeuille de merde ! on a trouvé plus de cinq cents dollars en billets dont les numéros de série avaient été relevés !

Les yeux d'Avery se braquèrent alors sur Sampson.

— Alors, cette fois, on est dans le bain. Et vous allez vous tirer les pattes, hein, mon vieux Jim ? Vous allez prendre tous les foutus billets que vous avez et vous faire la malle ? Je me demande jusqu'où vous irez avant d'être arrêté. Je ne crois pas que ce sera très loin. Non, Jim, pas très loin.

CHAPITRE X

Quand il eut refermé la porte de l'appartement de Sampson, Avery Holden se mit à descendre l'escalier du perron sans se rappeler que les marches étaient couvertes de verglas. Il glissa. Il eut alors l'horrible impression de s'envoler dans le vide, sans avoir rien pour le retenir, absolument rien. Et puis ce fut le contact brutal et douloureux avec l'arête vive des marches.

Il resta étendu, en proie à l'horrible douleur et à la gêne minime de recevoir de la neige sur la figure, de la neige qui s'insinuait sous le col de son manteau et de sa chemise et lui glaçait le sang. Il remua prudemment. Il ne semblait rien avoir de cassé. Il se remit alors debout, agité de frissons incoercibles, cramponné à la rampe.

Il se dit qu'il ferait bien de prendre un remontant pour sentir la chaleur de l'alcool se répandre dans sa gorge, le long de ses bras et de ses jambes, pour reprendre des forces. Il leva la tête vers l'escalier qui luisait d'un jaune bizarre sous la lumière du grand globe fixé sous le toit du perron. Il ne voulait pas s'exposer à une nouvelle mésaventure avec les marches.

Il ne tenait pas non plus à se retrouver en présence de James Sampson. Il ne pouvait supporter de revoir la peur de ce gros lard, cette peur qui transformait tout son être en une masse obscène de gelée tremblotante qui semblait jaillir, toute nue et honteuse, par ses yeux clairs. Elle éveillait chez Holden une rage profonde, élémentaire.

Mais au moment où il envisageait d'écraser d'un coup de poing cette grosse face blême, Holden avait soudain revu son propre visage florissant, à l'air honnête, tel qu'il apparaissait quand il écoulait des billets dans tous les magasins, non seulement de Hamilton, mais de toutes les localités où il s'arrêtait au cours de ses tournées.

Il y avait été bien obligé, pour pouvoir faire face aux traites destinées à payer sa villa. Il l'avait fait presque depuis le début. En commençant par les grandes villes, les grands magasins des villes. Et comme rien n'était arrivé, il s'était enhardi, plein de confiance en sa chance. Sa part comprenait peut-être beaucoup de billets dont les numéros n'avaient pas été relevés ; sinon, ils avaient dû passer entre les mains de caissiers bien négligents.

Il en résultait pas moins qu'il était aussi coupable que Sampson ; en toute honnêteté, il ne pouvait pas casser la figure à un complice sous

prétexte qu'il avait commis une indélicatesse à laquelle, lui, Holden, s'était livré aussi !

En toute honnêteté ! Avery sourit amèrement en se traînant vers sa voiture. Est-ce qu'il y avait un rapport quelconque entre l'honnêteté et lui ? Quand il traitait des affaires en tant que représentant d'une société honorablement connue, en fournissant à ses clients de la marchandise de bonne qualité, tout en faisant un bénéfice légitime... oui, bien sûr, là il s'était montré généralement honnête. De même, il n'avait jamais trompé Maude.

Il s'était cramponné à ces choses-là. Les autres, ses activités inavouables, il les avait repoussées dans un recoin de son esprit. Pour lui, c'était comme une sorte de sport. Un sport qui rapportait, oui, mais qui exigeait une mise au point précise, soignée. Cet argent-là, pour lui, ne se distinguait pas tellement des billets qu'il fourrait dans sa poche après une partie de golf ou de poker, ou un pari de football.

Il s'était tellement habitué à puiser dans son trésor qu'il ne cherchait même pas à savoir comment il allait s'en tirer.

C'était d'ailleurs tellement facile ! Lors de ses tournées, il prospectait la plupart des villes et des villages de la Nouvelle-Angleterre. Partout où il allait, il essayait de se rendre compte de l'importance des banques locales et notait celles qui lui paraissaient le plus susceptibles de garder de grosses sommes en liquide. Il posait des questions discrètes pour s'en assurer.

Et puis, au voyage suivant, peut-être, ou à celui d'après, il entrait dans la banque, se faisait connaître, touchait un chèque et repartait avec le plan de l'établissement dans la tête. Il lui suffisait ensuite de guetter la banque d'un poste d'observation anodin, de l'autre côté de la rue, du genre café ou station d'autobus, ou même de sa propre voiture. Il apprenait ainsi qui venait ouvrir la banque, le matin, à quelle heure et si un client matinal était susceptible de se présenter.

Il repassait ces renseignements à ses complices. Mais ils ne se mettaient pas tout de suite au travail, sur ses seuls dires. Ils prenaient le temps de laisser le projet mûrir. Ils apprenaient par cœur le plan des lieux, les heures et le nom des gens ; et quand ils connaissaient tous les éléments sur le bout du doigt, ils se mettaient alors vraiment au travail.

Était-ce l'émotion du rappel de tous ces souvenirs ? Ou simplement l'effet du froid ? En tout cas, ses mains tremblaient en introduisant la clé dans le contact et en mettant le moteur en marche. Après tout, quelle importance ?

Le système de chauffage était rapide. Il fit chaud dans la voiture presque aussitôt. Avery quitta le bord du trottoir en dérapant un peu. Il redressa et, en descendant la côte pour s'éloigner de la maison de Sampson, ses frissons se calmèrent et cessèrent tout à fait. Son corps se

tranquillisa, son esprit aussi. Il arrivait à réfléchir.

De l'argent volé avait été découvert à Hamilton. C'était le point de départ. Ensuite, Henry Tate avait été arrêté et d'autres billets volés avaient été trouvés dans le portefeuille d'Henry Tate. C'était le deuxième fait. Les fédéraux, la police locale et la police d'état avaient fouiné en ville toute la journée. À présent, ils devaient se démenier autour d'Henry, pour essayer de le dégriser et de le faire parler.

Henry allait se débattre et tourner autour du pot. Et puis il se mettrait à table. Tel un tricot, l'organisation allait s'effiler et livrer jusqu'au dernier indice, compromettant jusqu'à l'ultime comparse.

Mais si Henry ne parlait pas ?

Avery freina par à-coups pour aborder la fin de la descente où la pente était le plus raide. Mais il ne dérapa pas. La chaussée n'était pas verglacée, elle blanchissait sous les gros flocons qui tourbillonnaient comme des confetti dans la lueur des phares, mais elle n'était pas glissante. Le feu changea juste au moment où il arrivait au croisement et il stoppa.

Il ne passait aucune voiture dans Central Street, dans aucune direction. Holden aurait facilement pu tourner à gauche et repartir. Mais il attendit. Si Henry ne parlait pas, ils ne risqueraient rien.

Il envisagea cette perspective ; ce serait si bien de pouvoir continuer d'être représentant en matériel radiologique, d'être toujours le mari de Maude et le père des garçons. Il songea à ses fils quittant Harvard avec leur diplôme pour entrer à la faculté de médecine, chose que lui-même n'avait pu faire, parce que son père était mort trop tôt, et qu'il n'y avait pas eu assez d'argent à la maison. Il se rappelait les paroles solennelles du serment d'Hippocrate, quand un coup de klaxon impatient, derrière lui, le ramena à la réalité, dans les rues enneigées de Hamilton.

Il tourna à gauche. La voiture derrière lui le doubla à toute vitesse. Avery roulait lentement. Il passa l'enseigne au néon qui annonçait en rouge TAXIS VINNIE. Un seul taxi stationnait le long du trottoir. Son moteur projetait des lambeaux de fumée sale par le pot d'échappement dans la blancheur éblouissante de la neige. Le taxi était vide mais Holden pouvait voir quelqu'un bouger dans le bureau éclairé. Si c'était Vinnie... Si seulement il pouvait amener Vinnie à tenter quelque chose pour son oncle...

Mais ce n'était pas Vinnie. C'était l'un des plus vieux chauffeurs, homme plus grand et plus fort que Vinnie, à la chevelure blond paille.

L'hôtel de ville se dressait au carrefour suivant, avec ses cellules de prison, dissimulées tout au fond. Holden ne les avait jamais vues. Il savait qu'il n'y en avait guère qu'une demi-douzaine et qu'elles étaient surtout utilisées pour permettre aux poivrots de cuver leur cuite pendant une nuit ou pour ramasser les vagabonds. Mais il savait aussi

qu'Henry Tate en occupait une. Et il fallait joindre Henry Tate. Il fallait le réduire au silence. La bâtisse était vieille et laide, en briques rouges. Chaque fenêtre constituait un rectangle de lumière, et toutes les places réservées, dans la rue, contenaient une voiture.

Il y avait des autos en stationnement tout au long de la rue transversale, des deux côtés. Holden s'y engagea, atteignit les entrepôts, près de la rivière, puis fit demi-tour, éteignit ses phares et se gara à vingt ou trente mètres derrière la dernière voiture de la file.

La façade postérieure de l'hôtel de ville était plongée dans l'obscurité. Il aperçut pourtant une porte de service donnant au niveau du sous-sol. De minces rais de lumière dessinaient l'encadrement de la porte. Holden descendit de voiture, releva le col de son pardessus et traversa la rue.

Il s'arrêta net. Une ombre vague venait de passer entre lui et la porte de service. Un instant, les rais lumineux se trouvèrent cachés ; puis ils reparurent nettement à travers les flocons de neige. Il y avait quelqu'un là. Holden ne pouvait donc approcher de la porte.

Il ne pouvait pas non plus regagner sa voiture et partir. Non seulement parce que le quelqu'un en question trouverait ça bizarre, mais aussi parce qu'il lui fallait à tout prix joindre Henry. Il se dirigea à pied vers Central Street, en prenant un air dégagé. Le drugstore, de l'autre côté de la rue, était encore ouvert. Il allait y prendre un café. Oui, il allait s'installer au comptoir et boirait un café. Ça lui donnerait l'occasion de combiner quelque chose.

Ce serait insensé d'essayer de joindre Henry ouvertement, d'entrer à l'hôtel de ville, de pénétrer dans le bureau du chef de la police et de lui dire : « Je voudrais voir Henry Tate. »

— Pourquoi ? lui demanderait-on. Quels rapports y a-t-il entre Henry Tate et vous ?

Or, c'était précisément ça qu'il fallait dissimuler, ce lien qui les unissait.

Il traversa donc la rue et entra dans le drugstore. Le long du comptoir, certains debout, d'autres assis, se tenaient des clients que Holden n'avait jamais vus. Des agents du Trésor et du F.B.I., supposait-il. Derrière eux, il aperçut deux gendarmes portant l'uniforme vert de la police d'état. Ils s'entretenaient à voix basse.

Holden prit un tabouret libre au bout du comptoir.

— Un café, commanda-t-il au garçon. Tout en tirant ses cigarettes et son briquet de sa poche.

Un courant d'air froid venant de la porte tourbillonna alors autour de lui, Holden se retourna pour voir qui arrivait. C'était Sam Greer, qui adressa à Holden un bref salut. Il se dirigea vers le rayon de la pharmacie, prit un petit paquet blanc que le pharmacien lui donna, paya et repartit.

— Une minute, Sam...

Était-ce un produit de son imagination ? Ou le silence se fit-il réellement dans la salle ? Sam s'approcha lentement du comptoir.

— Qu'est-ce qu'il y a, Avery ?

— Pas grand-chose. Je me demandais simplement ce que vous pensiez de tout ce remue-ménage en ville.

Greer eut un haussement d'épaules indifférent.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, à moi ? dit-il, le visage impénétrable. À un de ces jours, Avery !

Sur ces mots, il partit et Avery Holden resta assis, seul, au comptoir du drugstore. Avec le danger à deux mètres de lui à peine. Un danger qui pouvait l'envelopper, se refermer sur lui, l'écraser et le réduire à la honte et à la ruine. On avait placé son café devant lui. Sans le sucrer. (Il avait pourtant horreur du café noir.) Holden en avala une gorgée et sentit le liquide lui brûler la gorge. Il remplaça la tasse sur la soucoupe, prit une cigarette dans son paquet et l'alluma.

Il y eut une recrudescence d'animation à l'autre extrémité du comptoir.

— Le docteur Stoneman doit en avoir fini avec lui maintenant. Si on retournait à la prison ? fit une voix.

— Rien ne presse. Nous n'arriverons à rien avec lui avant un bout de temps.

— Moi, j'y vais.

— Eh bien, allez-y.

Trois hommes se séparèrent du groupe compact. Ils passèrent près de Holden et il garda les yeux fixés sur sa tasse de café et sur le bout incandescent de sa cigarette, jusqu'au moment où il entendit la porte se fermer derrière lui.

Il levait la tasse à ses lèvres quand une main lui assena une claque sur l'épaule. Holden remplaça soigneusement sa tasse sur la soucoupe et se retourna sur son tabouret. C'était Steve Bassett.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Holden ? Vous avez cru que ces gars-là en avaient après vous ?

Holden se tint coi. Il se sentit envahi par un brusque accès de colère furieuse ; mais il parvint à se maîtriser. Il comprit que Bassett cherchait à lui dire quelque chose.

— Non, reprit Bassett ; ce n'est pas à vous ; pas encore.

Steve Bassett avait une tête de chérubin innocent ; un visage rond et rose, et un corps bien dodu. Son crâne commençait à se déplumer ; la neige fondue l'avait mouillé et avait zébré de traînées noires ses mèches grises.

— Ils en ont après un de mes clients. Là, au violon.

Bassett prit le tabouret à côté de Holden et commanda un café.

— Il paraît.

— Vous connaissez le bonhomme ? Henry Tate. Sa femme m'a téléphoné quand on l'a arrêté pour ivresse sur la voie publique. Je me suis occupé de quelques petites affaires pour eux, il y a quelques années, quand ils ont acheté le terrain près de leur ferme et construit un garage. Je suis descendu pour déposer une caution et obtenir sa mise en liberté provisoire, mais Henry avait été un peu bousculé : quelques balafres et ecchymoses. On a appelé le docteur Stoneman et on m'a dit d'attendre.

Bassett goûta son café, le trouva trop chaud et y ajouta le cube de glace de son verre d'eau.

— Pendant que j'attendais, le shérif adjoint a fouillé les affaires d'Henry et une intuition l'a poussé à vérifier les numéros de série des billets. Ils étaient bien sur la liste des billets volés. (Bassett vida sa tasse à moitié.) Maintenant, les fédéraux attendent aussi. Mais je verrai Henry le premier. Je ne peux plus le faire libérer, naturellement. Plus maintenant. Mais dès que Stoneman en aura fini avec lui...

Le visage de Bassett n'avait plus rien d'angélique. Il était devenu soudain ferme et résolu.

— Alors vous entrez dans la danse. Vous faites tout ce qu'il y a à faire, c'est bien ça ?

— C'est ça.

Holden jeta une pièce sur le comptoir et descendit de son tabouret.

— Téléphonez-moi plus tard, dit-il. On pourra peut-être prendre un verre ensemble.

Il retourna dans la tempête. La neige s'amassait en tas dans la rue, s'éparpillait au vent. Il se hâta de longer l'hôtel de ville et de regagner sa voiture.

Maintenant, il n'avait plus à intervenir.

Une fois rentré chez lui, il irait voir si ses fils dormaient bien. Il se tiendrait sur le seuil de leur chambre avec Maude, et songerait à tout ce qu'il avait souhaité pour eux, à tous ses projets. Il embrasserait Maude, la serrerait contre lui, de ce geste auquel ils étaient si habitués, tous les deux.

Il formula même, par la pensée, les mots qu'il dirait : « Il faudrait tout de même que je rédige ce nouveau rapport ce soir, Maude. Mais ça ne sera pas long. J'aurai fini en un rien de temps. »

Il irait alors s'installer dans son fauteuil personnel, dans le coin du living-room. Environné de ce chaud coloris aux tons d'or, il attendrait la sonnerie du téléphone, Bassett ou l'un des autres l'appellerait pour lui dire que tout allait bien, qu'Henry Tate avait été réduit au silence.

Il pouvait déjà imaginer comment ce serait d'être assis là à patienter interminablement, dans l'ignorance de ce qui se passait. Si

cela durait trop, se promit-il, il téléphonerait de son côté, pour essayer de se tenir au courant. Il fallait être fixé avant qu'il ne soit trop tard, avant que les fédéraux ou la police locale viennent tambouriner à sa porte au milieu de la nuit et réveillent toute la famille.

Et s'il apprenait qu'on n'avait pu obtenir le silence d'Henry, qu'il avait parlé ? Si Sampson, pris de panique, avait quitté la ville avant de recevoir la bonne nouvelle ?

Avery eut un sourire farouche dans les ténèbres de sa voiture. Il savait sans avoir besoin de vérifier, que son réservoir était bien garni, car il avait fait le plein d'essence avant de rentrer dîner. Son garage était bien construit, il ne laissait pas passer le moindre courant d'air du dehors. En cas de nécessité, sa voiture et son garage lui offriraient la solution.

On disait toujours, songea Avery, que la mort par intoxication à l'oxyde de carbone était relativement douce.

CHAPITRE XI

Steve Bassett acheva son café en prenant tout son temps. C'était ce qu'il fallait, avait-il estimé, avoir l'air tranquille, pas pressé. Donner l'impression qu'Henry Tate n'était qu'un client comme un autre. Qui avait de gros ennuis, certes. Mais pas un client qui risquait de compromettre son propre avocat. S'il parlait.

Le coup de téléphone de Clara Tate était venu au moment où Elizabeth et lui s'installaient pour regarder leur émission favorite à la télévision. Ils avaient fini de trier les factures, payées et impayées, du mariage de Lorna.

— Je ne vois pas comment tu t'es arrangé pour en payer autant, dit Elizabeth.

— C'est l'habitude et l'expérience. Si Lorna n'avait pas été la quatrième, je ne me serais probablement pas aussi bien débrouillé.

— Ah !... Toi, alors !

Elizabeth lui avait dédié le sourire qu'il passait sa vie à attendre, qui avait toujours autant d'importance pour lui que vingt-cinq ans plus tôt.

— Tu t'en serais tiré quand même, tu t'arranges toujours.

C'était là précisément la difficulté : la façon dont il s'était conduit avec elle, dès le début ; il avait toujours placé le bonheur et la tranquillité de sa femme au-dessus de tout.

— Nous avons été heureux, Elizabeth, n'est-ce pas ?

Maintenant, c'était lui qui cherchait à se rassurer, qui avait besoin de recevoir ce qu'il avait toujours donné. Mais il se rendait compte qu'il ne pourrait jamais supporter le moindre changement dans leurs rapports. Aussi balaya-t-il les factures dans le tiroir du bureau qu'il ferma résolument. Sans attendre de voir si elle répondait à son désir.

— On finira le reste une autre fois. D'accord, Elizabeth ?

Il repousserait cette autre fois d'une semaine ou deux, et s'arrangerait pour régler toutes les factures. Puis il remettrait à Elizabeth toute la liasse de factures dont chacune serait dûment acquittée.

Il lui faudrait procéder soigneusement au tri des billets dissimulés entre les pages de ses manuels de droit écornés ; de tout cet argent auquel il avait juré de ne pas toucher avant qu'ils soient tous convenus de la façon de le dépenser sans risques. Les risques s'étaient accrus au

fur et à mesure que les sommes augmentaient, dans une sorte de progression irréversible qui ne pouvait être arrêtée, une fois amorcée.

Quand Lorna avait parlé de se marier, six mois à peine après Bonnie, il lui avait fallu puiser dans les manuels de droit.

— Pour nos filles, il faut ce qu'il y a de plus beau, avait-il dit à Elizabeth. Nous allons leur donner tout ce qui se fait de mieux. À Concord et à Boston.

C'était là, en effet, qu'il pouvait écouler l'argent volé, dans des magasins suffisamment importants pour qu'on ne pût remonter la filière.

Aujourd'hui même, il avait utilisé plus de cent dollars pendant qu'il était à Concord. Il avait introduit des billets compromettants dans des liasses qu'il avait retirées à la banque d'Hamilton. Et, en s'installant dans les fauteuils qu'ils avaient disposés au milieu du studio, Bassett voyait cet argent se mélanger à celui d'autres liasses, dans les tiroirs-caisses et devenir impossible à repérer.

Une allocution politique de cinq minutes précédait l'émission des jeux télévisés. Bassett se tourna vers sa femme. Elle avait un profil ravissant, qu'elle penchait pour le moment sur la brassière de laine qu'elle tricotait. Une minuscule brassière de nouveau-né. Leur fille aînée, dans l'Arizona, attendait son premier enfant.

Elizabeth allait être grand-mère et, tout au fond de lui-même Steve entendait une petite voix murmurer : « Ça va te coûter encore beaucoup d'argent, si Elizabeth se met à avoir des petits-enfants ! »

Chose curieuse, il avait toujours considéré les filles comme le prolongement d'Elizabeth, plutôt que de lui-même. À ses yeux, elles appartenaient à Elizabeth plus qu'à lui-même. Peut-être parce qu'il n'avait jamais placé les femmes sur un plan masculin et ne les avait jamais crues capables de prendre des responsabilités, d'agir comme les hommes. Si Elizabeth et lui avaient eu un fils, pourtant...

Ce fut à ce moment-là que le téléphone sonna. Elizabeth s'écria :

— Quel dommage ! Tu ne peux pas t'abstenir de répondre, Steve ?

— Tu sais bien que non.

En traversant la pièce pour atteindre son bureau, il baissa le son de la télévision. Il décrocha.

— Allô ?

— C'est Clara Tate. La femme d'Henry.

— Oui ?

Que pouvait bien lui vouloir cette femme ? Pourquoi Henry la laissait-il téléphoner chez Bassett ?

— Henry est au violon. On l'a ramassé dans je ne sais quel bistrot. Je savais bien qu'il allait avoir des ennuis. Il est revenu de la ville, cet après-midi, dans une colère noire. Il a dit que puisque tous les autres le faisaient, il allait s'y mettre aussi. Je lui ai demandé : « Ils font

quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? » Et il a dit que ça ne me regardait pas. Il est allé dans son sacré garage et je l'ai vu dans le fond, par derrière, qui farfouillait parmi ses ferrailles. Et puis il est revenu, il a mis son costume des dimanches et il a filé. Sans dîner. C'est pas étonnant que l'alcool lui ait fait tant d'effet. C'était fatal. Avec rien dans l'estomac !

— Madame Tate... Clara...

Bassett s'efforçait de la faire taire, pour placer un mot à son tour, mais il n'y arrivait pas.

— Ils n'auraient pas fait attention à Henry, si la police n'avait pas été sur les dents avec ces histoires de billets volés qu'on a trouvés à la banque. Sans compter que la ville est pleine d'agents du F.B.I.

— Vous parlez trop vite. Je ne comprends rien à ce que vous me racontez.

Mais il ne comprenait que trop bien. Il écouta la femme répéter son histoire. D'une façon un peu plus cohérente, cette fois. Elle lui expliqua qu'Henry avait été arrêté pour tapage et scandale sur la voie publique et avait été enfermé au violon.

Et tout ce qu'il avait vraiment retenu, c'était ce qu'elle avait raconté de l'argent des hold-up dont une partie avait été retrouvée à Hamilton. Il ne parvenait pas à expliquer cela par une raison plausible. Ce ne pouvait être de l'argent qu'il avait dépensé, lui.

— Et qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse, madame Tate ?

— Vous êtes son avocat, pas vrai ? Quand l'adjoint du shérif m'a téléphoné, il a dit que l'avocat d'Henry pourrait le faire libérer sous caution.

— Je vais y aller. Je vais voir ce que je peux faire.

Il avait dit à Elizabeth qu'il devait sortir. Il lui avait dit pourquoi.

— Un de mes clients a des ennuis, au poste de police.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, répondit Elizabeth en allant chercher l'imperméable et les caoutchoucs de son mari dans le placard de l'entrée. Ça m'ennuie que tu sois obligé de ressortir ce soir. Tiens... Prends ton écharpe. Et conduis prudemment, Steve. La chaussée doit commencer à être glissante.

Elle ne l'était pas quand il quitta la maison, mais elle commençait à le devenir, lorsqu'il sortit du drugstore pour retourner à l'hôtel de ville. Le vent s'était un peu calmé, et la neige tombait plus dru, avec plus de ténacité, semblait-il.

Il marchait prudemment. Heureusement qu'Elizabeth l'avait obligé à mettre ses caoutchoucs ! Quant au café qu'il avait bu, il ne lui avait laissé qu'une vague impression de nausée. La chaleur de la boisson s'était dissipée. Il ne lui en restait plus que l'amertume. Il regretta de l'avoir bu.

Les mêmes voitures étaient garées aux mêmes emplacements,

toutes noires et vides, sauf la voiture de police devant la porte. La lueur de ses phares se mêlait à celle qui provenait de l'intérieur de l'hôtel de ville sur les marches de plus en plus blanches du perron. Sur le toit de la voiture, le feu d'alarme teignait la neige voisine en rouge. Le gendarme qui se trouvait au volant avait repoussé son grand chapeau sur la nuque.

Au moment où Bassett se préparait à gravir les marches, une voiture s'alluma soudain et démarra. Elle se dégagea en marche arrière, effectua un brusque demi-tour en dérapant et fonça dans la rue.

Bassett vit le policier sursauter et emballer son moteur. Quand il eut reconnu au passage la voiture du docteur Stoneman, il se rencogna de nouveau sur son siège.

« Les médecins sont décidément des gens privilégiés », se dit Bassett.

Les avocats aussi, d'ailleurs. Les avocats peuvent voir leurs clients avant que ceux-ci soient interrogés par la police fédérale ou la police de l'état. Bassett pouvait voir Henry Tate. Immédiatement. Et seul. Il avait déjà téléphoné à Clara, de la cabine publique entre l'hôtel de ville et la bibliothèque.

— Henry se trouve dans un pétrin bien pire que nous ne le pensions, madame Tate.

Il coupa court à ses questions, à ses protestations.

— Je veux que vous m'écoutiez, et que vous m'écoutiez attentivement, reprit-il. Henry avait plus de cinq cents dollars de billets volés dans son portefeuille. Il a été écroué ici pour la nuit, et seulement pour cette nuit. Dans la matinée, il sera transféré à Concord et inculqué sous un chef d'accusation autrement grave. Il sera interrogé ce soir, et encore demain. Vous serez interrogée aussi. Vous risquez même d'être arrêtée.

Il entendit son bref cri étouffé.

— Il faut que vous disiez qu'Henry est revenu d'en ville, qu'il s'est changé et qu'il est ressorti. N'en dites pas plus. Ni maintenant ni plus tard. Vous avez compris ?

Elle garda le silence. Pour la première fois de sa vie, sans doute, Clara Tate n'avait rien à dire. Il espéra qu'elle avait peur, affreusement peur.

— Vous avez compris ? répéta-t-il.

— Je crois.

— Vous feriez bien. Je vous conseille de comprendre. Et je vous conseille de faire exactement ce que je vous ai dit. Sinon, vous vous trouverez dans la mélasse, tout autant qu'Henry. Au revoir, madame Tate !

Il vit alors la voiture du docteur Stoneman s'arrêter en glissant

devant la station de taxis. Est-ce que Stoneman cherchait Vinnie Robarge ? Pensait-il que le neveu d'Henry pouvait être utile ? Bassett avait du mal à se rendre compte de ce qui se passait au juste. Il vit seulement deux paires de feux arrière s'éloigner à toute allure dans la rue. Un taxi avait peut-être déboîté du trottoir juste devant les roues de Stoneman et l'avait forcé à ralentir.

Le gendarme baissa la vitre de la voiture de police.

— Y a quelque chose qui ne va pas, monsieur Bassett ?

— Non... Ça va. Tout va bien.

Il ne pouvait pas s'attarder plus longtemps. Il lui fallait gravir ces marches, pénétrer à l'intérieur de l'hôtel de ville, descendre l'escalier de fer en colimaçon pour gagner la cellule où il avait vu Henry Tate, étendu ivre mort, couvert de boue et de contusions, sur une couverture jetée sur la dure couchette de bois.

L'intérieur de l'hôtel de ville luisait de peinture verte vernissée. Mais l'odeur de moisi et de vétusté s'infiltrait à travers la peinture et imprégnait l'air. Quant aux planchers, ils gardaient la boue et la crasse des milliers de semelles qui les avaient arpentés. Dans le bureau du chef Benton, régnait une activité bourdonnante : des hommes en uniformes et en civil se pressaient autour du bureau du chef et de la longue table où les billets retrouvés, étaient soigneusement pointés sur une liste.

Bassett s'arrêta à la table.

— Ils figurent tous sur la liste ? demanda-t-il.

— Absolument tous.

Henry n'avait pas eu de veine. Non seulement il était malchanceux mais stupide. Il méritait bien ce qui l'attendait.

La voix du chef Benton retentit dans la pièce et imposa un instant le silence.

— Finissons-en, Bassett, dit-il. Le docteur Stoneman a rafistolé Henry et lui a fait une piqûre. Il a dit que vous vous occuperiez du reste.

Benton s'écarta de son bureau et se leva. C'était un colosse qui se déplaçait d'un pas pesant. La visière de sa casquette de police lui ombrageait le front, mais quelque chose brillait dans l'ombre – ses petits yeux vifs. Il se fraya un passage entre les hommes qui le séparaient de l'escalier dans un coin de la pièce. Il ne se retourna même pas pour voir si Bassett le suivait.

Bassett suivait. Il ôta l'écharpe qu'il avait au cou et la mit dans la poche de son manteau en caressant le nylon soyeux, solide, silencieux. Un nylon qui mordrait dans les chairs sans laisser aucune trace.

L'escalier plongeait en une frêle spirale de fer, assez solidement plantée cependant pour que le poids d'un gros homme comme le chef ne causât aucun balancement, aucun mouvement. Pourtant, cette

descente en colimaçon vous donnait le vertige. Bassett se tenait fermement à la rampe et gardait l'autre main dans sa poche.

Au crochet qui se trouvait au bas de l'escalier, le chef prit une clé de fer et tourna à droite, dans la direction opposée à celle du tribunal. Il précéda Bassett le long d'un corridor étroit, qu'il bouchait presque complètement, tellement il était gros, ce chef des flics !

Il y avait trois cellules. Le mur de béton qui leur faisait face appartenait aux fondations de l'immeuble. Pas de fenêtres. Il n'y avait, pour tout éclairage, qu'une ampoule nue au plafond. Le chef se trouvait précédé par son ombre grotesque qui assombrissait les barreaux de la cellule d'Henry, la dernière de la rangée.

Le policier se pencha pour introduire la clé dans la serrure, poussa la porte et déclara :

— Le voici. Je vous l'abandonne.

Bassett se colla contre le mur pour laisser passer le chef. Il regarda ses épaules énormes disparaître au tournant. Puis il entra dans la cellule, détourna la tête en passant devant la tinette qui empestait et alla se pencher sur la couchette pour voir de plus près le visage inanimé au nez coupant, recouvert de bandes de sparadrap entrecroisées.

Il ne savait pas ce que le docteur Stoneman avait bien pu donner à Henry ; en tout cas, ça ne paraissait pas avoir fait d'effet. La poitrine étroite se soulevait et s'abaissait régulièrement, lentement. Les yeux restaient fermés.

Bassett tira brusquement l'écharpe de sa poche et la noua autour du cou décharné d'Henry. Il était en train de serrer le nœud de toutes ses forces quand, du seuil, le chef se mit à l'engueuler :

— Bon Dieu, Bassett... Bordel de Dieu ! Mais qu'est-ce que vous êtes donc en train de foutre, bon sang ?

CHAPITRE XII

Mark n'était pas de service, mais il s'arrêta à l'hôtel de ville quand il vit de la lumière dans le bureau de Benton et toutes les voitures garées aux alentours. Avant même d'avoir pu se faufiler dans le saint des saints, il connaissait déjà la nouvelle. Il savait qu'ils attendaient tous qu'Henry Tate fût pansé et dégrisé pour pouvoir l'interroger sur les billets compromettants découverts sur lui.

— Ce ne sera peut-être pas avant des heures, dit le chef à Mark. Quand Stoneman en aura fini avec lui, il a le droit de voir son avocat. Avant ça, on ne peut pas commencer à lui demander quoi que ce soit.

Benton releva sa grosse tête pour regarder fixement Mark. Il avait l'air animé d'une inébranlable résolution. Mark lut sur ce visage comme dans un livre ouvert.

« Et surtout, semblait dire le chef, je ne veux plus entendre parler de l'accident d'avant-hier ni de l'effraction à l'hôpital. J'ai des choses autrement importantes en tête. »

Mark n'eut pas plus de chance auprès du sergent quand il se présenta.

— Les gars de Concord ont pris la relève, lui dit le sergent. S'ils ont besoin de nous, ils nous le diront. Rentre donc chez toi, Cutler.

Mark ne parvenait pas à se décider à rentrer. À trois ou quatre reprises, il se rendit en voiture près de chez lui, aperçut la lumière de la véranda, faillit presque s'engager dans l'allée, puis passa son chemin et continua à rouler.

Le sergent et le chef Benton étaient affolés à la pensée de tous les gros bonnets de la police qui avaient envahi la ville. Ils étaient incapables de voir ce qui se passait sous leur nez. Mark non plus – pas nettement. Il lutta contre la fatigue qui lui brouillait les pensées. Mais, il n'en garda pas moins la certitude fondée sur son instinct que la présence au violon d'Henry Tate était un élément appartenant au même ensemble que la présence de Sarah Stoneman à l'hôpital, ensemble auquel Jordan Taylor n'était pas étrangère non plus.

Et s'il y avait un rapport entre les Tate et Sarah et entre les Tate et Jordan, s'il y avait le moindre lien entre eux, il entendait le découvrir. Et sur-le-champ. Comme il ne pouvait voir Henry, il lui faudrait donc aller trouver Clara, là-bas à la ferme.

Il fit demi-tour dans la rue, prit la direction du sud, suivit la route

par laquelle il avait ramené Jordan à Hamilton lorsqu'elle était tombée en panne près du garage. Pendant un instant, l'association d'idées : garage – Jordan, Henry Tate – Jordan, occupa son attention et lui taquina l'esprit, puis il la chassa résolument de ses pensées. Il n'y avait aucun rapport de ce côté-là. Le garage d'Henry Tate était le seul et unique sur cette route entre l'autoroute et Hamilton. En panne, Jordan ne pouvait s'adresser ailleurs.

La pluie devait s'être transformée en neige dans la campagne plus vite qu'en ville. Des congères commençaient à barrer la route et de temps en temps, Mark sentait ses roues arrière déraper.

Il conduisait régulièrement, et brancha son projecteur quand il pensa approcher du garage. On risquait facilement de le manquer et de continuer. Aucune lumière ne pouvait se voir de la route par une nuit pareille, et certainement pas la lueur de la ferme d'Henry Tate.

Là ! Il avait vraiment failli la manquer, et dut reculer pour prendre le tournant sec et s'engager sur le petit chemin de terre battue qui menait à la ferme Tate et au-delà. Il voyait les traces d'une voiture qui l'avait précédé, dans la neige qui s'amassait rapidement. Les types du F.B.I., pensa-t-il, venus sans doute interroger Clara.

L'interrogatoire avait dû être bref. Mark ne vit aucune voiture quand il entra dans la cour et décrivit un cercle complet pour orienter sa voiture en direction du chemin du retour. Il sortit, gravit les marches bancales de la véranda, la traversa et frappa à la porte.

La véranda se trouvait vaguement éclairée par la lumière diffuse provenant de deux fenêtres sur la gauche, mais on ne répondit pas. Mark leva le poing et frappa encore, plus fort cette fois. La vieille porte de bois vibra.

Puis quelque chose remua sous la véranda, derrière lui. Mark fit volte-face et vit un chat se faufiler entre ses pieds tandis que la porte de la maison s'entrebâillait légèrement. Clara Tate dévisagea Mark par la fente.

— Qui est là ?

— La police d'état, madame Tate. C'est Mark Cutler. Je voudrais bien vous parler.

Le chat essaya de se faufiler par l'entrebâillement.

— Sale chat !

Clara ouvrit la porte un peu plus et repoussa la bête de la pointe de sa chaussure.

— Il sait bien qu'il a pas le droit d'entrer ici.

Rien qu'au garage et à la grange ; c'est les seuls coins où un chat peut aller.

Sans changer de ton le moins du monde, elle ajouta à l'adresse de Mark :

— Entrez, alors. Entrez donc.

Le chat partit en poussant un « miaou » moqueur, et Mark pénétra dans la maison. La cuisine était longue, étroite, éclairée par une ampoule nue au-dessus de l'évier de grès. Un vieux linoléum usé couvrait le plancher. Les boiserries étaient sombres, les murs couverts d'un papier jauni. Partout, sur tous les meubles, dans tous les coins, le désordre régnait en maître.

Clara Tate lui désigna une chaise, à la table de cuisine, et s'assit en face de lui.

— J'ai déjà dit tout ce que je sais. Henry est rentré, il s'est changé, il est parti.

Elle portait un énorme peignoir et un chandail bordeaux ; cet accoutrement ne la flattait guère. Elle avait l'air aussi sale et désordonnée que sa cuisine, avec ses cheveux décoiffés et ses vêtements de travers.

— Alors, vous ne saviez pas qu'il avait cet argent ?

Son regard s'alluma soudain. Ses yeux firent le tour de la triste cuisine, se posèrent sur ses tristes hardes.

— Vous croyez que j'aurais supporté ça, si j'avais su qu'il avait de l'argent à gauche ?

Mark prit une cigarette, frotta une allumette.

— Est-ce que Henry vous a jamais parlé de Sarah Stoneman ? Est-ce qu'il vous a jamais dit quelque chose à son sujet ?

La lueur brûlante qu'elle avait dans les yeux s'éteignit.

— Sarah Stoneman ? La femme du docteur Stoneman ? Qu'est-ce qu'Henry pourrait avoir à faire avec la femme du docteur Stoneman ?

Mark souffla l'allumette, la déposa dans une soucoupe au milieu de la toile cirée. Impossible de s'y méprendre. La surprise de Clara n'était pas feinte. Cependant, si elle ignorait tout des hold-up, elle pouvait évidemment n'être absolument pas au courant d'un rapport entre ces hold-up et Sarah Stoneman. Elle pouvait fort bien tout ignorer, c'était là l'ennui.

— Je suppose qu'Henry n'avait rien à faire avec M^{me} Stoneman, en effet, dit Mark.

Il se sentait soudain totalement, épuisé. Inutile de rester plus longtemps. De fait, il aurait très bien pu se dispenser de venir. Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Vous êtes policier et tout, fit-elle derrière lui. Vous devriez pouvoir me le dire.

À en juger par le ton, la bonne femme essayait d'être aimable. Mark se retourna.

— Vous dire quoi ?

— Le reste de l'argent. D'après ce que les fédéraux m'ont dit, il doit y en avoir davantage. Bien davantage. J'ai cherché partout, mais j'arrive pas à trouver le coin où Henry l'a caché. Est-ce qu'il faudra

que j'attende que les fédés le retrouvent ?

— Autant que je sache, oui, madame Tate.

— Et quand ils le retrouveront, alors qu'est-ce qu'ils feront ?

Il chercha une réponse qui lui apporterait quelque consolation.

— Tout dépend, madame Tate. Si Henry se montre vraiment compréhensif, s'il dit aux policiers tout ce qu'il sait, ils seront certainement plus indulgents avec lui.

Il vit alors la langue de Clara se mettre en branle dans sa bouche édentée et catapulte des mots rageurs.

— Henry ! Je me fous pas mal d'Henry ! C'est pour l'argent que je voudrais savoir. Est-ce que je l'aurai, moi ? Si c'est sur mes terres, quand ils le trouveront, est-ce qu'il sera à moi ?

Mark la quitta sans répondre. Tout en regagnant la ville en voiture, il résolut de passer par l'hôpital et puis de rentrer chez lui. La tempête s'installait, la neige tombait en gros tourbillons, rapides à la campagne, plus lentement en ville, comme si elle avait plus de temps.

La côte de l'hôpital allait être glissante. Il braqua brusquement à gauche pour emprunter la petite route en lacets qui escaladait la colline, et aperçut la sableuse, juste devant lui, qui gravissait lourdement la pente en laissant des traces noires dans la neige. Il déboîta et doubla, après avoir donné un petit coup d'avertisseur amical.

Il y avait trois ou quatre voitures garées derrière l'hôpital. Le parc des visiteurs était vide. Non... il n'était pas tout à fait désert. Une voiture couverte de neige était presque entièrement cachée sous un pin. Mû par une impulsion soudaine, Mark s'engagea dans le parking et s'approcha de la voiture, en se demandant à qui elle était.

C'était celle de Jordan Taylor ! Il en était sûr avant même d'avoir reconnu la plaque du Massachusetts. Qu'est-ce que la voiture de Jordan faisait là, à cette heure tardive ? Il y avait longtemps qu'elle aurait dû être rentrée !

Rapidement, sans se soucier du verglas, Mark fit le tour de l'hôpital, abandonna sa voiture, escalada le perron quatre à quatre et appuya sur la sonnette.

Personne ne vint ouvrir. Il essaya de faire jouer la porte. Elle était fermée à clé. Bien fermée. Il y avait veillé lui-même, et maintenant il maudissait sa prudence. Il remit le doigt sur la sonnette et l'y laissa. Enfin, une infirmière accourut à la porte et l'ouvrit.

— Vous ne pouvez pas entrer à cette heure de la nuit...

Il la repoussa sans cérémonie. Il traversa à grands pas le salon d'attente plongé dans l'obscurité et le bureau, s'engagea dans le couloir et remarqua tout un remue-ménage. Son poulx s'accéléra quand il s'aperçut que toute cette activité se déployait autour de la chambre de Sarah Stoneman. Un homme y pénétra, avec l'infirmière-

chef. Une infirmière en sortit et vint à la rencontre de Mark. C'était la garde de nuit qui avait été chargée de s'occuper spécialement de Sarah.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se postant devant elle.

— M^{me} Stoneman vient de mourir.

— De mourir ?

— Oui, dit-elle, et sa voix s'adoucit. Elle n'avait vraiment guère de chances de s'en tirer, vous savez. Elle était très grièvement blessée. Mais si vous voulez m'excuser...

Mark lui barrait le passage.

— Où est Miss Taylor ? Et le docteur Stoneman ?

— Le docteur Stoneman est dans la chambre de sa femme, avec le docteur Roberts et l'infirmière-chef. Miss Taylor est rentrée, je crois. Quand je suis arrivée pour prendre mon tour de garde, elle était déjà partie, et M^{me} Stoneman était... eh bien, M^{me} Stoneman s'était éteinte tout doucement. Puis-je passer, s'il vous plaît ?

Mark prit l'infirmière par les épaules. Sous ses mains rudes, il sentit la raideur de la blouse blanche empesée. L'infirmière paraissait stupéfaite.

— La voiture de Miss Taylor est dans le parking, reprit Mark. Où est Miss Taylor ?

— Mais je n'en sais rien, je vous assure. Vraiment, dans un moment pareil...

Mark s'empessa de lâcher l'infirmière.

— Il ne faut pas entrer là. Je vous en prie, ne les dérangez pas.

La voix de l'infirmière le suivit jusqu'à la porte de la chambre de Sarah, où il frappait déjà avec impatience.

Il y eut une légère attente, puis Éric Stoneman ouvrit. Il fronça les sourcils en reconnaissant Mark.

— Vous ne savez donc pas ce qui vient d'arriver ?

— Je sais. Je suis navré, docteur. (Il allait l'être, très sincèrement, plus tard. Il se rappellerait alors les cheveux flamboyants de Sarah Stoneman, son amitié, sa gentillesse avec les enfants. Mais pour l'instant, il ne s'agissait pas de ça.) Où est Jordan Taylor ?

— Jordan ? (La surprise était feinte, Mark en était sûr.) Mais à la maison, je suppose.

— Impossible. Sa voiture est dehors.

Mark vit que ses paroles avaient touché au but. Stoneman se retourna et alla à la fenêtre, comme s'il pouvait voir le parking à travers les flocons de neige !

— Vous pouvez me croire sur parole. Elle y est, dit Mark.

Il aurait voulu suivre Stoneman, le harceler, le presser, mais il y avait, dans l'attitude silencieuse du docteur Roberts et de l'infirmière

debout près du lit, un je-ne-sais-quoi qui le retint où il était, sur le seuil.

Stoneman n'atteignit même pas la fenêtre. Son pied heurta, par terre, un objet qui avait à moitié glissé sous le radiateur. Il se baissa pour le ramasser. Mark vit que c'était un sac de femme.

— C'est celui de Jordan, dit le docteur, en l'ouvrant. (Il trouva un objet qui lui permit aussitôt d'identifier le sac.) Mais où est son manteau ? Si elle est encore ici, son manteau doit être là.

Il ouvrit le placard. Mark put voir qu'il n'y avait point de manteau.

— Je ne comprends pas mieux que vous, Cutler.

La figure de Stoneman était étrangement jaune sous le hâle artificiel. On eût dit que le hâle avait été plaqué sur un teint de jaunisse. Était-ce la jaunisse du coupable ?

Il n'attendit pas de voir la réaction de Stoneman, il n'essaya pas de poser d'autres questions. Il n'était pas en uniforme ; il n'était pas de service, Stoneman aurait vite fait de le lui faire remarquer.

Jordan n'était pas à l'hôpital, Mark en était certain. Elle n'était pas partie de son plein gré, pas sans son sac, ni sans s'inquiéter de sa voiture. Si l'individu qui s'était introduit dans l'hôpital la nuit précédente... (C'était la seule hypothèse à laquelle Mark pouvait s'arrêter, pour le moment)... si ce même individu était revenu cette nuit, il avait fort bien pu emmener Jordan avec lui.

Comment était-il entré ? Et quand ? Tout au début de la soirée, certainement, avant que Mark se fût assuré de la fermeture des portes. Il pouvait même être entré comme visiteur, puis s'être dissimulé quelque part, dans le labyrinthe du sous-sol, en attendant l'occasion de pouvoir commettre son mauvais coup.

Mark essaya de bien se mettre dans la peau de l'assassin, d'adopter le point de vue de l'homme qui avait tué Sarah Stoneman aussi sûrement que s'il l'avait étranglée de ses propres mains. Il lui fallait donc tuer Sarah avant qu'elle ne parle, avant qu'elle ne raconte tout ce qu'elle savait. De plus, quand il s'était glissé dans la chambre, il n'avait pas vu Jordan.

Mais Jordan avait dû le repérer et le reconnaître ; à ce moment-là, quelque chose avait probablement trahi la présence de la jeune femme. Et il avait assailli Jordan sans scrupules, comme il s'était attaqué à l'infirmière la nuit précédente.

Et puis ensuite, il avait dû se poser la question. Fallait-il la tuer ?

Sarah était déjà morte, il avait dû s'en assurer. Sarah n'était plus dangereuse, mais sa sœur l'était.

Jordan Taylor était à présent celle qui devait être réduite au silence. Elle aussi devait mourir. Mais pas dans l'hôpital. Ailleurs, en un lieu où l'on pourrait faire croire à un nouvel accident.

Mark revint alors à ses préoccupations personnelles. À regret, en se

demandant s'il n'aurait pas dû essayer aussi de se mettre dans la peau du docteur Stoneman qui, lui, n'avait aucune difficulté pour entrer à l'hôpital ou en sortir. Stoneman faisait partie de l'hôpital. Sa place était auprès de Sarah Stoneman et de Jordan Taylor, et personne ne s'étonnerait de sa présence. Les allées et venues du docteur Stoneman au cours des deux jours précédents méritaient plus qu'une vérification hâtive. Elles exigeaient même une enquête systématique, avec les lieux et les heures précises. C'était réalisable.

Mais Mark allait avoir besoin d'aide. Il la lui fallait tout de suite. De la cabine publique, dans la salle d'attente de l'hôpital, il appela Benton, le chef de la police.

— Ici, police. Benton à l'appareil.

— Mark Cutler, chef. Écoutez-moi, et bien. La femme du docteur Stoneman est morte. Oui, des blessures reçues lors de son accident. Mais sa belle-sœur a disparu. Jordan Taylor a disparu.

Mark avait prononcé ces paroles très rapidement. Benton n'avait pas réussi à placer le moindre mot. Quand Mark eut terminé, il éclata :

— Vous voudriez que je m'inquiète d'une fille qui est peut-être rentrée avec quelqu'un d'autre ? J'ai assez d'ennuis comme ça. J'ai surpris Steve Bassett en pleine tentative de meurtre. Ici, dans ma prison. Un avocat qui essaye d'assassiner son propre client et qui se fait enfermer dans la cellule voisine ! Faites donc travailler un peu vos méninges là-dessus, pour changer. Essayez donc de chercher pourquoi il y a tous ces micmacs dans ma prison. Et, Cutler...

Mark se hâta de raccrocher et de regagner sa voiture, heureux d'avoir la sienne et non la voiture de la police, heureux aussi de ne pas avoir d'émetteur-récepteur. On ne pouvait plus le joindre. Mais il ne pouvait pas réclamer d'aide, non plus. Il lui fallait retrouver Jordan tout seul. Officieusement.

« D'abord, je vais chez Stoneman », décida-t-il, en souriant amèrement. Il allait suivre le conseil de Benton et s'assurerait qu'elle n'était pas rentrée avec quelqu'un d'autre. Ou avec un taxi, peut-être, si elle ne se sentait pas en état de conduire sur des routes glissantes ou si elle n'était pas sûre de sa voiture, après la panne sur la route de Hamilton.

C'était assez plausible, après tout, qu'elle ait appelé un taxi pour rentrer. Fatiguée par la longue veille à l'hôpital, épuisée au point de ne plus pouvoir penser clairement, de ne plus savoir ce qu'elle faisait, elle devait s'être rendu compte qu'elle était trop lasse pour conduire. Beaucoup trop lasse, morte de fatigue, elle dormait peut-être debout.

Mark se secoua pour être bien réveillé. Il avait failli manquer le virage brusque, au bas de la côte, et dérapa follement sur la chaussée avant de reprendre la maîtrise de sa direction. Heureusement, il n'y avait pas eu de voiture en sens inverse !

Il aurait dû s'arrêter, prendre un café. Il ne le pouvait pas. Il lui fallait s'assurer que Jordan était bien rentrée. En amorçant son virage à gauche, au feu rouge, il vit un taxi s'arrêter à la station. Pourquoi ne lui demanderait-il pas si l'on avait fait une course de l'hôpital chez le docteur Stoneman ?

Mais il acheva son virage et continua sa route. Si c'était Vinnie qui était de garde ce soir, il lui adresserait quelque plaisanterie déplacée. Mark n'était pas d'humeur à supporter les gaudrioles de Vinnie. Il tenait à s'assurer par lui-même que Jordan était en sécurité.

Il y avait de la lumière chez le docteur Stoneman, en haut et en bas. Lilah vint ouvrir immédiatement, dès qu'il eut frappé. Ses cheveux sombres lui flottaient sur les épaules, lui donnant l'air plus jeune, la faisant davantage ressembler à la fille qu'il avait connue à l'école.

— Miss Taylor est là ?

— Non, elle n'est pas là. Entre, Mark. Il fait bien trop froid pour rester devant une porte ouverte.

Mark vit alors qu'elle ne portait qu'un léger peignoir, sans rien dessous, à part sa nudité. Il n'y avait rien de puéril... rien d'innocent... dans la façon dont elle s'écarta pour le laisser entrer et ferma la porte derrière lui.

— Le docteur Stoneman vient juste de téléphoner pour me dire ce qui est arrivé à sa femme. Il a demandé à parler à Jordan. Je lui ai répondu qu'elle n'était pas encore rentrée, et il m'a dit de ne pas m'inquiéter, qu'ils rentreraient bientôt tous les deux. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jordan ? Où est-elle, enfin ?

Mark ne répondit pas. Il s'était persuadé, en chemin, qu'elle serait là. Or, elle n'y était pas. Il fallait tout recommencer depuis le début. Depuis l'accident de Sarah à Morrow Hill, et les billets volés apparus à Hamilton. Depuis l'arrestation d'Henry Tate et la découverte d'autres billets. Il fallait établir un rapport entre tous ces faits qui certainement allaient de pair.

— Mark, tu as une mine épouvantable ! Il faut que je te donne quelque chose à boire... Veux-tu que je te fasse du café ?

Il avait les mots sur le bout de la langue : « Non, merci, Lilah », et puis il remarqua que ses cheveux étaient soigneusement brossés, qu'elle venait de se mettre du rouge.

— Je prendrai volontiers un café, dit-il. Noir.

Et il la suivit à la cuisine.

Pourquoi s'était-elle si bien arrangée, se demanda-t-il ? Pourquoi portait-elle ce peignoir ? Pourquoi, à cette heure de la nuit, sinon pour le docteur Éric Stoneman ?

Elle versa à Mark du café d'un pot tenu au chaud sur le réchaud électrique. Elle ne proposa pas à Mark de s'asseoir ni d'aller prendre

son café au salon. Elle lui tendit la tasse, et resta debout à le regarder.

Le café était brûlant et fort. Mark en but un peu et puis il dit :

— J'imagine qu'il y a longtemps que tu attends ça.

Sa réponse fut trop rapide pour être franche.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Il y a longtemps que j'aurais dû piger, dit Mark. La transformation de Lilah Graves. Les jolies toilettes ; sa façon de se tenir... Ta vie se trouve complètement confondue avec celle des Stoneman. Seulement, ce n'était pas la famille Stoneman, en fait, n'est-ce pas, Lilah ? C'était Éric Stoneman.

Un vilain rictus lui tordit la bouche, mais elle se hâta de se reprendre et regarda Mark dans les yeux en lui disant :

— Et après ?

— Après... Voici : Sarah Stoneman était gênante ; c'était un obstacle entre toi et Éric Stoneman. Dis-moi, Lilah, c'est Stoneman qui a tué Sarah, ou bien toi ?

Elle parut très choquée. C'était sincère ; pas de doute. Lilah Graves n'était au courant de rien. Et Clara Tate non plus. Mark avait gaspillé la moitié de la nuit à contacter des gens qui n'avaient rien à lui dire.

Mark fit demi-tour, sortit de la cuisine et traversa le hall pour gagner la porte d'entrée.

— Merci pour le café, Lilah ! lança-t-il.

Dans sa voiture, au volant, il chercha un fil conducteur, écouta le vent, regarda tomber les flocons de neige, et finit par trouver.

Steve Bassett avait certainement essayé de tuer Henry. Son seul mobile, c'était la crainte des révélations que pourrait faire Henry, au sujet de l'argent volé. Bassett devait donc savoir d'où provenaient les billets en question. Il était dans le coup, cet avocat en vogue, cet honorable citoyen ?

Mark mit son moteur en marche et se dirigea rapidement vers la maison des Bassett. M^{me} Bassett répondit aussitôt à son coup de sonnette et le regarda comme si elle ne l'avait jamais vu.

— C'est Mark, madame Bassett. Mark Cutler.

Il était sorti avec Lorna Bassett avant ses fiançailles ; il connaissait les Bassett depuis toujours.

— Puis-je entrer ? J'aurais quelques questions à vous poser.

— Je ne puis répondre à aucune question, Mark. Je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

Elle le fit pourtant entrer au salon, encore plein de fumée de cigare. Les cendriers débordaient de cendres et de mégots, les chaises et les guéridons étaient en désordre.

— Vous voyez ? Ils sont venus en force, n'est-ce pas ? Vous pouvez vous en rendre compte ! (Elle remit en place une petite table.)

Comment peuvent-ils prétendre que Steve a fait des hold-up dans les banques ? Ou qu'il a essayé de tuer un de ses clients ? On l'a mis en prison, Mark !

— Je sais, madame Bassett. Je suis navré. Mais vous pourrez peut-être l'aider... (Il se raidit, pour essayer de dissiper l'espoir qui se lut soudain dans les yeux de son interlocutrice.) Dites-moi, votre mari est resté à la maison toute la soirée ?

— Mais naturellement. Jusqu'au moment où il a reçu ce coup de téléphone de la femme de Tate.

Bassett ne pouvait donc pas être responsable de la disparition de Jordan. À moins que...

— A-t-il donné des coups de fil ? Est-ce que quelqu'un l'a appelé ?

— Non...

— Madame Bassett, si je comprends bien, le seul moment où votre téléphone a sonné de la soirée, ce serait quand Clara Tate a appelé ?

— Mais non, je ne veux pas dire ça, voyons ! Ce n'est pas ce que vous m'avez demandé. Steve m'a téléphoné après être allé à la prison, quand il a découvert à quel point les choses allaient mal pour Henry. Il m'a dit qu'il serait retardé. Et puis Benton m'a appelée pour me dire qu'il envoyait son adjoint, avec les fédéraux... Pourquoi essayent-ils d'impliquer Steve avec cet affreux bonhomme, Mark ?

— Personne d'autre n'a téléphoné ? Réfléchissez, madame Bassett. Réfléchissez bien.

— Il a toujours été un bon mari... un bon père... Il ferait n'importe quoi pour moi et pour les petites...

— Madame Bassett, je vous en prie. Y a-t-il eu d'autres coups de téléphone chez vous ?

— Avery Holden a téléphoné. Je lui ai appris ce qui s'était passé ; je lui ai dit que Steve avait été arrêté et il m'a simplement répondu que...

Mark n'attendit pas la suite. Il avait trouvé ce qu'il voulait : le maillon voisin. Il quitta M^{me} Bassett en lui promettant de garder le contact.

La villa d'Avery Holden était silencieuse et plongée dans l'obscurité. Mark stoppa dans l'allée et éteignit ses phares. Il descendit de voiture et remonta l'allée. Il surprit alors un bruit : le ronronnement discret d'un moteur dans le garage. Il fit volte-face, se précipita du côté du garage et poussa les lourdes portes.

Avery Holden était affalé sur le volant de sa voiture. Quand Mark ouvrit la portière brusquement pour couper le contact, le plafonnier s'alluma. Il s'aperçut alors qu'Avery Holden avait le visage rouge comme une pivoine. Avery, très certainement, était mort, mais Mark essaya de lui tâter le pouls. Ne sentant rien, il s'empessa de quitter le garage. Puisqu'il ne pouvait lui être d'aucun secours, Mark laissa à un

autre le soin de découvrir Holden.

Il regagna sa voiture, sortit de l'allée en marche arrière et s'engagea dans la rue. Que faire maintenant ?

Une phrase jaillit alors dans son esprit : « Ils rentreront bientôt tous les deux. »

Il restait encore Stoneman. C'était ce que Stoneman avait dit à Lilah. Il devait avoir deviné où il pourrait trouver Jordan. Deviné ? Ou su d'avance ? Mark accéléra. S'il n'était pas trop tard, il allait retourner à l'hôpital. Il arriverait peut-être à dénicher et à filer Éric Stoneman.

S'il n'était pas trop tard !

CHAPITRE XIII

Jordan s'était retrouvée dans un monde qui n'était ni blanc ni noir, mais gris. Elle était plongée dans la grisaille. Elle s'en rendait compte avant même d'avoir ouvert les yeux. Il y avait de la glace dans l'air, de la glace grise et son univers avait un plafond, une sorte de rectangle d'un gris plus clair.

Elle tenta de se redresser, de crier, et s'aperçut qu'elle ne le pouvait pas. Pourquoi ? Qu'avait-elle donc ? Alors, elle commença à distinguer des formes insolites dans la grisaille, et sa stupéfaction se changea en peur.

Elle était couchée dans une chambre inconnue, sur une sorte de large canapé. Ses chevilles étaient ligotées, et ses mains liées sous elle, derrière le dos. De violents picotements lui remontaient déjà le long des bras. Un bâillon lui fermait la bouche. Il était noué sur la nuque. Elle pouvait sentir les contours du nœud.

Où était-elle ? Comment avait-elle été amenée là ?

Tout ce qu'elle pouvait se rappeler, c'était le silence de la chambre d'hôpital de Sarah, le profond silence noir qui l'avait bercée au point de l'endormir ou presque. Et puis, soudain, elle avait senti un danger dans la pièce. La mort se penchait sur le lit de Sarah. La mort se tournait vers Jordan et la précipitait dans un néant qui l'enveloppait de toutes parts et aboutissait à sa présence ici.

Mais où était-elle ? Elle n'entendait que le vent qui, dehors, faisait rage et poussait de bizarres gémissements tout en projetant des flocons de neige soyeux qui glissaient en sifflant contre les vitres.

Mais elle était trop loin des fenêtres pour entendre le froissement de la neige contre les carreaux. Le sifflement se trouvait là, dans la pièce, avec elle. Il y avait aussi un crépitement. Un feu. C'était ce feu qui projetait cette faible lueur sur les fenêtres et les rendait visibles ; qui donnait à la pièce cette odeur grise de fumée.

Un feu brûlait dans une cheminée qu'elle ne voyait pas. Ou peut-être dans un poêle. On avait jeté une couverture sur elle. Il avait allumé le feu et l'avait couverte. Il n'avait donc pas l'intention de la laisser geler. Elle cessa de s'interroger sur l'identité de son ravisseur pour essayer de comprendre avant tout pourquoi on l'avait enlevée.

Oui. Pourquoi ? Elle ne cherchait pas à savoir pourquoi Sarah avait été tuée, mais pourquoi Jordan avait été enlevée et amenée là ? Si

c'était ce qu'elle croyait, pourquoi alors la tenir au chaud afin de lui assurer la vie sauve ?

Elle commençait à distinguer des objets dans la pièce. Des chaises, une table avec une lampe éteinte, une autre table plus longue, entre d'autres fenêtres. En faisant un effort pour se redresser et en tournant la tête, elle pouvait apercevoir une cheminée de pierre massive, adossée au mur intérieur de la salle. Deux yeux luisants la contemplaient, du haut de cette cheminée. En son for intérieur, elle poussa un hurlement d'effroi, puis se tortilla tant et si bien qu'elle se trouva dans une position d'où elle pouvait voir avec plus de netteté. C'était une tête d'élan, qui la contemplant de ses yeux de verre, de ses yeux sans vie.

Jordan se laissa retomber en arrière, mais elle avait toujours l'impression qu'on la regardait. Est-ce que quelqu'un pouvait se trouver dans la pièce avec elle, immobile et silencieux ? Non. La brusque bouffée de froid qui jaillit d'une porte ouverte lui apprit que c'était du dehors qu'on l'avait observée, et que maintenant on était entré.

Elle ferma les yeux et entendit des pas approcher du canapé, puis s'arrêter et s'éloigner. Elle entendit déplacer un devant de cheminé qui grinça sur de la pierre rugueuse, le bruit sourd du bois qu'on jette dans le feu et un craquement violent. Et puis rien, rien que le crépitement des bûches.

Jordan s'appliqua à respirer lentement et régulièrement. Elle résista à l'envie d'ouvrir les yeux, tandis qu'elle sentait la chaleur des flammes du foyer et se doutait qu'elles devaient illuminer la pièce.

Une porte, s'ouvrit puis se referma. Est-ce qu'il partait ? Était-il venu seulement ranimer le feu, rien de plus ? Il n'y avait pas eu de bouffée d'air froid, ce devait sans doute être une autre porte. Peut-être même était-ce une feinte, pour l'inciter à ouvrir les yeux et à le regarder. Elle résista. Elle se promit de rester allongée ainsi à tout jamais s'il le fallait, en feignant de dormir, et de ne plus avoir sa connaissance.

Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit brutalement, comme si on l'avait poussée du pied. On entendit une dégringolade fracassante quand les lourdes bûches tombèrent par terre, en partie dans le foyer, en partie sur le plancher. Jordan savait reconnaître la différence rien qu'au bruit.

Une respiration pesante s'approcha soudain ; elle lui soufflait presque à l'oreille. Il devait avoir traversé la pièce aussitôt, tout de suite après avoir lancé ses bûches. Et il surveillait la façon dont elle réagissait au bruit.

Jordan se trouva aussitôt en proie à une terreur sournoise, rampante. Et à la douleur. Elle entendit un martèlement sourd dans

son crâne, sa bouche était d'une sécheresse intolérable. Elle réussit pourtant à demeurer immobile.

Elle perçut enfin un bruit de l'autre côté de la pièce, le froissement d'un tissu au contact d'une autre étoffe. Son manteau, pensa-t-elle, qu'il a jeté sur des coussins, sur quelque chose de capitonné. Puis ce fut le frottement d'un meuble traîné sur le plancher et qu'on approchait du canapé. Un fauteuil. Un lourd fauteuil. Il le tirait ainsi à un endroit où il pourrait s'installer pour attendre, pour surprendre les moindres mouvements de Jordan, les moindres frémissements de ses paupières.

Un brusque éclair, qu'elle put apercevoir, lui montra à quel point elle avait été près de lever les – paupières. Elle les referma et les tint bien serrées; si la lueur n'avait pas été aussi près de la figure de l'inconnu, il s'en serait aperçu. Ce devait être une allumette qu'il venait de gratter pour allumer une cigarette, car elle sentit l'odeur du tabac. Le crépitement des bûches dans la cheminée l'avait empêchée d'entendre le craquement de l'allumette. Ou le déclic du briquet – il pouvait s'être servi d'un briquet.

Il lui fallait écouter plus attentivement. Elle ne surprit que le feu et les gémissements du vent. Où était-il? Pas dans le fauteuil; il ne la surveillait pas, de là, elle en était sûre. Elle pouvait sentir son regard, d'une façon presque physique, quand il l'observait.

Puis elle entendit un autre bruit, venant d'assez loin peut-être. Le tintement d'un verre contre un goulot de bouteille, le choc du verre qu'on posait sur un meuble, le clapotis du liquide qu'on versait. Un crépitement du feu, un peu plus fort que les autres couvrit alors ces bruits. Rien n'indiquait encore à Jordan où elle était.

À l'improviste, des mains se posèrent sur ses épaules. Elle ouvrit les yeux, et ne vit que le dossier du canapé. Elle avait été tournée sur le côté. On dénouait le bâillon, on lui libérait les mains. Elle poussa un cri de douleur quand la circulation se rétablit dans ses bras.

Puis on lui libéra les chevilles. Elle se redressa alors sur son séant. Elle s'efforça de retenir ses petits cris, et les larmes qui lui mouillaient les joues. Elle ne pouvait supporter qu'il la vît faible, vaincue.

On lui approcha un verre des lèvres et elle but. La boisson fraîche commença par lui faire du bien à la bouche et à la gorge; puis elle se mua en un feu liquide qui lui réchauffa profondément tout l'organisme. Elle but encore; puis le verre fut ôté. Des mains lui massèrent les bras avec une curieuse douceur. Puis les chevilles. Et finalement les jambes.

— Ça va mieux, murmura-t-elle d'une voix enrouée.

Il retourna au fauteuil et elle l'entendit s'asseoir dedans. La pièce n'était toujours éclairée que par le feu. Quand elle se tourna vers lui, elle ne vit qu'une silhouette sombre, se découpant sur la lueur jaune

du feu. Des reflets jouaient sur sa chevelure, mais le reste de son visage demeurait dans l'ombre. Il buvait, dans un grand verre, sans la regarder.

Ils se trouvaient dans une rudimentaire cabane de rondins qui paraissait poussiéreuse et inutilisée. À côté de la cheminée, elle aperçut une sorte d'embrasure qui devait donner dans la cuisine. De l'autre côté de la cheminée, il y avait une porte, fermée. Elle remarqua un mur garni de chaises, une longue table, un mur percé de fenêtres... et la porte qui donnait à l'extérieur.

Jordan était plus près de cette porte d'entrée que son gardien. Elle avait son manteau. Quand le lui avait-il mis ? Dans la chambre de Sarah ? Ou plus tard, après avoir réussi à la sortir de l'hôpital ?

Elle ramena ses pensées vers la porte, vers la vie qui revenait dans ses membres. Si elle pouvait atteindre cette porte avant qu'il l'attrape, si elle courait, n'importe où, dans n'importe quelle direction, elle serait plus en sécurité que dans cette cabane où elle se trouvait enfermée avec lui.

— Pourquoi n'essayez-vous pas ?

Il devait avoir remarqué qu'elle s'était raidie, les yeux fixés sur la porte. Il se mit à rire, d'un rire étouffé et guttural. Ça semblait exceptionnel. Il ne devait pas rire très souvent.

— Je ne crois pas que j'y arriverais, articula-t-elle d'un ton indifférent.

« Sans compter, ajouta-t-elle en son for intérieur, que je ne tiens pas à vous donner l'occasion de me toucher, de me prendre dans vos bras et de me ramener. »

Il rit. Elle pouvait distinguer l'éclair blanc de ses dents ; puis son visage s'assombrit de nouveau, se perdit dans l'ombre. Il vida son verre, lentement ; pas un instant, elle ne put dire s'il la guettait ou non. Il posa son verre par terre, à côté de lui.

Jordan sursauta. Elle se sentait de plus en plus angoissée. Lui, il restait immobile dans son fauteuil, à la regarder. Elle avait envie de hurler, de crier : « Qu'est-ce que vous allez me faire ? »

Mais elle avait peur de savoir. Si elle l'obligeait à formuler ses intentions, elle risquait de mourir plus tôt. Des minutes passèrent, sans rien pour marquer leur subdivision en soixante secondes, et indiquer le commencement d'une nouvelle minute.

Qu'attendait-il ? Soudain, une réponse toute naturelle vint à l'esprit de Jordan. Il était fatigué. Ça n'avait pas dû être facile de l'amener ici ; elle n'était pas précisément un poids plume. Et puis il avait été obligé de ressortir – il avait dû se dépêcher.

Mais il n'allait pas rester fatigué longtemps. Déjà, elle sentait quelque chose bouillonner en lui, se préparer à l'action.

— Qu'avez-vous fait à ma sœur ?

Elle posa la question sans réfléchir, machinalement. Uniquement pour essayer de le faire rester là où il était.

— Rien.

C'était un peu sec comme réponse. Il ne la trouva sans doute pas suffisante, car il ajouta :

— J'allais la tuer. Je l'avoue. Mais je n'en ai pas eu besoin. Elle était déjà morte.

C'était peut-être vrai. Jordan se rappela combien de fois, quand elle était encore dans la chambre, la respiration de Sarah avait semblé s'arrêter. Elle n'en fut nullement émue. On eût dit qu'une partie d'elle-même avait su que Sarah allait mourir.

— Je voulais parler du commencement... de l'accident.

Jordan suivait à présent le raisonnement de Mark, se rappelait ce que Mark avait dit.

— Qu'est-ce que vous savez de l'accident ?

Il s'était presque levé de son fauteuil, telle une ombre qui s'estompait au-dessus d'elle, prête à l'empoigner.

— Je sais tout.

Jordan s'efforça de dissimuler la terreur qui l'étreignait. Il ne fallait pas qu'il la vît ; il pouvait détailler clairement Jordan. La chaleur qu'elle éprouvait devait être suffisamment révélatrice, elle aussi.

Il la fit lever brutalement et lui paralysa les bras en la serrant de toutes ses forces.

— Mais vous ne savez pas comment je lui ai fait quitter sa maison, hein ? C'était facile. Je lui ai téléphoné et lui ai annoncé : « La voiture du docteur est en panne ; il veut que vous alliez le chercher à la ferme de Nate Fuller. Sur la route de Morrow Hill. Y aura de la lumière. »

— Et il y avait de la lumière, n'est-ce pas ? Deux phares du mauvais côté de la route.

« Pense à Mark, se dit-elle. Continue à penser à Mark. » Il devait savoir qu'elle avait disparu, il devait la chercher. Tout ce qu'il lui fallait, c'était du temps. Du temps...

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi avez-vous dû tuer ma sœur ?

— Vous en savez tant ! Vous devez bien vous en douter !

Ses yeux étincelaient dans les ténèbres de sa figure.

— Sarah avait découvert quelque chose ?

— Oui, ça ne faisait pas un pli. Elle en avait découvert suffisamment pour établir certains rapprochements et comprendre ce qui se passait. À condition qu'elle en eût le temps. Moi, je ne pouvais pas lui laisser ce temps.

La haine féroce qu'il avait dû éprouver à l'égard de Sarah se reporta sur Jordan. Il lui serra les bras si fort qu'elle faillit crier de

douleur. Il la rejeta sur le canapé.

— Faut bien se défendre !

Il se dirigea d'un pas rageur à l'autre bout de la pièce, puis revint près du canapé, où il resta penché sur elle, à la regarder.

Puis il remua légèrement, tendit de nouveau les mains pour l'empoigner. Il fallait l'en empêcher à toute force.

— J'aimerais bien boire encore un verre, dit-elle.

Il parut étonné. Pendant un instant, il l'examina.

— Pourquoi pas ?

Il se mit à rire et se pencha pour ramasser le verre. Ce rire-là était plus aigu, plus effrayant que son gros rire de gorge. On sentait une menace de désintégration. Il était sur le point de céder à son instinct. C'était précisément ce qu'il fallait empêcher. À tout prix.

Jordan resta assise, immobile, en attendant qu'il lui apporte son verre. Sans regarder vers la porte. Sans penser à rien, qu'à ce moment qu'elle devait faire durer. Le plus possible.

— Merci.

Elle sourit en prenant le verre, mais pas à lui, à un point derrière lui. À la tête d'élan, à la tête empaillée, aux yeux sans vie.

— Cigarette ?

Elle en accepta une. Il lui donna du feu, lui trouva un cendrier. Il s'assit à côté d'elle sur le canapé.

— Vous savez, dit-il, la première fois que je vous ai vue, je me suis dit : « Ça, c'est une femme que... »

Jordan porta le verre à ses lèvres, but un peu de liquide, le trouva râpeux, trop fort. Elle avala encore, tira sur la cigarette, puis l'éteignit en l'écrasant.

— Et je n'ai pas pu arriver à vous chasser de mon esprit. C'était comme si vous étiez entrée pour vous y installer définitivement. Je regrette, mais il va falloir que ça finisse comme ça doit finir...

Jordan ne pouvait plus absorber la moindre gorgée. Il lui était impossible de se forcer à prononcer un mot aimable de plus, à jouer la comédie. Elle se leva et se dirigea vers la cheminée, les jambes chancelantes, en s'efforçant, malgré tout, de hâter le pas...

C'est alors qu'il l'empoigna. Il la fit pivoter pour l'obliger à se tourner vers lui. Lentement. Comme s'il pouvait sentir la peur qui étreignait la jeune femme et s'en amusait. Elle entendit un tintement de verre brisé et perçut quelque chose d'humide sur ses chevilles. Elle avait lâché son verre, ses doigts ne pouvaient plus rien tenir. Ses doigts refusaient d'obéir à l'ordre qu'elle leur donnait de se crispier pour griffer ce visage, pour le repousser.

Mais un instinct plus profond lui disait de ne pas bouger, de rester tranquille.

La bouche de l'homme s'empara de la sienne avec une brutalité pleine d'amertume, comme pour se venger. Et puis, comme un piège qui se serait refermé sur du vide, les lèvres relâchèrent leur étreinte. Il la tint un peu écartée et la dévisagea. Elle parvint à soutenir ce regard sans broncher, sans trahir le moindre effroi. Elle réussit à garder un air impénétrable. Cela constituait un élément indispensable de son immobilité forcée.

Il l'embrassa encore ; ses lèvres étaient devenues douces, implorantes. Ses bras se glissèrent sous le manteau de Jordan. « Ne t'écarte pas de lui, se dit-elle. Ne le repousse pas. » Et puis, elle ne parvint plus à se dire quoi que ce soit. Il l'empêchait de respirer, de penser...

Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir brusquement. Elle ne s'en rendit compte qu'au bout de quelques secondes ; le bruit qu'elle perçut retentit comme un écho. C'était une détonation violente et assourdissante, dans l'espace exigu de la cabane.

Puis ce fut sa propre voix qui cria :

— Éric !

CHAPITRE XIV

Sarah était morte ; Éric en éprouvait un chagrin réel. Il n'avait, certes, pas espéré qu'elle allait vivre car, dès le premier soir, son confrère Roberts lui avait dit :

— Appelez un autre médecin en consultation si vous voulez, Stoneman. Moi, j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais je ne vois guère d'espoir pour elle.

— Restez, Roberts, avait-il répondu. Il n'y a peut-être pas beaucoup d'espoir, mais je préfère vous avoir auprès d'elle, plutôt qu'un autre.

Il avait été sincère. Roberts était un bon médecin. Éric s'en était aperçu, dès leur première rencontre ; ses années de travail sous la direction de son aîné n'avaient pas changé son opinion. Pas plus que les années où il avait travaillé avec lui sur un pied d'égalité, et plus tard en tant que médecin-chef de l'hôpital.

Mais, apprendre de la bouche d'un homme qu'on respecte que votre femme a peu de chances de s'en tirer, ça n'a aucun rapport avec le fait de la voir morte sous vos yeux. Éric, debout à son chevet, la contempla, après le départ de Cutler. Il entendit Roberts lui dire :

— Ça vaut peut-être mieux. Nous ne connaissons pas exactement l'étendue des dégâts subis par le cerveau. Je suis certain que sa mort est le résultat de l'accident, mais si vous voulez une autopsie...

— Non, dit Éric. Je suis sûr que vous avez raison. Voulez-vous avoir l'obligeance de vous charger des... des détails, s'il vous plaît, Roberts. Je vais téléphoner à la maison.

Il se servit du téléphone du bureau de l'infirmière. C'était le standard de nuit, relié directement à l'extérieur. Il lui fallut attendre longtemps, lui sembla-t-il, avant d'entendre la voix de Lilah, tout embrumée de sommeil. Mais cette voix devint claire et nette dès qu'il lui apprit la mort de Sarah.

— Je suis désolée, Éric. Je m'occuperai de tout, ici. De tout.

— Je voudrais parler à Jordan, s'il vous plaît.

Il y eut un court silence ; il se douta qu'elle devait se dire : « On pourrait renvoyer Jordan, maintenant. On serait désormais l'un à l'autre, ouvertement. »

— Appelez-la.

— Jordan n'est pas encore rentrée.

Cutler avait donc eu raison, au sujet de Jordan. Quelque chose ne

tournait pas rond. Éric dit à Lilah de ne pas s'inquiéter, Jordan et lui allaient rentrer bientôt. Il raccrocha.

Tout arrivait à la fois. Il lui fallait bien continuer à exercer son métier de médecin en dépit de tous les événements. Il avait à faire ses rondes. Il y avait une femme en train d'accoucher à la maternité. Il alla la voir d'abord et la trouva profondément endormie.

— Il y a plus de trois heures qu'elle dort, lui dit l'infirmière d'étage. Je ne crois pas qu'il y aura du nouveau avant la matinée. Si les douleurs se précisent, je vous préviendrai. Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous quand vous aurez fini, ici ?

Peut-être, songea-t-il en redescendant, qu'Holden avait espéré le voir tenter quelque chose au sujet d'Henry Tate. Holden ne lui en avait pourtant rien dit quand Éric l'avait joint au numéro de Sampson pour lui apprendre l'arrestation de Tate et la découverte des billets compromettants.

Mais Holden avait pu penser que puisqu'on faisait venir un médecin pour Henry, et puisque Éric Stoneman était ce médecin, il serait tout indiqué pour s'occuper d'Henry Tate. Holden aurait dû comprendre qu'un docteur – le docteur Éric Stoneman, pour être précis – ne pouvait supprimer une vie.

Il avait pu tromper sa femme, Sarah, qui gisait à présent avec un drap tiré sur sa figure, et n'avait plus à se soucier de ces questions-là. Il avait pu être violemment attiré par Jordan comme il l'avait été six ans plus tôt, et estimer, une fois de plus, qu'elle exigerait trop de lui. Il avait pu se faire cambrioleur et commettre des hold-up, mais ce n'était pas un tueur.

Et pourtant il y en avait un à l'hôpital. Quelqu'un s'y était introduit la nuit précédente et avait tenté d'assassiner Sarah puis s'était attaqué à l'infirmière. Éric ne s'attarda pas à chercher les mobiles de cette agression. Mais il savait qu'il devait s'agir de l'un de ses complices. Lequel ? Qui donc était revenu ce soir, et après avoir trouvé Jordan, l'avait enlevée ?

Il passa leurs noms et leurs visages en revue, tout en mettant son pardessus. Puis il sortit dans la nuit, sous la neige qui tombait à gros flocons. Il essuya la couche blanche accumulée sur le pare-brise de sa voiture, monta et mit en marche le moteur et les essuie-glace.

Ce fut alors que le nom lui vint à l'esprit ; en même temps, il revit par la pensée le visage de celui qui était capable de faire souffrir ainsi et d'y trouver un plaisir. C'était l'homme qui était venu récemment le trouver à son cabinet, au mépris de leur accord (il avait toujours été bien entendu qu'il resterait à l'écart, séparé du reste de la bande).

— Faut croire que je connais pas ma force, docteur, avait-il dit. Mais y a cette fille, là-bas, elle est dans un sale état. Elle a besoin de soins.

— Pas les miens. Emmène-la à l'hôpital.

— Pour que les flics viennent mettre leur nez dans nos affaires ? On ne tient pas à attirer une nuée de flics autour de nous, qui se mettraient à nous poser des questions indiscrètes, pas vrai, docteur ?

— Qui c'est, cette fille-là ?

— Personne, docteur. Une rien du tout. Une fille que j'ai raccrochée à Concord. Je l'ai emmenée à ce petit coin que j'ai, un de ces bungalows pour l'été, tout à fait retiré. On ne l'avait pas ouvert depuis deux ou trois ans. Mais le coin ne lui a pas plu, autant qu'elle l'espérait. Ni à moi non plus, d'ailleurs !

Il avait ri.

— Je ne puis me permettre de me trouver compromis avec toi.

— Vous êtes déjà compromis, docteur. Et drôlement. Si j'ai des ennuis avec cette fille, je peux me trouver coincé et obligé de causer. Et si je causais, docteur ? Si je mettais tous les braqueurs de banque dans le bain pour me tirer des pattes – où est-ce que vous seriez, hein, docteur ? Vous aussi, vous y seriez, dans le bain !

C'était assez vrai. Mais Éric n'avait pas soigné la fille. Il avait recommandé un confrère d'une ville voisine. Et il avait donné de l'argent à Vinnie, de l'argent honnêtement gagné, celui-là, puis il avait oublié toute l'affaire.

Elle lui revenait maintenant à l'esprit ; ses déductions avaient en effet abouti à Vinnie Robarge. C'était certainement Vinnie qui s'était introduit à l'intérieur de l'hôpital ; c'était même peut-être lui qui avait causé l'accident dont Sarah avait été victime, comme Cutler en était tellement convaincu. Vinnie n'avait pas réussi à atteindre Sarah à l'hôpital, mais il était parvenu à mettre la main sur Jordan et l'avait enlevée. Il l'avait probablement emmenée là où il avait entraîné l'autre fille.

« Un bungalow d'été, avait-il dit. Tout à fait retiré. » Il y en avait des dizaines, des centaines, tous facilement accessibles en voiture, et pas trop éloignés.

Éric s'aperçut soudain qu'il était resté trop longtemps dans sa voiture. Roberts allait sortir pour voir ce qui n'allait pas. Il démarra et quitta l'hôpital. Lentement. Il ne fallait pas glisser ni déraper. Il fallait conduire la voiture sans pépins.

Il descendit la côte jusqu'à Central Street, puis prit Central Street pour se rendre à l'hôtel de ville et voir s'il n'y avait rien de nouveau. Non. Il ne s'était rien passé. Henry Tate mettait du temps à se dégriser, et Bassett, lui dit-on, était sorti prendre un café mais il allait revenir.

Éric se hâta de regagner sa voiture. Il descendit la rue plus vite qu'il n'aurait dû, et faillit emboutir un taxi qui sortait de la station. Il ralentit et se rappela qu'il devait rouler prudemment et garder sa voiture utilisable.

Il vit que le conducteur du taxi n'était pas Vinnie, mais un autre type, plus grand et doté d'une tignasse blonde. Quant au bureau, il était vide. Éric passa devant lentement pour s'en assurer. Vinnie devait être... ailleurs. Avec Jordan. Et le seul endroit possible était ce bungalow dont il avait parlé à Éric, ce jour-là, dans son cabinet.

Éric se dit soudain qu'il pourrait savoir où se trouvait le bungalow. Par le père de Vinnie. Le vieux Robarge vivait dans une cabane misérable aux abords de la ville. Elle se dressait, solitaire, au milieu d'un terrain vague, et penchait sur la droite, comme si une pourriture la minait incurablement.

Une vague ! leur filtrait à travers l'unique vitre incrustée de crasse ; la porte n'était pas fermée à clé.

Éric poussa la porte, comme cela lui était arrivé souvent, quand des voisins l'appelaient pour une maladie du vieillard. Et, comme les autres fois, la puanteur qui régnait à l'intérieur lui donna la nausée.

— Robarge !

Le vieillard était allongé, tout habillé, sur le matelas nu d'un vieux lit de fer, une courtepointe en loques tirée jusqu'au menton. Une ampoule nue pendait du plafond et projetait une lumière impitoyable sur les chaises bancales, la table et le plancher encombrés, les bouteilles vides.

Éric traversa tout ce capharnaüm et s'approcha du lit. Il ôta la courtepointe, tira le vieillard du lit, le mit debout, le secoua, le gifla.

— Robarge ! Réveillez-vous ! Bon Dieu, sortez de votre paradis d'ivrogne et reprenez vos esprits ! Allons, dépêchez-vous !

Une vague lueur d'intelligence filtra sous les paupières fripées et les pieds du bonhomme parurent faire un effort quand Éric traîna le père Robarge jusqu'à l'évier de granit et jeta de l'eau froide sur le visage grotesque et ratatiné. Enfin, on entendit une sorte de bredouillement, prélude à un retour au bon sens.

— Robarge, où est-ce donc, ce bungalow où va se cacher Vinnie ? Et ne faites pas l'innocent. Vous en savez bien plus long sur votre fils que vous ne voulez bien le dire ; j'ai dans l'idée qu'il monte à cette cabane depuis qu'il est gosse. De quel côté est-ce, Robarge ?

Quand le vieillard ouvrit la bouche, les relents d'aigre et de vinasse qu'il exhala l'emportèrent sur toutes les autres puanteurs.

— Vous connaissez le chemin de terre qui monte près de chez Clara ? Ma sœur Clara, qu'est mariée avec Henry Tate ?

Il avait marmonné ces mots d'une voix pâteuse, mais Éric comprit parfaitement.

— Oui, je le connais, dit-il.

— On prend ce chemin-là...

Les yeux du vieux se refermaient, son corps s'affaissait de nouveau.

— Etpuis ? Jusqu'où dois-je monter la colline ? (Éric le secoua,

amena la vieille figure parcheminée tout près de la sienne.) Répondez !

— Y a une route... tout en haut de la colline... vous tournez à droite...

Le vieux retombait dans son sommeil d'ivrogne. Éric le ramena au lit, le recouvrit de la courtepointe et franchit la porte. Là, il s'empressa d'avaler de grandes goulées d'air frais et propre. Derrière sa voiture, il crut voir une lueur qui se dissipa aussitôt dans les ténèbres, mais quand il y arriva, il ne vit plus rien. Un voisin, sans doute, pensa-t-il, qui rentre chez lui et laisse sa voiture dans la rue à cause de la tempête.

Il roula à bonne allure jusqu'à chez Tate. Le chasse-neige était passé par là. Mais le chemin qui débouchait tout de suite après, était couvert d'une épaisse couche de neige. Éric se courba sur le volant et sentit ses pneus spéciaux mordre dans la neige, tandis que la voiture avançait au pas. Il essaya de voir à travers les flocons s'il n'y avait pas des traces d'une voiture qui l'aurait précédé, mais il ne distinguait que la piste blanche délimitée par des arbres et des fourrés.

La voiture montait régulièrement ; le moteur tirait bien. Éric espérait bien retrouver Jordan... et Vinnie. Il avait envie d'appuyer sur l'accélérateur pour s'élancer d'un bond au sommet de la côte. Mais il savait que la voiture n'allait pas se précipiter à toute allure. Elle aurait trop risqué de déraper et de caler. Il poursuivit son chemin toujours à la même allure, lente et régulière.

Il se demanda s'il serait capable de maîtriser Vinnie une fois là-bas. Ou si Vinnie était possédé de la même folie que son oncle Henry.

Éric estima qu'il ferait mieux de prendre son revolver. Il était toujours chargé et prêt à tirer, dans la boîte à gants. Pour se défendre des chiens de ferme méchants, ou en cas d'ennuis dans un coin isolé, avait-il expliqué en prenant un permis.

Vinnie se laisserait tenir en respect par un revolver, mais de toute façon, ce serait la mort de leur combinaison. Éric ne l'ignorait pas. Vinnie et lui ne pourraient plus jamais travailler ensemble. Les autres, il le soupçonnait fort, seraient entraînés avec Henry dans la chute. C'était la fin.

Au début, quand ils avaient commencé à discuter de la facilité de voler une banque, ça l'avait amusé, il avait pris part à ce projet facétieux. Comme ils étaient des hommes respectés ne possédant aucun casier judiciaire, ils avaient peut-être une chance de réussir.

L'émotion résultant de la mise au point et de l'exécution des projets avait rempli le vide qui commençait à l'envahir quand l'exercice de la médecine était devenu une habitude routinière. Comme son mariage. Peut-être, il est vrai, qu'avec Jordan...

Il n'avait pas pris part à toutes les expéditions. Cela faisait partie

du système qu'ils avaient élaboré. Chaque fois, ils utilisaient un quatuor différent, muni de déguisements variés, pour empêcher la police d'établir des rapprochements trop précis.

L'argent n'avait pas eu d'importance dans sa détermination. Éric avait de bons revenus, Sarah aussi. Il avait rangé les billets compromettants dans une boîte métallique, tout au fond de l'étagère de son placard. Ce qui l'amuse, c'était le risque, l'attrait du danger, la satisfaction éprouvée à déjouer toutes les ruses de la police. Chaque fois, sans exception ; mais toujours au risque de se faire pincer à cause d'une erreur quelconque.

C'était précisément ce qui venait d'arriver.

Qui donc, se demanda-t-il, avait écoulé le premier billet, incité Henry Tate à se livrer à sa folle équipée, poussé Vinnie à agir et mis Jordan en danger de mort ?

La voiture ne grimpait plus. Le tournant qu'il devait prendre, sur la droite, était là, tout de suite. Il avait failli le manquer, et en braquant trop brusquement, trop sec, il perdit son élan régulier. Les roues arrière tournèrent follement, sans mordre. Il fit balancer la voiture d'avant en arrière, et quand les pneus mordirent enfin, la voiture glissa de biais, au beau milieu de la route, avant qu'il pût la redresser et stopper.

Il avait une pelle et un seau de sable dans la malle arrière. Il pouvait dégager la voiture s'il le fallait, mais il aurait plus vite fait de parcourir le reste du chemin à pied. Il prit son revolver dans la boîte à gants, coupa les phares, puis le moteur.

Dehors, les flocons qui tourbillonnaient lui fouettèrent la figure ; la neige qui couvrait la terre lui collait aux semelles et faisait paraître sa marche infiniment lente. Il n'aurait peut-être pas dû y aller à pied. C'était peut-être trop loin.

Il s'arrêta. Le chemin étroit qu'il suivait tournait à gauche. Au virage, la silhouette d'une voiture était à peine visible. Un peu plus loin apparut un bâtiment au toit bas, plongé dans l'obscurité et le silence.

Ça ne devait pas être là. Le coin avait l'air abandonné. La voiture pouvait être une vieille carcasse oubliée. Il continua tout de même d'avancer péniblement. Un brusque coup de vent lui balança une giclée de neige aveuglante en plein dans les yeux. Il resta un instant sans rien voir. En revanche, cette saute de vent apporta une odeur de feu de bois à ses narines. Il en conclut aussitôt que c'était là.

Il se mit à marcher plus vite, la main sur le revolver qu'il avait dans la poche. Il s'aperçut alors – et n'en fut pas surpris – que c'était la voiture qui leur servait pour les braquages de banques. Il atteignit la cabane et en fit le tour, mais il ne put rien voir. Les fenêtres étaient trop hautes. Il y avait une véranda de bois... Une porte donnait sous

cette véranda. Derrière l'unique vitre de la porte, il aperçut une lueur rougeâtre. Celle du feu dont la fumée lui avait révélé l'existence.

Aussitôt, il sortit son revolver, traversa la véranda d'un bond et enfonça la porte. Il fut presque surpris d'entendre la détonation de son arme. Il n'avait pas eu l'intention de tirer, mais la vue de Jordan dans les bras de Vinnie l'avait poussé à bout.

Jordan poussa un hurlement et se précipita à sa rencontre, en trébuchant comme si on l'avait brutalement poussée. Elle s'abattit contre lui et fit tomber le revolver à terre. L'espace d'une seconde, il n'y eut d'autre bruit dans la pièce que le fracas que fit le revolver en dégringolant sur le plancher.

— Nous voilà à égalité, docteur.

Vinnie se dressa, nettement visible à la lueur dansante du feu de bois.

Éric se trouvait dans une obscurité relative. Il sentit, plutôt qu'il ne vit, Jordan s'écarter d'eux tout doucement. L'œil aux aguets, il surveillait le moindre frémissement de muscles chez Vinnie, le moindre changement d'expression.

— C'était toi, à l'hôpital, hein ?

— Sûr que c'était moi !

Dans un murmure, Jordan déclara :

— Il a tué Sarah... Il a fait croire à un accident...

— Je sais. Je le sais maintenant. Pourquoi, Vinnie ? Pourquoi a-t-il fallu que tu assassines ma femme ?

— Elle a entendu ce que je vous ai dit, l'autre jour dans votre cabinet. Elle était au courant, de tout, de nous. De vous et de moi, en tout cas.

— Sarah n'aurait pas parlé. Mais tu ne pouvais même pas attendre d'en être sûr ? Hein ? Tu ne lui as même pas accordé un répit ? Pas le moindre répit !

Il bondit, brusquement. Il éprouva la satisfaction brutale de sentir son poing s'écraser sur la bouche de Vinnie ; de faire couler du sang, chaud et humide sur ses phalanges. Il subit aussi les coups de Vinnie, des coups percutants qui lui rejetaient la tête en arrière et ! faisaient surgir comme un voile rouge devant ses yeux.

Et puis, pour un bref instant, il ne vit plus rien, ne sentit plus rien. Il comprit, tout au fond de lui-même, qu'un des deux allait mourir. Ça, au moins, c'était ce qu'il y avait de plus passionnant sur terre.

Jordan hurla :

— Attention, Éric !

Il s'écarta à temps pour éviter un féroce coup de genou. Vinnie perdit l'équilibre. Éric en profita pour le plaquer par terre. Il se jeta sur son jeune adversaire et chercha sa gorge.

Il entendit la respiration douloureuse, vit les yeux perdre leur éclat,

et le sang, le sang affluer à la figure de Vinnie... et puis, trop tard, il se rendit compte que si les mains de Vinnie ne repoussaient pas les siennes, c'était parce qu'elles avaient trouvé le revolver.

Il n'eut pas le temps de s'écarter. Il sentit seulement la forme de l'arme, l'impact, et entendit le coup. Un bruit tonitruant, comme celui d'un avion qui franchit le mur du son. Et puis il eut froid.

Il dégringola, abandonna Vinnie et resta étendu par terre, complètement réduit à l'impuissance. Il essaya de dire : « Emmenez-moi... Ma tête retombe... Ma tête perd tout son sang... »

Soudain, il comprit. Dans son corps, dans sa chair, le coup de feu de Vinnie avait creusé un trou par où le sang pouvait s'écouler, abandonner inexorablement toutes les parties de son corps. Il ne voyait pas Vinnie mais il pouvait voir Jordan. Loin ? Oui, très loin. Il tenta encore de parler. Mais impossible.

Il n'y avait qu'une chose à dire : « J'ai eu tort. Je n'ai pas su choisir ce qu'il y a de plus passionnant. Le plus palpitant, c'est ça. Il n'y a que ça de vrai. »

CHAPITRE XV

Jordan comprit qu'Éric mourait. Elle essaya de s'approcher de lui, de se lever, de s'arracher du canapé. Mais Vinnie braqua l'arme d'Éric sur elle et elle se figea, assise par terre.

Elle pouvait voir le petit trou noir du canon, une dernière volute de fumée s'en échappait encore. Elle resta immobile, adossée au canapé.

Vinnie avait déchiré le col de sa chemise en s'écartant d'Éric pour se redresser. Sa respiration fusait en halètements rauques, comme si les doigts d'Éric s'étaient enfoncés si profondément que la chair meurtrie de sa gorge en garderait éternellement le contact. Ses yeux étincelaient dans son visage congestionné. Ils reflétèrent soudain les flammes rouges du feu de bois. Vinnie restait planté près d'Éric, pour pouvoir tirer encore sur lui s'il le fallait.

Le visage d'Éric était immobile et livide. Une mare de sang noir allait s'élargissant sous lui et coulait sur le plancher. Il n'y avait pas à s'y tromper, il était bien mort.

Les yeux de Vinnie se portèrent sur Jordan.

— Il le fallait bien, dit-il d'une voix grinçante, râpeuse. C'était lui ou moi.

Jordan ne parla pas, ne bougea pas. Une partie d'elle-même était morte, gisait par terre avec Éric et ne revivrait plus jamais. Pourtant, ce n'était pas cet Éric mort, ce braqueur de banques, qu'elle avait aimé.

— Vous avez vu vous-même comment ça s'est passé ?

Jordan leva les yeux. Elle ne pouvait toujours pas parler. Impossible de faire sortir le moindre son de sa gorge.

— Vous n'avez pas vu ? hurla-t-il.

— Si, parvint-elle à prononcer. J'ai vu.

— Bon, alors. Bon. Vous avez vu comment c'était. Lui ou moi.

Elle se demanda où il voulait en venir. Qu'est-ce que ça pouvait faire, qu'elle l'eût vu ou non ? Il allait la tuer, n'est-ce pas ?

— C'est simplement pour que vous ne vous trompiez pas, dit-il. À mon sujet. Maintenant, asseyez-vous sur le canapé. Allez, levez-vous. Ne restez pas par terre ; asseyez-vous sur le canapé.

Le revolver était braqué sur elle, inexorablement. Elle obéit.

— Vous avez jamais connu de type comme moi avant, pas vrai ? (Il fit pivoter une chaise du bout du pied et la tourna de façon à pouvoir

s'y asseoir, sans quitter des yeux le visage de Jordan.) Et moi, j'ai jamais connu de fille comme vous avant.

Jordan ne savait trop s'il était plus effrayant quand il la détestait ou lorsqu'elle lui plaisait.

— Je me suis toujours dit comme ça qu'un jour, je me dégotterais une fille qu'aurait de la classe. Mais vous pouviez pas croiser ma route tout simplement, non ? Il a fallu que vous nous sautiez dessus, chez Henry, le jour où on venait de faire un coup. Il a fallu que vous nous surpreniez en train de travailler à la bagnole. J'ai failli vous tuer à ce moment-là, vous saviez pas ? Tout jeune, j'ai appris à frapper le premier, avant de me faire avoir. Une fois, une seule, j'ai oublié. Quand le prof de l'école supérieure m'a fait miroiter ses jolies promesses. J'ai bien failli le croire, j'ai presque pensé qu'il pouvait y avoir d'autres trucs que ça. Et puis v'lan ! Ce que James Sampson se cherchait, c'était un beau petit mignon. C'est marrant, quand même, que ce soit Sampson qui m'ait mis dans le coup. Je l'ai surpris, lui et Avery Holden, qui revenaient d'un de leurs premiers braquages ; quand j'ai compris leur combine, je me suis mis sur les rangs. Et bien. Je me suis trouvé de mèche avec Steve Bassett et le docteur Stoneman. Moi, Vinnie Robarge – avec les gars les plus importants de la ville. On a réussi les plus jolis coups qu'il y ait jamais eu dans le pays !

Ses yeux s'allumèrent, il se pencha en avant sur sa chaise.

— Et puis, qu'est-ce qui s'est passé ? Il a fallu que votre frangine vienne fourrer son nez dans le cabinet du docteur. Qu'elle écoute une conversation privée entre le toubib et moi !

Le souvenir de sa colère lui assombrit rétrospectivement le visage.

— Bon, au premier coup, je l'ai ratée. Et quand je l'ai su, il a fallu que je remette ça. Je m'en suis tiré avec l'infirmière, mais pas avec vous. Vous m'avez vu. Et maintenant...

— Maintenant... quoi ?

Peut-être que, s'il était obligé de le dire, il ne le ferait pas ?

— Je termine mon boulot ici. Après ça, je les mets. Je me fais une nouvelle vie. Avec tout le fric que je me suis planqué à gauche dans plusieurs banques, je me fabrique une vie toute neuve.

Le revolver se leva. Jordan vit les muscles de sa main se crispier.

— Pas une vie nouvelle, dit-elle. Vous ne pouvez pas changer. Ni devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un d'innocent... d'un crime.

— Qui vous dit que c'est ce que je cherche ?

La bouche meurtrie de Vinnie se durcit ; il fit une grimace mi-douloureuse, mi-résolue. Son doigt se crispa sur la détente.

Elle n'avait plus de temps. Plus de temps du tout.

Mais quand il tira, ce fut sur la porte. Une grosse bûche venait de défoncer la vitre. Vinnie bondit avec une rapidité incroyable, hissa Jordan devant lui comme un bouclier et tira sur la vitre brisée avant

même que le tintement des éclats de verre n'eût complètement cessé.

— Robarge !

La voix venait des ténèbres de l'extérieur. C'était une voix désincarnée qui aurait pu appartenir à n'importe qui.

— C'est Mark Cutler, avec la police d'état ! Vous êtes cerné. Lâchez cette jeune fille !

Vinnie la tenait serrée contre lui et enfonçait profondément le canon de son arme dans le gras du dos. Une bûche enflammée dégringola dans l'âtre, au milieu d'une gerbe d'étincelles. Vinnie fit pivoter Jordan de façon à tourner le dos à la cheminée.

— Robarge ! Vous m'entendez ? Sortez les mains en l'air. Pendant que vous le pouvez encore.

La voix de Mark semblait désormais venir d'un autre coin, un peu plus à gauche.

L'espace d'une seconde, le revolver s'écarta, puis revint s'enfoncer profondément, là où il était auparavant. Un petit rire égrillard jaillit de la gorge de Vinnie.

— Ils se figurent qu'ils vont m'avoir et me faire user mes munitions, hein ? Pas de danger ! Pas moi !

— Allons, Robarge ! Vous êtes fait !

— Mais non ! Je peux m'en sortir ! hurla-t-il. Reculez, Cutler. Faites reculer vos hommes, sinon la fille va y avoir droit !

Il la poussa vers la porte, se pencha sur le côté et ouvrit le battant tout grand.

Jordan recula devant le froid, devant la pluie de balles qui risquaient de jaillir. Si les policiers aux aguets ne pouvaient voir nettement. S'ils n'avaient pas bien entendu...

Il n'y eut pas de balles. Aucun bruit, à part le hurlement du vent. Puis la voix de Mark domina les rugissements de la tempête. Elle venait de partout et de nulle part.

— Autant renoncer, Robarge. La bande est liquidée. Henry s'est mis à table. Et comment ! Bassett est en prison, dans la cellule voisine d'Henry. Et Holden est mort – il s'est suicidé, Robarge. Qu'est-ce qui reste, hein ?

Jordan sentit le bras se resserrer convulsivement, à lui couper là respiration. Tout devint plus noir que la nuit. Un vertige noir. Elle se sentit tomber... Puis la neige, humide et piquante, lui cingla le visage.

Ils avaient abandonné la véranda. S'il la traînait jusqu'à sa voiture, s'il la faisait monter dedans, ce serait la fin. Rien ne pourrait plus lui venir en aide.

« Mark ! Mark ! dit-elle en son for intérieur. Pourquoi ne tirez-vous pas ?... Et puis : Mark, ne tirez pas ! Ne tirez pas ! »

L'humidité, le froid de la neige où elle s'enfonçait jusqu'aux genoux lui engourdisaient les pieds et les jambes. Le vent la fouettait

cruellement, retardait sa marche. Il retardait aussi celle de Vinnie, derrière elle. Elle pouvait sentir les longs frissons douloureux du corps collé contre le sien. Elle se rappela qu'il n'avait pas de veste. Il l'avait jetée sur un fauteuil.

Et soudain une sèche détonation, sur la gauche, le fit pivoter loin d'elle. Mark avait tiré, se dit-elle. Elle se jeta à plat ventre dans la neige. La neige l'avalait, la submergeait, l'étouffait. Elle n'arrivait plus à se libérer de son épaisseur enveloppante.

Il l'aida, la hissa debout. Elle prit sa respiration pour crier : *Non !* Mais il lui pressa un gant tout mouillé sur la bouche. Un gant ? Vinnie n'avait pas de gants...

Mark parla d'une voix grave et basse. Ce qu'il dit fut presque perdu dans le vent.

— Pas un bruit, Jordan ! Vous comprenez ? Pas le moindre mot !

Elle opina vigoureusement. Il ôta alors la main qui la bâillonnait. Ils restèrent immobiles, silencieux. Mark la soutenait tout doucement. Elle leva la tête. Mark l'attira contre lui.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas partir ? J'ai froid. Les autres s'occuperont de Vinnie.

Des lèvres, il lui effleura le visage et lui caressa l'oreille ; il lui chuchota tout bas :

— Il n'y en a pas d'autres. Je suis monté ici tout seul, en filant Stoneman. Je n'ai même pas mon revolver. Le craquement, ça venait d'une branche sèche que j'ai cassée, mais ça a marché. Dieu merci, ça a marché. J'étais assez près pour vous voir quand vous vous êtes débarrassée de lui ; après, il a pris la fuite. Mais je ne sais pas s'il a filé bien loin, Jordan. Il peut être n'importe où, et il est armé.

— Mais il va s'échapper ! Et il a tué Éric... Il allait me tuer aussi !

— Du calme, Jordan. Du calme. Nous partirons dès que nous le pourrons. Il formait écran entre elle et le vent et la protégeait de son mieux. Mais elle souffrait abominablement du froid. La neige, humide et glacée, lui collait au corps. La neige lui tombait sur les épaules, sur les cheveux, se précipitait sur ses joues. Elle entendit à peine Mark quand il reprit :

— Il faut que je vous sorte d'ici, Jordan. Mais il faut d'abord que je mette sa voiture hors d'état de rouler. Jordan, ça va ? Est-ce que vous pouvez rester là toute seule quelques minutes... rien que quelques minutes ?

Elle dut répondre oui, car soudain, elle se trouva seule dans la tempête de neige, au milieu du danger qui la guettait, de tout près, à l'affût d'une occasion comme celle-ci. Elle avait perdu le sens de la direction. Elle ne voyait plus ni Mark ni la cabane, elle ne pouvait plus rien voir, elle n'entendait plus rien.

Elle trébuchait, titubait à travers d'interminables rideaux de neige

aveuglante. Quand ses jambes flanchèrent, quelqu'un la remit debout, on lui ordonna de continuer à avancer. Elle se remit donc à marcher, pas à pas. Le vent se calma. Puis reprit ; elle le sentit, furieux et glacial, qui lui lacérait les joues. Et puis, il n'y eut plus rien.

Elle était bien au chaud dans un lit. Mais pourquoi était-elle si étonnée d'avoir chaud ? C'était comme si elle n'avait jamais eu chaud de sa vie, comme si c'était quelque chose qu'il fallait attraper, serrer contre soi, pour que ça ne s'en aille plus jamais.

— Mais naturellement qu'elle va bien, dit une voix féminine. Combien de fois faut-il vous le répéter ?

Jordan ouvrit les yeux. Elle était dans la chambre de Sarah, à l'hôpital. C'était l'infirmière de Sarah qui répétait ces paroles rassurantes.

— C'est le contrecoup de l'émotion du séjour au froid.

C'était beaucoup plus que ça. Sarah était morte. Mais ce n'était pas Sarah qui se trouvait dans le lit. C'était Jordan. Et, en réalité, ce n'était pas la chambre de Sarah, mais une autre chambre. Le lit étroit n'était pas à gauche, mais à droite. Il ne faisait pas nuit mais grand jour. Le soleil dessinait même des carrés jaunes au plafond.

Jordan vit l'infirmière abandonner le pied du lit et se diriger vers la porte. Jordan ne l'avait encore jamais vue ; c'était une forte femme, aux cheveux grisonnants sous le bonnet amidonné.

Debout, sur le seuil de la porte ouverte, se tenait Mark. Il était en uniforme. Rasé de frais, bien propre et net ; son visage ne portait aucune trace de lassitude. Seuls ses yeux paraissaient fatigués ; et encore, cette impression ne dura qu'un instant, juste avant qu'un sourire ne vînt éclairer sa physionomie.

— Votre malade est réveillée, annonça-t-il à l'infirmière.

Elle se tourna pour regarder Jordan et fit un petit signe de tête encourageant.

— Et je suis certaine qu'elle a envie de prendre son petit déjeuner. Je vais le chercher.

La garde quitta la chambre ; Mark approcha une chaise et s'installa au chevet de Jordan. Quand il fut assis, ses yeux se trouvèrent au niveau de ceux de Jordan, ses yeux verts presque noirs, qui étaient si sympathiques... oui, si sympathiques.

— Je ne me rappelle pas être venue ici, dit Jordan. Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Nous avons regagné à pied ma voiture. Celle de Stoneman barrait le chemin et je n'ai pas pu passer devant pour faire demi-tour. Il a fallu que je descende la côte en marche arrière. Je me suis arrêté à la ferme de Tate pour téléphoner au commissariat, et puis je vous ai amenée ici. C'est à peu près tout.

— Et... Et Éric ?

— Il était mort. Vous le saviez, n'est-ce pas, Jordan ?

C'est vrai. Elle en avait déjà la certitude. Mark lui annonça que sa mère était allée s'occuper de la maison et des enfants, que Jordan n'avait pas à s'inquiéter pour eux. Quant à l'avenir... « Les gens oublient vite, dit Mark. Et, en général il sont pitoyables. » Bien peu en voudraient à Anton, Benjie et Lita d'avoir eu un père dévoyé.

— Vous avez certainement raison, dit Jordan. Nous nous débrouillerons, avec les enfants. Mais il y a encore tant de choses que je voudrais savoir !

— Une bonne partie de l'argent a été récupérée. Dès que nous avons su de quel côté chercher, nous l'avons retrouvé.

Il lui précisa que James Sampson avait été arrêté au moment où il cherchait à quitter l'état ; le professeur avait fait partie de la bande ; c'était le seul à avoir tenté de fuir. Quant à la part de butin que possédait Éric, elle avait été négligemment abandonnée sur l'étagère d'un placard, dans une boîte métallique. Avery Holden s'était suicidé et Steve Bassett était en prison, pour avoir tenté d'assassiner Henry Tate.

Il lui expliqua tout ce que l'on savait du mécanisme des hold-up et comment le garage d'Henry Tate avait été utilisé pour l'entretien de la voiture qui servait aux braquages ; voiture qu'on dissimulait ensuite sous un tas de ferraille.

— Il y a une chose que vous ne me dites pas, Mark, s'écria Jordan.

Elle s'était redressée trop brusquement. Elle éprouva alors un vertige. Mark dut l'aider à se recoucher, la tête sur l'oreiller.

— Oui, il y a encore une chose, Jordan, précisa-t-il. Les billets qui furent les premiers découverts, ceux qui avaient été écoulés chez le marchand de vins et liqueurs, c'est Sarah qui les avait donnés en paiement. Est-ce que votre sœur aurait pu être complice du gang ?

— Sarah ? Ne soyez pas ridicule... Sarah n'aurait pas plus été capable de voler...

« Il n'y avait qu'Éric... », se dit-elle.

Mais Sarah agissait par la bande ; Jordan se rappelait comment elle était venue lui annoncer : « Éric et moi, nous nous sommes mariés ce matin. » Jusque-là, Jordan n'avait même pas soupçonné qu'ils s'intéressaient l'un à l'autre.

Lorsqu'elle apprit qu'Éric était impliqué dans les braquages de banques, Sarah ne se serait jamais risquée à l'accuser ouvertement. Non. Sarah avait dû se mettre en quête de l'argent compromettant, pour pouvoir se mettre à le dépenser. Tôt où tard, un des billets serait reconnu ; on remonterait la filière et ce serait la fin des hold-up. Sarah était fort capable de voir plus loin que ça.

— Ce n'est pas ce que vous me cachez. Ça n'a plus d'importance, tout ça. Qu'est-ce que c'est, Mark ? Est-ce que c'est... Vinnie ?

— Oui, dit Mark. C'est Vinnie.

— Vous ne l'avez pas retrouvé. Vous ne savez pas où il est. Et vous croyez que...

Jordan essaya de surmonter son affolement, d'oublier ce qu'elle avait éprouvé, seule en tête à tête avec Vinnie dans la cabane. Elle avait beau savoir que cet horrible moment appartenait au passé, sa terreur rétrospective fut aussi forte que dans la réalité.

— Mark, vous croyez qu'il me cherche ! C'est pour ça que vous êtes là, dites ? *C'est pour ça, Mark ?*

Elle entendit sa voix devenir de plus en plus haute, de plus en plus criarde. Mark l'avait alors prise dans ses bras, la serrait contre lui.

— Vous êtes en sûreté, Jordan. Vous ne risquez rien, je vous le promets. Il y a un homme devant votre porte, d'autres qui fouillent l'hôpital. Ce n'est plus qu'une question de temps. On finira bien par l'attraper. Vous comprenez, Jordan ? Nous le bouclerons et il ne pourra jamais plus vous toucher.

— Comment savez-vous... ?

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Elle entendit quelqu'un hurler. Jordan aurait voulu faire cesser ces hurlements ; elle n'arrivait plus à comprendre ce que Mark lui disait.

— Il a dû faire du stop pour redescendre en ville. Il a changé de vêtements chez lui ; on ne l'a pas vu dans aucun des lieux qu'il fréquentait habituellement. Nous nous sommes assurés qu'il ne pourrait se procurer une voiture. Il ne peut être ailleurs.

Nulle part ailleurs, ailleurs qu'ici, à l'intérieur de l'hôpital, pour essayer d'atteindre Jordan.

Le plateau du petit déjeuner fit un bruit de vaisselle quand l'infirmière le posa sur la commode. Mark traversa la chambre et se hâta de verser une tasse de café brûlant. Puis il l'apporta à Jordan et la tint pour lui permettre de boire dès qu'elle serait prête. Elle sentit la piqure de l'aiguille qu'on lui enfonçait dans le bras, puis Jordan s'aperçut que les hurlements s'espaciaient pour disparaître tout à fait. C'étaient ses propres cris. Jordan Taylor venait de piquer une crise de nerfs.

— Je suis navrée, Mark, murmura-t-elle.

Au bout d'un moment, elle put boire le café.

— Tout va bien. Tout va aller bien.

Comme une enfant, elle se laissait réconforter. Comme une enfant, elle le laissa parler pour couvrir le tumulte qui éclata peu après. Des voix d'hommes, fortes, retentissantes ; des coups de feu qui éclataient tout près, presque sous ses fenêtres. Elle en déduisit que Vinnie venait de tenter une sortie et que la police lui tirait dessus. Impossible de s'y tromper.

Finalement, quand on lui eut tout raconté, Jordan put se

représenter Vinnie, recroquevillé dans la neige, les yeux vitreux, la bouche crispée en une grimace pareille à celle des bêtes qu'on vient d'abattre...

Tout autour de lui, la neige s'étalait, éclatante et nette. Intacte, immaculée, jusqu'au moment où la capture de Vinnie vint s'inscrire sur cette page blanche.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 5 MAI 1962
PAR BRODARD ET TAUPIN
IMPRIMEUR – RELIEUR
PARIS – COULOMMIERS
N° 01-279-01

No d'ed. : 8792. Dép. légal 2^e Trim. 1962,
Imprimé en France.